Rabah Kheddouci

La Victime
(Roman)

Traduit par :
Kabouya A.e.r

Editions EL hadhra

Les cous se tendaient avec une avide curiosité vers ceux qui parlaient, les oreilles savouraient les délices de la causerie chaque soir dans l'unique boutique du village, où se rencontrait l'élite dont les membres affichaient leur prétention de détenir une connaissance parfaite des choses de ce monde et de celles de l'avenir. Chacun tentait d'accaparer l'attention des auditeurs et leur arracher un acquiescement, à l'exception de Mahmoud, fils de Cheikh Yahia, qui, contrairement aux autres jeunes, qui préféraient écouter, avait horreur des exagérations des adultes dans leurs manières de décrire les événements.

L'unique souci de Mahmoud était d'atteindre le sommet de la gloire en empruntant le chemin de l'avenir à l'instar de Salem qui poursuivait ses études au lycée de la ville, et qui avait énormément d'influence sur lui. Il l'imitait dans sa manière de parler, dans sa démarche et jusque dans le port de vêtements, tant il était frappé par sa douceur de caractère et par sa bonne conduite, qui lui permettaient de poursuivre avec réussite ses études en ville. Mohamed guettait les occasions pour se

rapprocher de lui, mais la présence continuelle des personnes qui s'adressaient à lui, soit pour recueillir des informations soit pour lui demander des explications au sujet de certaines questions de droit, lui faisait rater plus d'une.

Ils se rencontrèrent une fois par hasard, et Mahmoud en profita pour lui emprunter quelques livres et quelques cahiers Il fut tellement frappé par la beauté de l'écriture et des couleurs qu'il les lut jusqu'à la fin. A son retour du lycée, le jeudi soir, Salem le croisa sur son chemin. Après l'avoir salué il lui dit :

– As-tu lu tous les livres et tous les cahiers ?

Mahmoud répondit avec respect :

– Oui. Je te remercie beaucoup.

Salem dit avec fierté :

– Cela ne mérite pas des remerciements. Le savoir doit être donné gratuitement comme l'eau et l'air…

Mahmoud l'interrompit en lui demandant :

– Je voudrais t'interroger sur une chose dont je n'ai pas saisi la signification…

– Va-s-y. Je suis à ta disposition et je répondrai à n'importe quelle question, en littérature, en science ou en une autre matière (Salem émit un léger toussotement en guise de préparation).

Mahmoud tout heureux de cette disposition, dit :

– Que signifie le mot "peuplier" ?

Sans attendre la fin de la question, Salem détourna brusquement son regard vers l'arrière dans un mouvement instinctif et passa la main sur le visage

comme pour essuyer la sueur. Plus âgé que Mahmoud de quelques années, Salem avait une grande taille, son corps était maigre et quelques poils apparaissaient sur son menton. L'autre était de petite taille, avec de larges épaules et une voix rauque qui débitait des mots à volonté.

Intrigué par l'attitude de Salem, Mahmoud jugea bon de préciser sa question :

– Je ne faisais pas allusion aux arbres qui portent ce nom, ni au peuplier que tu es en train de regarder. Le peuplier en question faisait la joie des habitants du village ; il était toujours verdoyant ; ses branches longues et larges étaient couvertes d'innombrables feuilles et, sur son large tronc, était gravé un grand cœur au centre duquel on pouvait lire : « Vive l'Algérie ». Sa beauté était rehaussée par sa proximité d'une source qui déversait une eau exquise pour le bonheur de la grande majorité des villageois. En outre, on lui vouait un grand respect : il était interdit aux mâles parmi les jeunes et les adultes aussi de s'en approcher. Ce peuplier-là était le point de rencontre des belles jeunes filles qui venaient remplir leurs outres et échanger toutes sortes de nouvelles sur les prochains mariages ou les chansons récentes.

Après un moment d'évasion, Salem regarda Mahmoud et lui dit sèchement :

– A quel peuplier fais-tu allusion ?

Mahmoud ajouta tout en affichant un semblant de satisfaction :

– Merci. Demain, je te rendrai tes livres…

Puis ils se séparèrent.

La nature, avec la pureté de son air et son calme serein, dans lesquels baignaient les habitants de la campagne, constitue une des grâces de Dieu à ses créatures de la région. On peut se lasser de leurs discours sans fin sur les travaux agricoles, les récoltes, les prix des produits dans les marchés ; mais à eux, la candeur de leur réflexion est source d'un bonheur particulier.

La famille de Mahmoud avait passé une partie de la nuit à discuter du lendemain et de la twiza organisée par El Hadj pour moissonner ce qu'il avait ensemencé en automne. Le matin arrivait avec lenteur quand Mahmoud interpela son père :

– Pour quelle raison délaisses-tu ton travail pour celui d'un autre ?

Le cheikh Yahia répondit :

– L'entraide entre nous est un devoir, mon fils.

Mahmoud, irrité, se leva et dit :

– Pourquoi ne pas proposer notre entraide à ceux qui en ont besoin. El Hadj Boualem peut se passer de notre aide.

– Tu es encore jeune mon fils. Je croyais que tu avais assez de savoir et d'expérience pour comprendre.

Ces mots pleins d'amertume qui avaient échappé des lèvres du père, obligèrent Mahmoud à se rasseoir et à s'adresser à sa mère alors occupée à traire la chèvre :

– C’est toujours la même chose. Chaque fois que je tente de lui expliquer certaines vérités, il me traite de petit ignorant.

– En réalité, mon fils, nous sommes tous petits, devant El Hadj Boualem et ses acolytes.

Cheikh Yahia l’interrompit en disant :

– Houria, parle-lui de M’ammar qui avait refusé de participer à la moisson chez El Hadj l’été dernier.

Mahmoud saisit la tasse de café en disant :

– C’est un homme courageux, M’ammar. Que Dieu fasse qu’il y ait beaucoup de ses semblables ! Il mérite qu’on lui serve une tasse du café d’El Hadj ………

Mahmoud s’arrêta net. C’est alors que le cheikh Yahia laissa échapper un ricanement lugubre suivi de quelques paroles d’une profonde tristesse :

– Termine mon fils et rajoute encore… du café d’El Hadj Boualem. Ne crains pas que je te traite de petit enfant. Va plutôt demander à M’ammar d’où il se procure sa nourriture et quelle monture il utilise ?

Mahmoud pressa son front entre les doigts, comme s’il faisait face à une rude épreuve ; de nombreuses questions surgirent devant lui : pourquoi M’ammar ne monte-t-il pas sur le camion comme tout le monde ? Pourquoi ne se rend-il pas à la boutique ? Qu’y a-t-il derrière tout cela ?

Son front se contracta, puis ses yeux se dilatèrent calmement. Mahmoud semblait sortir d’un rêve étrange ; il répéta à voix basse :

– Le café d'El Hadj, la boutique d'El Hadj, le camion d'El Hadj.

La mère se leva et se dirigea vers le patio en disant :

– Tout le village appartient à El Hadj, même les œufs avant d'être pondus.

Le cheikh Yahia posa la faucille sur son épaule alors qu'un large sourire enluminait son visage :

– Occupes-toi de tes études, mon fils. Ce que j'ai labouré hier, je le moissonne aujourd'hui. Ce que tu sèmes dans ton cœur portera des fruits durant toute la vie.

Cheikh Yahia sortit et précipita le pas pour rejoindre les groupes qui se dirigeaient vers la plaine. Mahmoud émit un long soupir de désolation, puis il se leva, prit la sacoche qui contenait ses affaires et se dirigea à grands pas vers l'école. Il perçut, dans la broussaille, le mouvement de quelqu'un qui le suivait pas à pas. Il s'arrêta et regarda derrière lui ; après un instant de réflexion il demanda :

– Que fais-tu ici ? Pourquoi es-tu venu ?

Seul un regard flou et implorant lui répondit. Mahmoud tenta de le menacer par des paroles empreintes plutôt de douceur que de colère.

– Va, retourne à la maison, Mara !

Ne pouvant supporter la réaction de Mahmoud, le chien pleura, sans verser de larmes. Mahmoud perçut dans son regard les signes d'un reproche. Il se mit à le cajoler avec douceur et à lui caresser la tête en disant :

– As-tu faim ? as-tu oublié que tu portes le nom d'un général ? D'accord ! mon ami le général… …

Mahmoud sortit de sa sacoche un morceau de pain que sa mère lui avait préparé pour casser la croûte pendant la récréation. Les yeux du chien brillèrent à la vue du morceau de pain et il faillit l'arracher des mains de son maître. Celui-ci regarda ensuite, avec plaisir, son chien, Mara, dévorer la galette d'orge à pleines dents avant de regagner la maison. Il secoua la tête, tout étonné de ce qu'il venait de voir, et reprit son chemin en répétant :

– Affame ton chien, il te suivra.

Les routes du village qui serpentaient entre les jardins et les maisons aux repères visibles, étaient tortueuses.

Mahmoud les parcourut en silence en fixant le sol de son regard comme s'il cherchait un objet qu'il avait égaré depuis l'éternité. Il rencontra un groupe d'élèves qui lui demandèrent où il comptait aller. Il fut surpris par leur question et par la direction qu'ils suivaient :

– Comme vous voyez. D'abord, bonjour. Avez-vous oublié par hasard l'endroit de notre école en ce jour particulier ; à quoi penses-tu Aziz ?

Aziz répondit avec enthousiasme :

– Bonjour, Mahmoud. Ne voudrais-tu pas venir avec nous ?

– ……………………

– Nous allons participer à la twiza, à l'école d'El Hadj. Entraidez-vous dans le bien… …

Mahmoud, embarrassé, dit :

Mais… !

Djahid l'interrompit brusquement :

– Le travail est un droit, un devoir et un honneur.

– Mais vous êtes très jeunes. Et puis, avez-vous oublié l'examen de la semaine prochaine ?

Djahid répondit avec indifférence :

– Chacun aura la tâche qui convient à son âge. Aziz s'occupe de l'eau, nous autres nous ramassons les gerbes derrière les moissonneurs.

– Et les études ? Et l'examen ?

– Pourquoi passerons-nous l'examen, alors que le résultat est connu.

– Est-ce que Boualem vous a promis le succès ?

Ses camarades éclatèrent de rire et Djahid poursuivit :

– Tu es le dernier à savoir qu'il n'y aura pas de succès cette année.

– Pour quelle raison ?

– Bouzid fils d'El Hadj nous a informés que le directeur de l'école lui a dit : « Tant que les élèves n'étudient pas la langue française, ils s'exposent à un échec. Nous avons perdu assez de temps, mes camarades, partons. »

Les élèves reprirent leur marche, puis Djahid se retourna vers Mahmoud, pour lui dire en ricanant :

– Je te souhaite bonne réussite.

Le camion roulait lentement, ses roues grimpaient avec peine une route aussi tortueuse qu'un serpent ; le

moteur gémissait telles des arbres pendant les nuits glaciales ; le soleil posait des baisers d'adieu sur le front de chaque passager. La ville s'éloignait peu à peu à mesure que le camion étreignait la colline en direction du village. Les visages des petits apparaissaient à l'avant du camion ; ils semblaient savourer le souffle du vent contraire, pendant que le regard du respectable monsieur scrutait leurs gestes. Aziz dit alors :

– Nous serons bientôt en vue de notre village.

Le maître sortit un paquet de cigarettes d'une de ses poches et chercha la boite d'allumettes dans une autre. Ne l'ayant pas trouvée, il remit le paquet là où il était avant.

Mahmoud s'approche de lui et lui dit :

– D'après vous, y a-t-il un espoir ?

Le maître se leva et se pencha vers l'avant du camion pour demander à Bouzid de lui envoyer la boîte d'allumettes. La boîte d'allumettes arriva aussitôt accompagnée de la voix de Bouzid :

– Allons, maître, que chacun prépare trente dinars avant l'arrivée.

Les élèves se regardèrent ; ils sentirent que les questions qui leur étaient posées ce matin à l'examen, étaient beaucoup plus faciles que ce problème. Bouzid était l'enfant unique d'El Hadj Boualem. Il résidait la plupart du temps dans le village et avait hérité de son père, qui le gâtait beaucoup, l'orgueil et la morgue.

Mahmoud n'accorda aucune importance à la demande de Bouzid. Il se rapprocha de son maître

une nouvelle fois et lui demanda :

– Les questions sur la langue française étaient difficiles. Je n'y ai rien compris, malgré cela j'ai répondu.

Le maître secoua la tête. Mahmoud ajouta calmement :

– J'ai tout simplement écrit sur la feuille que je n'ai pas étudié de langue française.

Djahid l'interrompit pour lui dire :

– Es-tu capable de dire à Bouzid maintenant : « Je n'ai pas d'argent » ?

Le maître dégagea de sa poitrine un nuage de fumée et dit sur un ton de défi :

– Ecoutez, mes chers élèves. Si vous réussissez à cet examen j'égorgerai deux moutons que j'offrirai aux habitants du village afin que le maire sache que l'école de ce village a réalisé un succès.

Le camion s'arrêta soudain. Djahid dit :

– Il se peut que le camion soit tombé en panne. Dans ce cas nous terminerons le trajet à pied.

Le maître répéta le verset du Coran :

Dis, nous ne serons atteints que par ce que dieu nous a destiné.

Kouider, qui était assis à côté du chauffeur descendit. Aussitôt les élèves se mirent à entonner :

– Kouider, quand vas-tu te marier, Kouider quand vas-tu te marier… Kouider, ne sois pas tordu… !

Kouider avait la taille d'un nain, la peau, couleur de miel ; des rides envahissaient déjà son visage alors

qu'il ne dépassait pas encore la trentaine. Les hasards de la vie l'ont amené dans ce village. Les gens l'ont vu chez El Hadj Boualem, tantôt menant paître les moutons, tantôt balayant devant la porte ou accompagnant Bouzid en camion quand il allait en ville. Quand on l'interrogeait sur ses origines ou sur sa famille il se mettait à pleurer à chaudes larmes ou à se tordre de convulsions. On en était alors arrivé à se garder d'évoquer ce sujet avec lui se contentant de plaisanter avec lui en lançant souvent : « Kouider quand vas-tu te marier ? »

Les paroles de Kouider se perdirent dans le brouhaha des passagers, comme s'était perdue la réalité de la vie dans laquelle il s'était trouvé prisonnier du silence, quand la porte du camion fut fermée avec violence. Bouzid s'avança ; des étincelles jaillissaient de ses yeux, il dit :

– Allons, remettez-moi le prix du transport.

Les poches de la plupart des jeunes passagers étaient presque vides. Il ne leur restait après avoir payé le déjeuner que peu d'argent. Quelques adultes sortirent des pièces de monnaie et les donnèrent à Bouzid qui jeta un regard de mépris aux élèves ; il tendit la main vers eux avec regret et leur dit :

– Allons, pressez-vous, sinon je vous ôterai vos pantalons.

Mahmoud lui répliqua d'un ton calme :

– Faire le matamore est une preuve de lâcheté.

– Que dis-tu ? Que dis-tu ? Fils de……

Mahmoud perdit son calme et lui dit :

– La distance de ce trajet ne vaut pas ce tarif.

Un chauffeur de taxi n'aurait pas exigé ce prix. Une lueur de colère et de vengeance brilla dans les yeux de Bouzid une nouvelle fois. Il poursuivit ses exigences appuyées de menaces :

– Que dis-tu, fils de sorcière ? Est-ce que ta mère s'est associée avec moi ? Allez, descends de mon camion.

– C'est un camion de la Sonacom.

Bouzid monta dans le camion et empoigna Mahmoud par le bras en criant :

– Sonacom, Sonacom, descends ! fils de … …

L'instituteur intervint à ce moment et proposa à Bouzid des billets de banque en lui disant :

– Seule la langue mérite une lourde peine de réclusion. Tiens, je te paye pour le transport de tous les élèves. Prends ce qui te revient et reprenons notre marche.

Bouzid empocha l'argent et insista à faire descendre Mahmoud.

Le camion reprit son chemin juste après que Mahmoud descendit à terre. Le maître supplia Bouzid d'arrêter, mais en vain, car Bouzid appuya de plus belle sur l'accélérateur. Mahmoud poursuivit sa route à pied, les yeux dans des vagues de larmes qui s'apprêtaient à déborder. Il se rappela la question qui fut posée à l'examen : Est-ce qu'Hitler détestait vraiment les juifs ?

– Quel malheur ! se dit-il. Nous sommes sortis à l'aube ensemble, et voilà que je retourne tout seul et à pied. Comment pourrais-je regarder l'instituteur en face, maintenant qu'il sait que je suis le fils d'une voyante ?

Mahmoud s'arrêta un moment et tira de sa poche une boîte contenant quelques morceaux de sucre. Il venait de se rappeler la recommandation faite par sa mère ce matin : « On dit que le sucre est utile pendant l'examen, n'oublie pas d'en croquer ces morceaux ; je les ai conservés pour cette occasion et ce, depuis que ton père les a achetés pour la dernière fête. »

Il se dit : « Pauvre maman. Que dirais-tu si tu apprenais que j'ai oublié ta recommandation ». Il plaça un morceau sous sa langue qui fondit au milieu de la salive ; il sentit une chaleur envahir tout son corps et acheva de déguster tous les morceaux un à un tout en marchant.

Ce n'est qu'à la fin du jour que le village lui apparut ; il était beau à voir avec ses chaumières éparpillées et ses grands arbres qui ajoutaient à son charme. Mahmoud sentit la fatigue aux genoux, alors que la soif commençait à lui assécher la gorge. Il ralentit sa marche une fois proche de l'entrée du village. Quand il atteignit la source qui coulait à proximité du peuplier, il se désaltéra à grands traits, puis observa longuement son visage congestionné qui se réfléchissait sur la surface de l'eau dans une danse silencieuse. Après avoir remercié Dieu, il s'adossa au

tronc du peuplier et essuya la sueur de sur son front ; il sentit l'apaisement gagner son corps alors que la sueur s'infiltrait sous ses habits. Quand il leva la tête, il aperçut le peuplier étendant ses branches qui se balançaient et recouvraient la face du ciel. Un nid d'oiseau lui apparut, et il grimpa l'arbre par simple curiosité. Avant d'achever son ascension il fut attiré par le spectacle admirable du village. Il jeta un coup d'œil à la maison et se dit : « C'est la maison de ma bien-aimée. J'ai hâte de la retrouver après toute une journée d'absence ". Puis il se mit à fredonner le début d'une chanson entre ses lèvres : « L'homme a beau s'habituer à beaucoup de logis, il n'aura de nostalgie que pour le premier ». Voici la maison de « Ali le géant », qu'il a quittée pour aller s'installer en ville malgré la beauté de son jardin ; et celle-ci est la maison de Hamdane qu'il a cédée avec ses six vaches à El Hadj Boualem pour un lot de terrain en ville. Là-bas, ce sont les ruines de la maison de cheikh Hamza, détruite par les colonisateurs.

Mahmoud s'assit à califourchon sur une branche pendant que son regard embrassait les recoins du village. Il eut soudain envie de rentrer au village avant la tombée de la nuit. Il répéta d'une voix inaudible : « Salut à toi, terre des ancêtres. » Quand il s'arrêta de chanter, il se dit :

– Ah, si tu savais, Ahmed, ce qu'est devenu ta maison depuis que tu as émigré en France ! Elle est devenue semblable à la chaumière de la muette.

Il regretta ce qu'il venait de dire : « Comment se fait-il que je la traite de muette alors que c'est son fils Salem qui me prête des livres. Il se peut même que je sois prochainement avec lui au lycée Le peuplier dans un proche avenir ».

Il réfléchit longuement et il se vit poursuivant ses études au lycée, puis à l'université, fier de se mêler aux étudiants et aux étudiantes… Il revint à lui au moment où il perçut un bruit diffus entre les branches. Il jeta un coup d'œil vers le bas et resta ébahi devant le spectacle qui s'offrait à lui :

– Un jeune homme et une jeune fille, à la fleur de l'âge, réunis à proximité de la source ? Qui peuvent-ils être ? Comment se fait-il que ce jeune couple ait osé prendre rendez-vous dans un endroit réservé aux filles ?

Il se parla à lui-même un long moment, tout en les observant attentivement. Puis il réprima un rire et se dit : « Suis-je en train de rêver ? Salem avec Safia, la fille de Belkacem Bouakkaz ! Comment se sont-ils rencontrés ? Non. Il n'est pas possible à un homme de tomber amoureux sans perdre la raison. »

Mahmoud garda le silence et se mit à écouter la conversation qui arrivait à lui à travers les branches qui ressemblaient à des fils téléphoniques. Salem était assis, le dos contre l'arbre. Il était en train de tracer des lignes sur le sol avec une brindille pendant que Safia s'occupait à remplir son outre, l'œil fixé sur les environs ».

Mahmoud avait peur d'être découvert ; chaque fois que Salem levait la tête vers le haut, les membres de Mahmoud se mettaient à trembler avec violence. Heureusement,les yeux de Salem se figèrent brusquement dans leur ascension sur des cils somnolents qui veillaient deux yeux noirs dont les frémissements se communiquaient aux lèvres qui tremblaient dans le vide. Il n'osait regarder ailleurs.

– Tes yeux m'ont appris beaucoup de choses…

(Safia relève une boucle de ses cheveux dont la noirceur rivalisait avec celle de la nuit ; elle l'éloigne de sa joue rose dans un calme impressionnant).

– Grâce à toi j'ai appris l'art de vivre… Sais-tu, Safia, que je vois Dieu à travers tes yeux ?

Safia dit alors avec une voix douce et légèrement enrouée :

– C'est la sagesse que Dieu inculque à ses créatures.

– Leurs flèches transpercent mon cœur dans un trait qui m'anéantit :

Un long silence régna, et les cordes vocales se reposèrent pour laisser place au langage des yeux qui entamèrent une conversation enchanteresse qui annonçait de grandes espérances ; les doigts se rencontrèrent dans des exaltations dont les frémissements dévoilaient l'histoire d'une âme naviguant dans le ciel de l'amour qui émanait de deux corps en pleine fièvre de jeunesse. Safia se détendit et lui dit :

– Salem, est-ce que tes yeux ne se lassent pas de naviguer ?

– Est-ce que l'altéré s'enivre en consommant du miel ?

Safia éloigne ses mains en disant :

– J'ai peur, Salem, j'ai peur…

Salem, tout étonné lui demanda :

– De quoi as-tu peur ?

– Du destin. J'ai peur que la séparation n'émousse les souvenirs qui se transformeront en cendres que le vent emportera.

Il l'interrompit dans l'espoir de la rassurer :

– Nous allons établir l'acte de mariage prochainement…

Safia rétorqua avec coquetterie :

– Voudrais-tu m'acheter par hasard ? Est-ce que mon cœur ne te suffit pas ?

– Le nid qui nous réunira sera le nid le plus heureux que le soleil aura illuminé……

Safia leva son front vers le ciel, enthousiasmée, puis elle lui dit :

– Si Dieu le veut… Si Dieu le veut.

Elle s'embrouilla, baissa la tête précipitamment avant de reprendre toute troublée :

– Au revoir. Au revoir.

Elle prit son outre presque vide et s'en alla. Salem resta ébahi devant son départ précipité ; il leva la tête vers le ciel à la recherche du secret pendant que Mahmoud essuyait la sueur qui recouvrait son visage.

La tempête se calma et la nuit enveloppa tous les coins et recoins du village. Belkacem chercha à deviner à travers le parfum des feuilles des arbres humides la réponse à ses vœux. Il était accroupi, le dos appuyé contre le tronc d'un amandier sec au bas entouré d'un amas de pierres qui augmentaient en nombre avec le temps.

Belkacem Boukkaz plaça une nouvelle pierre sur les anciennes, comme le font tous ceux qui visitent le mausolée de Sidi Rahmoune ; il alluma un cierge qu'il avait apporté avec lui de la boutique, il baisa les pierres du mausolée une à une et entama une prière à voix basse :

« Sidi Rahmoune, nous sommes des musulmans, j'envisage de m'en aller vers une terre près du rivage, accorde-moi ta bénédiction, fais que mon épouse, Aziza, reste en bonne santé et donne à ma fille, Safia, un époux de bonne famille. Permets-moi de prendre une de tes pierres bénies qui sera pour moi un fétiche, c'est sur la recommandation d'El Hadj Boualem que je te fais cette demande car c'est chez lui que je vais habiter en ville. Je deviendrai riche comme lui et je serai le maître de la campagne et de la ville. Pardonne-moi… »

Bouakkaz Belkacem s'éloigna du mausolée, le cœur débordant de joie et de sérénité. Quand l'étoile du lendemain brilla dans la voûte céleste, Bouakkaz, sa femme et leur fille Safia avaient déjà quitté leur ville à bord d'un camion. Bouakkaz s'assit au milieu des

bagages à l'arrière du véhicule. Quant à Safia et sa mère, elles prirent place à côté du chauffeur.

Le camion emprunta une route sinueuse et escarpée ; les membres de Bouzid étaient collés au flanc gauche de Safia qui n'avait pas assez d'espace pour s'éloigner de lui. Comme sa mère occupait la plus grande partie du siège à cause de son embonpoint, Bouzid en profita pour se frotter à elle. Quand le camion s'arrêta finalement, Safia émit un soupir de soulagement et dirigea vers Bouzid un regard de mépris.

La réalité (en ville) est bouleversante tant elle est générée par la grande différence des niveaux de vie.

La famille de Bouakkaz s'arrête devant une grande maison, sans pareille dans sa petite ville ; les étages apparaissent derrière une muraille bleue. Bouzid entra avec le camion qu'il gara dans le garage. Une fois les passagers dans la cour, des cris de bienvenue fusèrent de l'intérieur « Soyez les bienvenus ! Soyez les bienvenus ! »

El Hadj Boualem se pavanait dans une robe de nuit et portait sur la tête un long turban jaune roulé avec art, pareil à un serpent endormi.

Il salua tout le monde et passa un bon moment à s'enquérir du voyage, de la situation qui prévalait à la campagne, puis il leur montra la chambre qu'ils allaient occuper et leur dit :

– Voici votre nouvelle demeure, vous avez là tout ce qu'il faut, l'eau, l'électricité… Regardez !

Il appuya sur l'interrupteur et aussitôt la lumière éclaira la chambre. Bouakkaz sourit et demanda :

– Est-ce que la boutique est loin d'ici ?

El Hadj rit de bon cœur tout en dirigeant vers Safia un regard sournois :

– Ne t'inquiète pas, il n'y a que des boutiques ici :

Bouzid intervint et dit à son tour :

– La vie elle-même est une boutique. Elle vend à celui-ci de l'argent, à celui-là du bonheur, à l'autre de la beauté (Tout en observant Safia qui baissait la tête par pudeur), à d'autres des caractères qui ne conviennent pas aux enfants des seigneurs.

El Hadj Boualem posa sa main sur l'épaule de Bouakkaz :

– La boutique est contiguë à l'enceinte de la maison. N'aies aucune crainte, même si tu n'as pas d'argent.

– Dieu merci, je te remercie Sidi Rahmoune, ta bénédiction m'accompagne partout, El Hadj est ici et là-bas, que Dieu l'aide à posséder des boutiques partout dans le monde.

Belkacem avait parlé avec enthousiasme, puis il se ravisa comme s'il s'était souvenu de quelque chose d'une grande importance :

– Je voudrais voir le lot de terrain que tu m'as promis.

El Hadj Boualem lui répondit en enroulant sa moustache :

– Ma terre est la tienne. Nous sommes associés

dans la possession de la terre de la campagne et de celle de la ville. Puis il ajouta avec un sourire narquois : N’as-tu pas entendu parler du socialisme ?

– Evidemment. J’ai entendu beaucoup de choses sur le socialisme, notamment pendant la révolution, de la bouche même des moudjahidines. N’allons-nous pas prendre de café ?

– Mais si. Prenez place. Bouzid ! sers-nous du café ! ou plutôt, laisse Mouhouche s’en occuper.

Bouakkaz, son épouse et leur fille Safia s’installèrent en attendant le petit déjeuner alors qu’El Hadj et son fils s’étaient retirés pour s’entretenir à voix basse.

Safia se leva et se dirigea vers la fenêtre d’où elle jeta un regard sur l’extérieur. Elle aperçut au premier étage l’épouse d’El Hadj qui attendait son époux et Bouzid qui continuaient à discutaient entre eux devant le jet d’eau. Elle avait la quarantaine et conservait l’allure d’une jeunesse qui l’avait quittée sans prévenir. De commerce agréable, elle était intransigeante dans tout ce qui concernait ses droits. Elle ne connaissait pas l’impossible et n’acceptait pas d’être défaite. Elle était toujours en course contre la montre et tenait tête aux inopportuns encombrants et ennuyeux qui repartaient souvent en lui laissant un cheveu blanc sur la tête.

Son meilleur compagnon était un vaste miroir devant lequel elle s’arrêtait souvent pour lui parler de ses espérances. Elle voulait rattraper le temps qu’elle

avait perdu loin de la prospérité et du confort en compagnie d'El Hadj Boualem qui avait étendu sur elle un voile de sécurité et de paix. Elle avait accepté ce genre de vie malgré la différence d'âge entre eux. Portant toujours les plus belles robes et les bijoux les plus chers, elle ressemblait à un enfant dans un champ de verdure couvert de roses. Les soirées rouges et les voyages à l'étranger lui ont fait oublier les vingt années de différence d'âge qui la séparait de son époux. Elle s'avouait à elle-même mainte fois avoir réalisé la bonne affaire en épousant un homme riche et veuf, qui avait expérimenté la vie conjugale avec ses particularités et accordait au temps et au lieu ce qui leur est dû. La nature avait doté Djawhara, l'épouse d'El Hadj, d'une grande vivacité d'esprit qui lui permettait de dominer le monde quand elle se libérait de la jalousie. Un sentiment étrange dormait au fond d'elle pour se réveiller chaque fois que la nuit tombait et que la rêverie étendait son influence sur sa réflexion après qu'elle fut convaincue que la vie l'avait privée de l'espoir de toute femme.

Devant la crainte de voir ses rêves s'évanouir à jamais, elle décida de diriger ses flèches directement vers la cible au moment opportun. Boualem ne satisfaisant ses demandes que lorsqu'il était au lit et ce, qu'il soit malade ou en bonne santé.

*

*   *

La promenade est une source de régénération et de repos pour l'esprit. Elle permet de puiser la force du sentiment dans le bonheur de vivre.

C'est ce que El Hadj se disait en rentrant chez lui après avoir visité la station des eaux thermales. Il ne se souciait guère de la réaction de son épouse, Djawhara, qui était assise à ses côtés dans la voiture et qui observait attentivement ses regards qui clignotaient entre la route et le rétroviseur intérieur qui reflétait l'image de Safia assise à l'arrière.

Djawhara détourna son regard avec colère et préféra garder le silence. Safia en profita pour s'émerveiller d'elle-même en constatant que ses regards lui prouvaient qu'elle était la plus belle des deux. La beauté de Safia capta l'attention de l'époux. En remarquant la couleur rose de ses joues qui ressemblaient à des coquelicots il finit par se retourner, et demanda :

– Je pense que le bain a besoin du secours de la mer.

Safia émit un sourire de satisfaction, pendant que Djawhara répondait avec indifférence :

– Les femmes ont beaucoup de choses à dire sur les bains.

Son mari préféra recourir au badinage avec elle afin de dissiper ses doutes.

– N'oublies pas, Djawhara, qu'en Europe où tu comptes aller bientôt, il n'y a pas de bain de ce genre.

– Fais plutôt attention à la conduite et regarde

devant toi, nous sommes à l'entrée de la ville, et puis n'oublie pas que mon voyage en Europe n'est pas le premier dans le genre.

*
*   *

Le soir, Djawhara se para avec tout ce qu'elle possédait d'objets de charme. Son visage était semblable à un tableau de peinture qui reluisait de couleurs éclatantes. Elle choisit parmi ses habits ceux dont le prix surpassait celui des tenues des mariées. Elle se vêtit particulièrement de ce qui mettait en valeur son charme et s'ingénia à inventer toutes sortes de séductions de femme mûre qui se prépare à la bataille décisive au moment propice.

Son époux s'assit au bord du lit tout en dissimulant son étonnement et en se disant : « Que se passe-t-il ? Cette nuit ne ressemble guère aux autres nuits. » Djawhara s'approcha de lui calmement et lui souffla à l'oreille, mettant fin à ses interrogations : « Que penses-tu de cette tenue ? »

Il reprit ses esprits en entendant cette question puis répondit avec indifférence :

– Elle ne convient pas du tout à ton âge.

Elle sentit que son premier pas allait perdre le pari et préféra changer de sujet tout un s'asseyant à ses côtés.

– Que penses-tu de la femme ?

Il l'observa avec des yeux qui ne cessaient de se promener sur de nombreuses parties de son corps recouvert d'une robe de soie transparente.

Elle répéta avec coquetterie sa question une deuxième fois. Il répondit en souriant :

– Les philosophes prétendent que la femme est un beau diable.

Elle prit sa main et lui dit :

– Que penses-tu de moi en personne ?

Il posa sa main sur ses épaules calmement en lui disant :

– Un enfant dont l'âge est plus grand que sa raison.

Elle vit la fièvre de la faiblesse briller dans ses yeux, elle maîtrisa ses nerfs et décida de l'affronter avec ses propres armes avant le terme de la bataille. Elle s'éloigna puis s'adressa à lui avec un ton sérieux :

– Mon cher, ton enfant attend que tu lui fasses un cadeau.

Il voulut lui faire changer de sujet même si à ce stade ses propos étaient encore ambigus, mais elle insista tellement qu'elle l'obligea à s'incliner :

– Mon cher, tu sais combien je t'ai aimé pendant toutes les années que nous avons passées ensemble.

Il sentit sa respiration au fond de son corps, ce qui provoqua chez lui une réaction immédiate. Il lui dit :

– Que veux-tu exactement ?

Elle fut frappée par son sursaut et décida d'en tirer profit :

– J'ai peur de m'exposer à une déception.

– …………………

– Si tu m'aimes vraiment, fais-moi don d'une partie de tes propriétés.

Elle enlaça son cou de ses bras chargés d'or pendant qu'il réfléchissait à sa demande subite. Il se dit : « Donne à ton esclave une patte, il exigera un bras ». Puis il dit à haute voix :

– N'es-tu pas mon épouse et mes biens ne sont-ils pas les tiens ?

Elle répondit en suppliant :

– Je voudrais tant assurer mon avenir et le reste de mes jours.

– Ne crains rien. Notre avenir nous appartient en commun. Aucun de nous deux ne pourra jamais vivre loin de l'autre.

Elle s'éloigna de lui lentement et s'affala sur le lit en versant des larmes de détresse. Il se rapprocha d'elle pour la calmer et mit sa main sous son visage enfoui entre les deux oreillers. Elle éloigna sa main en sanglotant ; en la retirant il sentit une matière visqueuse entre ses doigts. C'étaient des fils qui s'étaient détachés du tableau de peinture que les larmes chaudes avaient fait fondre. Se sentant suffoquer, il se précipita vers la fenêtre donnant sur le jardin et se plongea dans une profonde rêverie. C'est alors qu'il entendit une toux étouffée venant de la fenêtre de la chambre de Bouakkaz où se trouvait Safia.

*
*   *

Depuis qu'il était arrivé en ville, Bouakkaz avait entrepris de cultiver le jardin d'El Hadj Boualem. Il arrosait les arbres, plantait des fleurs et prenait un soin particulier des légumes dont avait besoin la famille d'El Hadj qui lui fournissait en compensation les produits alimentaires dont il avait besoin. La somme d'argent qu'il lui avait donnée avant son déménagement en ville s'amenuisait chaque jour.

Safia aidait Djawhara dans la préparation des repas et le nettoyage des chambres. Son tempérament s'était raffermi et sa beauté lui chantait le chant de vivre, à l'ombre des cadeaux.

Elle brûlait du désir de rencontrer Salem et se mettait souvent à la fenêtre du deuxième étage pour voyager du regard en direction du lieu dont elle ne pouvait prononcer le nom ; l'image de Salem planait autour d'elle quand elle était envahie par les rêves éveillés : elle s'asseyait à côté de lui pour lui parler des nobles sentiments qui bouillonnaient dans son cœur et lui exprimer son extrême fidélité :

Comment vas-tu ? quelle image te fais-tu de moi après une séparation dont je ne voulais pas. Où es-tu ? A quoi penses-tu ? Salut à toi, ô peuplier !

Chaque fois qu'elle se mettait à la fenêtre, elle observait les passants dans l'espoir de voir Salem parmi eux.

*
* *

La cloche sonna le premier jour de la rentrée des classes. Des cortèges d'élèves répondirent à son appel, accompagnés par des souvenirs qui tissaient dans leur imagination des histoires héroïques qu'ils s'apprêtaient à faire entendre à leurs camarades.

La porte du lycée accueillit des groupes d'élèves et, en quelques instants, la cour en débordait. Ils se dirigèrent vers les escaliers et les étages pour chercher leurs noms sur les listes collées à la porte des classes. Les appels se répandaient partout pour transmettre les saluts des uns aux autres. Salem se déplaçait d'un camarade à l'autre, l'esprit ailleurs. Soudain une voix qu'il connaissait traversa ses oreilles :

– Salem, tu es là !

Il se retourna lentement et se sentit pris dans un cyclone quand ses yeux rencontrèrent ceux de Mahmoud qui lui tendait la main pour le saluer :

– Je crois que tu t'es trompé, Salem. Ici c'est le lycée Errachidia et non le lycée " Le peuplier ".

Salem lui fit comprendre qu'il ne comprenait pas à quoi il faisait allusion et retira froidement sa main.

Mahmoud essaya de comprendre ce qui arrivait, mais Salem s'éloigna de lui avec répugnance. Il resta cloué sur place ne sachant quoi faire ou quoi dire. Il se rappela le jour où il était assis à califourchon sur l'arbre, ce jour où il avait découvert la relation entre

Salem à Safia. Il mordit sa lèvre inférieure puis se dit :

– Je connais maintenant le secret du mot “ Peuplier ” qui était écrit sur les cahiers et les livres de Salem.

*

* *

Bekkoucha, la mère de Salem avait remarqué le changement paru sur son fils : il était devenu triste et soucieux. Elle y avait vu les signes d'une grande souffrance mais elle ne leur accordait aucune importance. Elle se disait en rentrant de la forêt avec son fagot de bois : « C'est l'état de tous ceux qui font des études. »

Elle posa le fagot de bois sur le sol et s'assit pour réfléchir.

Elle se dit en silence : « Dans un an, mon fils unique se mariera (elle regarda le ciel), je mettrai un habit neuf et je danserai et comme toutes les femmes je lancerai des youyous quand la mariée arrivera chez elle ».

Bekkoucha leva la tête vers le ciel une nouvelle fois comme si elle avait été atteinte par une lance. Des larmes pleuvaient de ses yeux car elle venait de se souvenir qu'elle était incapable de lancer des youyous de joie puisqu'elle était privée du miracle de la parole depuis sa tendre jeunesse. Elle donna libre cours à ses pensées. Elle trouva un plaisir à se laisser consumer

dans l'amertume des souvenirs qui ramenaient son imagination au lointain passé. Elle revit de nombreuses images qui lui firent verser des larmes.

Pendant ce temps-là, son fils Salem était pris de sanglots, à l'intérieur de la classe qui avait éclaté de rire en entendant son nom à l'appel :

– Salem, fils de Bekkoucha.

Le secrétaire d'administration répéta le nom en tenant à la main la carte de renouvellement de l'internat, puis il dit :

« As-tu honte, Salem, d'entendre prononcer le nom véritable de ta mère ? »

Salem s'affala de tout son corps sur la table dans un silence mélancolique. Un moment passa pendant lequel les regards étaient dirigés sur lui. Puis il leva la tête en fixant son regard sur les visages puis il dit avec colère :

– C'est le destin qui lui a donné ce nom Bekkoucha, Bekkoucha, Bekkoucha.

Il s'affala de nouveau sur la table. Le secrétaire fut désolé de ce qui lui arrivait et lui dit pour le calmer :

– Il n'est pas dans ta nature de te mettre en colère. Et puis, ce nom est inscrit sur les fiches de l'état civil. Allons, ça suffit, souris et ris.

Salem se leva, le visage inondé de larmes jusqu'au menton, il sortit un mouchoir bleu pour les essuyer puis dit avec une profonde tristesse :

– Je dois rire, je dois rire parce que je suis incapable de connaître le nom véritable de ma mère.

Je suis resté dans son ventre un certain temps, je me suis nourri à son sein, j'ai appris dans son giron les sens les plus nobles de la bonté et de la tendresse pendant les vingt ans que j'ai vécus avec ma mère, et j'ignore la perle de son âme. Il se peut que ce soit le plus beau nom : Samia, Zohra, Fatima, Aicha ; il se peut que ce soit un autre nom mais non celui de Bekkoucha, non, non, c'est impossible, messieurs les rieurs.

*

* *

Le moment du départ de Djawhara pour l'étranger arriva.

Son époux l'aida à porter les valises de la voiture jusqu'à la salle de l'aéroport. Elle lui demanda :

– Pourquoi cet homme vient-il avec nous ?

Il lui souffla à l'oreille :

– Je l'ai amené exprès pour porter les valises de la voiture jusqu'à la salle de l'aéroport. Est-ce qu'il te serait convenable que nous les prenions nous-mêmes ?

Elle secoua la tête avec affliction. Quand l'heure de la séparation arriva à l'intérieur de l'aéroport elle fit signe de la main :

– Baye ! Baye ! au revoir.

– Bon voyage, ma chérie.

Elle revint vers lui et dit à voix basse :

– Maintien plus heureux, … Une occasion précieuse, n'est-ce pas ?

Il comprit à quoi elle faisait allusion et répliqua en souriant :

– Comme tu es géniale ! Adieu.

L'avion prit son vol à travers les nuages pendant que la voiture prenait le chemin du retour. Bouakkaz était agité par une grande inquiétude. Il se demandait :

– Est-il possible qu'El Hadj Boualem laisse son épouse voyager toute seule dans le pays des mécréants ?

Il hésita longtemps dans son désir de demander des explications sur ce sujet poignant à El Hadj.

– Monsieur Belkacem, c'est la liberté. La femme se dévoue pour nous servir pendant toute la vie. Il est de notre devoir de lui offrir un peu de bonheur au moins un mois par an.

Cette déclaration délivra Belkacem Bouakkaz de sa perplexité.

Il demanda avec étonnement :

– Mais, le bonheur ne peut-il se trouver que loin de la maison ? Et un mois ?

Boualem ricana et dit d'un air moqueur :

– Tu fais partie des gens arriérés. Sache que si les cœurs sont unis, l'éloignement des corps n'a aucun effet sur eux.

Bouakkaz ne saisit de ces paroles que le mot " arriéré ". Il dit naïvement :

– Est-ce que la somme d'argent permise pour le voyage suffit pour couvrir les dépenses de tout un mois ?

El Hadj réprima une rancœur qui s'était emparée de son cœur et lui dit dans un semblant de clarification :

– Ne t'avais-je pas dit que tu étais un arriéré ? Mon épouse est une dame respectable. Elle pourra obtenir à l'étranger tout l'argent qu'elle voudrait et à n'importe quel moment. En plus de cela, elle séjourne dans le logement que nous possédons là-bas. Es-tu satisfait ?

Bouakkaz se tut en regrettant d'avoir soulevé avec El Hadj ce genre de discussion qui lui a rappelé qu'il n'était qu'un arriéré. Il se dit avec désolation :

– Malheur aux arriérés qui ne connaissent pas le sens des mots.

La voiture qui les transportait arriva à la maison vers midi. Au moment où Bouakkaz allait s'éloigner, El Hadj lui demanda d'attendre tout en tirant de sa poche une liasse de billets de banque. Quand Bouakkaz vit les billets, ses yeux brillèrent et il tendit la main spontanément. El Hadj les lui tendit en lui disant avec fermeté :

– Ecoute-moi bien, Belkacem. Nous sommes à la veille de la campagne des moissons. Il est de mon devoir de te charger de t'en occuper. Voici l'argent ; je te le remets pour te prouver combien j'ai confiance en toi.

Bouakkaz contempla les billets de banque, puis il les mit dans la poche de son pantalon. Il sentit sur le champ un sentiment d'orgueil l'envahir et se mit aussitôt à exprimer sa reconnaissance :

– Tout se passera à merveille. Je partirai demain avec ma famille à la campagne.

El Hadj Boualem, tout heureux et sachant qu'il fallait battre le fer tant qu'il était chaud, prit la main brune de Bouakkaz et lui dit :

– Je voudrais te demander un service.

Belkacem l'interrompit :

– Je suis d'accord. Je suis d'accord.

– Me promets-tu de le faire ?

– Certainement. Je te le promets. Peut-on te refuser quoi que ce soit, toi le meilleur des hommes ?

El Hadj parla d'un ton de quémandeur.

– Si je reste seul à la maison j'éprouverai énormément de fatigue pour préparer mes repas. Tu connais bien l'état des vieux. C'est pour cette raison que je voudrais que Safia reste ici jusqu'à ton retour.

Bouakkaz se tut, ne sachant quoi dire. La main d'El Hadj pressait fortement la sienne et sa poche était remplie d'argent. Il voulut dire quelque chose en guise de prétexte mais la main d'El Hadj, qui allait plus vite que sa langue, s'empressa d'ajouter quelques billets de banque. Bouakkaz garda son silence à contrecœur.

Boualem El Hadj sourit à cette victoire et se dit : « L'argent est un onguent, si tu ouvres ta poche, ton vice disparaitra devant les yeux. »

Le lendemain, au lever du jour, Bouakkaz et son épouse empruntèrent les sinuosités du plateau en direction de la campagne, pendant qu'El Hadj qui conduisait la voiture manifestait son admiration pour les spectacles qu'offrait la nature.

*

* *

La plus grande partie de l'année scolaire s'était écoulée et il ne restait que deux semaines pour les derniers examens et la fin de l'année. Mahmoud et Salem ne se rencontraient que du regard. Chacun en voulait à l'autre. Cependant Mahmoud portait dans son regard de la sympathie et un grand désir de venir en aide à Salem qui se réfugiait dans un isolement qui l'éloignait de ses camarades et de ses proches. Il ne se s'occupait de rien quelle que fût son importance. Il regardait les gens sans s'attarder comme s'il regardait la mer qui semblait lui avoir ravi une chose précieuse. Les professeurs remarquèrent que, contrairement à son habitude, son niveau baissait ; chacun d'eux essaya d'en connaître la cause en l'interrogeant en particulier :

– Salem, tu n'as pas honoré ton année scolaire par ton dynamisme et ta vivacité.

– Celui qui n'a rien, ne peut rien donner. C'est vous qui nous avez appris cela.

L'un de ses maîtres dit un jour :

– Il se peut que Salem soit amoureux. On ne peut

cacher l'amour et le parfum.

Le professeur de sciences naturelles ajouta avec le professeur de lettres :

– Dis plutôt que l'amour et le rhume ne peuvent être dissimulés.

– Salem, pourrais-tu nous parler de ta dulcinée ?

Salem répondit :

– Le cœur n'est pas une table qu'on dresse à tout invité.

– Le croyant ne désespère jamais de la clémence divine. Je croyais que tu savais cela, Salem (Puis il ajouta en plaisantant) celle jolie barbichette le prouve et prouve aussi que tu es le patron des frères musulmans de la ville.

– Prenez cela comme vous voudrez. Le poisson ne peut pas vivre dans une mare où il n'y a point d'eau.

Salem prononça ces paroles avec une profonde amertume, puis il se plongea dans une longue réflexion dont seul Dieu connaissait l'étendue. Il ne remarqua pas que ses professeurs s'étaient éloignés de lui. Il resta seul pendant toute une heure, et ce n'est que lorsque le soir étendit sa fraîcheur légère sur son dos qu'il regagna le dortoir.

Il s'étendit sur le lit, cherchant le sommeil. Mais son esprit ne put se libérer des pensées épuisantes qui le harcelaient pour le maintenir dans une lourde insomnie. Il ne cessait de se retourner dans son lit semblable à un cyclone qui l'envahissait et le secouait violemment.

Il s'assit au bord du lit et regarda autour de lui. Il ne vit que l'obscurité qui veillait sur lui pendant que la respiration et les ronflements de ses camarades lui tenaient compagnie et dissipaient sa mélancolie. A la fin de la nuit, deux larmes chaudes coulèrent sur ses joues, les arrachant de l'engourdissement. Ses membres se mirent à frémir au moment où il s'engagea un monologue silencieux, monologue d'un amoureux profondément épris et frappé par le destin.

« Quelle maudite vie ! maudit soit le destin qui m'a privé de connaître mon père, qui a rendu ma mère muette pour m'empêcher d'entendre la plus douce mélodie prononcée par les lèvres les plus chères. Je croyais que tu allais épargner ma bien-aimée Safia. Oh ! Safia ! Où es-tu et comment pourrais-je te voir ? »

Il sentit une fraîcheur, qui lui donna des frissons, accompagnée d'une légère migraine ; il s'étendit sur le lit et plongea dans un profond sommeil.

*

*   *

Les longues journées de l'été arrivèrent avec leur grande chaleur. Les épis jaunes de l'orge et du blé se balançaient au son des mélodies des paysans dans les champs et des cris perçants des grillons.

Un moissonneur se dressa de toute sa taille et lança à Belkacem Bouakkaz :

– Nous sommes las de la vie, monsieur Belkacem.

Belkacem, le dos aussi voûté que la faucille qu'il tenait à la main, lui répondit :

– Djahid, il est difficile de vivre en ville. Tout se vend avec de l'argent. Un jour viendra où l'air même sera vendu.

– Est-ce que l'homme peut être vendu ?

Othmane se redressa, et tout en liant sa gerbe, dit avec mépris :

– Quelle question idiote ! (Puis il ajouta avec fierté), mon cher frère, l'homme a déjà été vendu dans la campagne avant la ville, (Puis il se ravisa et dit tout embarrassé), pense à ta condition et à la mienne : ne sommes-nous pas une marchandise, des instruments utiles entre les mains d'El Hadj en automne comme en été ?

Djahid l'interrompit pour le calmer :

– Dieu est grand, mon cher.

Bouakkaz intervint :

– Allons, mes amis, au travail, au travail.

Sa voix s'éleva pour entonner une chanson à la gloire de la foi, aussitôt imitée par celles des autres paysans. Les collines et les ravins renvoyèrent l'écho de ces voix élogieuses et les arbres se balancèrent, séduits par des mélodies auxquelles ils s'étaient habitués depuis des générations. A l'exception du peuplier sous lequel prenait place Salem chaque soir, quand les femmes restaient à la maison pour préparer le dîner. Il repassait en revue, avec ses ombres, ses

souvenirs avec Safia. Il tenta souvent de défier le mur hérissé des épines de la souffrance et du malheur qui l'entourait, et de faire face au cyclone du désespoir impétueux. Mais l'échec refusait de le quitter. Il s'abandonna à l'effondrement et se laissa noyer dans un lac de torture et dans les flots du désespoir, au milieu d'un déluge de soucis. L'espoir commença à s'évaporer dans son âme comme une eau dans les souches des arbres brûlés. Chaque fois qu'il essayait de se mettre sur un pied, il perdait l'équilibre et croulait de nouveau.

Salem prit l'habitude de fréquenter l'arbre et de se confier à l'eau de la source qui ne s'arrêtait jamais de couler : « Eau exquise, Dieu a fait, grâce à toi, toute chose vivante. Ranime mon amour pour la princesse des belles femmes et sois mon messager pour son affection à chaque gorgée. Fais de mes larmes une pluie qui inondera son front et irriguera ses cils somnolents. »

*

* *

Les cils de Safia sont à présent refermés pour un petit somme. Le long trajet et le ronronnement du moteur de la voiture qui grimpait la route conduisant au village l'en tireront bientôt. Elle sortit de son sommeil en sentant une main caresser sa chevelure noire étalée sur ses épaules. Elle entrouvrit les yeux et

sourit coquettement en disant :

– Où sommes-nous ? Sommes-nous arrivés ?

Ses lèvres firent apparaître un large sourire et il répondit :

– As-tu oublié ton village ? Regarde, nous sommes arrivés.

Elle bondit du regard sur tous les recoins du village. Les signes du bonheur éclairaient son visage quand elle dit à El Hadj Boualem :

– Cette maison est la nôtre. Regarde le linge étendu sur le mur.

Elle poursuivit la revue aérienne du village avec des yeux séduisants, quand, soudain, son regard aperçut le peuplier. Il lui apparaissait au loin avec l'air de lui dire avec ses branches de hâter son arrivée afin de poursuivre la route qui a été abandonnée depuis un bon moment.

– « Le peuplier » est toujours à…………

Les mots fondirent sur ses lèvres et ses traits changèrent d'aspect.

Elle baissa la tête contre sa poitrine ferme et se mit à observer mélancoliquement ses pieds pendant que Boualem arrêtait la voiture à l'entrée du village et plongeait dans une profonde réflexion.

Son champ était bondé de paysans auxquels il n'accorda aucune importance. Il se contenta d'un coup d'œil pour évaluer approximativement le nombre des moissonneurs. Il remarqua des larmes qui coulaient des yeux de Safia dont le cœur était

blessé. Surpris par la vue de ces larmes, il lui tapota sur les épaules en lui disant :

– Est-ce que tu pleures ? Comme elles sont belles, les larmes de la joie !

Les larmes de la rencontre après la séparation se répandirent sur le siège et les sanglots la plongèrent dans un abattement total.

Boualem El Hadj se persuada qu'il y avait derrière ces larmes un secret qu'il va essayer de découvrir après l'avoir calmée :

– Pour quelle raison tu pleures alors que je te connaissais animée d'un grand courage ? As-tu déjà la nostalgie de la ville, alors que tes pieds n'ont pas encore foulé la terre de la campagne ? As-tu oublié que c'est toi qui as proposé cette randonnée ?

– Je vous prie de nous ramener là d'où nous sommes venus.

Il évita de lui demander des explications et remit le moteur en marche pendant qu'elle se penchait en avant pour appuyer son front contre la paume de sa main gauche afin de donner libre cours à ses pensées.

El Hadj Boualem vira vers la source et arrêta la voiture devant le peuplier. Il lui dit d'un ton câlin :

– Safia…… Safia, descends et lave tes joues. Chasse de tes yeux ces larmes obscures.

Ses yeux se perdirent entre les branches de l'arbre. Elle se rappela le dernier jour qui les avait réunis, elle et Salem. Il lui ouvrit la portière et l'incita à descendre :

– Pour me faire plaisir. Pour moi, lave la douleur, ta beauté n'a pas été créée pour la tristesse.

Safia mit pied à terre et se dirigea vers la source qui semblait lui faire des reproches (où est la promesse que tu avais faite à cet endroit ?)

Elle effleura l'eau de ses doigts et sentit comme un grand frémissement traverser tout son corps. Soudain, des troubles émotifs la secouèrent pendant qu'elle entendait une voix l'appeler avec affliction et à laquelle un cœur saisi d'ivresse lui répondit :

– Safia. Ma bien-aimée, ici ?

Salem apparut, venant de derrière l'arbre avec un regard qui semblait ne pas croire le spectacle qui s'offrait à lui. Il s'arrêta devant elle en la contemplant.

– Salem ? Est-ce que je rêve ? Oh ! Mon Dieu !

Elle fit un effort pour conserver son équilibre. Leurs yeux échangèrent une silencieuse conversation, puis leurs regards se mêlèrent en transperçant les jours passés. Ils ne perçurent ni le temps, ni le lieu. El Hadj Boualem ferma la portière avec violence et s'avança vers eux en les menaçant :

– Que fais-tu ici, fils de Bekkoucha ? Est-ce que tu ignores qui je suis ?

Ses jambes ne pouvaient plus la porter dans un instant de défaillance. Elle s'écarta pour chercher un appui, Salem lui tendit la main pour la retenir, mais El Hadj Boualem s'interposa entre eux, étreignit Safia et repoussa de sa main droite Salem qu'il menaça en lui disant :

– Tu auras le châtiment que tu mérites, espèce de bâtard !

Il emmena Safia qui avait conscience de ce qui se passait autour d'elle, puis ils montèrent dans la voiture et prirent la route de la ville pendant que quelques garçons dévisageaient Salem en silence.

*

*   *

Le silence régna ce soir-là sur les clients de la boutique et leurs mouvements se firent rares. L'odeur dégoûtante du raisin pourri circula dans leurs narines. Une faible lueur rayonnait de la lampe à huile accrochée au mur, sa fumée qui se mêlait à celle des cigarettes formait au fil du temps des traînées noires qui pendaient au plafond.

Les doigts de Bouzid étalèrent des billets de banque qu'il s'apprêtait à compter avant de quitter la boutique. Les cœurs battaient avec les billets qui défilaient entre les doigts de Bouzid et les yeux les observaient dans un comptage silencieux. Puis les billets disparurent dans la poche de Bouzid pendant que les visages avalaient leur eau.

Bouzid ricana longuement devant une assistance consternée.

Quelques bouches affectèrent le sourire par complaisance. Bouzid leur déclara :

– Serez-vous par hasard affligés parce qu'un âne

est mort, alors que des centaines des personnes meurent au Liban chaque jour, tandis que les arabes gardent le silence ?

Il fut dévoré par les yeux asséchés de ceux qui s'étaient réfugiés dans un silence amer ; Cheikh Yahia ne s'y était pas résigné et le brisa en disant :

– Ce sont huit enfants qui vont mourir de faim après la mort de leur âne. Est-ce qu'il te plairait de voir ton camion jeté dans la rivière ?

Bouzid l'interrompit avec ironie :

– Le garde forestier a commis une faute en poussant l'âne dans la crevasse. Il aurait mieux fait de se venger de son maître M'ammar et de le donner en pâture aux corbeaux.

– C'est le fait des lâches aux cœurs impitoyables.

Cheikh Yahia quitta la boutique sans dire un mot.

Mahmoud gagna la confiance de Salem une nouvelle fois, depuis qu'il était devenu un confident excellent dans les moments difficiles et le plus aimable des hommes avec lui, surtout pendant ses crises d'évanouissement. La rancœur que lui vouait Salem fondit et il lui raconta ce qui l'empêchait de dormir et provoquait sa détresse.

Ils se rencontrèrent quelques jours après l'incident provoqué par le garde forestier avec M'ammar. Mahmoud s'empressa de lui dire :

– M'ammar a perdu son âne en revenant de la ville. Est-ce que tu le sais ? Le garde forestier a poussé l'âne vers la rivière avec tout ce qu'il portait.

Salem lui demanda avec étonnement :

– Est-ce que l'âne portait une charge de charbon ?

– Il portait de la farine et de l'huile. Le tout a roulé au fond de la rivière semblable aux larmes des enfants de Omar. Ce serait la tragédie de l'humanité et son infamie si l'année 2000 arrive pendant que le monde retourne au temps de la préhistoire.

Salem soupira puis déclara :

– Pauvre M'ammar ! Tu as perdu ton capital et tu as gagné la chaleur de l'été et le feu du charbon.

Mahmoud ajouta :

– Ils étaient tous les deux plus supportables que la chaleur de ses larmes. De toutes les façons, M'ammar refusera d'être un khammas chez El Hadj et il refusera de faire paître les moutons du garde forestier. Salem dit :

– C'est un rebelle.

– Sa rébellion consiste à refuser en silence.

Salem s'assit sur une pierre circulaire. Le calme régnait sur le village et la lune, qui souriait timidement, envoyait sa lumière pour chasser les ténèbres. Il lui rapporta ce qui lui était arrivé la semaine passée à la source du peuplier avec El Hadj et Safia. Ses paroles étaient des blessures qui le faisaient souffrir ; des soupirs précédaient chaque phrase et d'autres la terminaient ; son cœur endolori se fendait de chagrin. Mahmoud eut pitié de lui et comme il craignait que son ami ne s'exposât à une nouvelle crise il chercha à changer de sujet de façon ingénieuse :

– Sais-tu, Salem, ce qui est arrivé à cet endroit ?

– …………………

– De nombreux événements ont tenté de le vaincre, mais ils ne l'ont pas vaincu (il s'assit à son tour pour ajouter), je fais allusion au matin d'une journée de la guerre de libération au cours duquel le drapeau national a flotté saluant les habitants du village alors que celui du colonialisme était étendu par terre, dans la boue. C'est une histoire merveilleuse que nous répétait notre père à chaque occasion.

Ses poumons se contractèrent en émettant un soupir aussi étendu que la détresse qui l'empoignait et il dit en interrompant Mahmoud :

– Ça, c'est l'ancien colonialisme ; nos héros lui ont donné une leçon qu'il ne sera pas prêt d'oublier. Mais, ce qui me préoccupe maintenant c'est l'exploitation nouvelle dont les racines sont anciennes : l'exploitation des personnes qui nous sont chères, la terre, ton père, Safia.

Mahmoud l'interrompit :

– C'est un point de vue.

– ………………… ?

– Tu n'auras le droit de prendre le parti de Safia que lorsque tu l'auras demandée en mariage. C'est ainsi que tu la sauveras des mains du despote.

Salem sourit légèrement et ses lèvres s'entrouvrirent pour remercier son cœur du retour au repos dont il l'avait privé depuis quelque temps. Puis ses yeux se détournèrent dissipant l'enchantement du

sourire qui avait disparu pendant qu'il naviguait dans de lointaines méditations. Il contempla la face de la lune souriante et se dit :

– Fiançailles, mariage, études, service national ??

Mahmoud lui tapota sur l'épaule et lui demanda :

– Qu'en penses-tu, mon ami ?

– C'est une idée acceptable.

Mahmoud s'arrêta et fit une promesse à Salem :

– Ma mère accompagnera ta mère chez ses parents. Mon père sera le premier à t'assurer de l'accord de son père, si Dieu le veut.

– Si Dieu le veut.

*
*   *

Il lui a offert d'innombrables cadeaux et l'a plongée dans un monde dont elle ne pouvait rêver ou entendre dans les contes des Mille et Une Nuits. L'affection a tellement grandi entre eux qu'elle ne se gênait plus pour lui demander de préparer les repas ou d'essuyer les vitres prétextant son désir de prendre un bain ou de peigner ses cheveux.

Boualem El Hadj trouvait un grand plaisir à accomplir ces tâches qui lui étaient imposées par les conditions de leur jeu. Il fit semblant d'ignorer le jeu des cailloux. Safia fut enthousiasmée par l'idée de le lui apprendre. Elle imagina qu'elle était un grand professeur en train de faire la leçon à un élève

débutant. Elle commença par expliquer les règles du jeu. La première règle consistait à s'asseoir. Elle s'assit sur le tapis en croisant les pieds de manière à ce que le pied droit de la jambe droite soit placé sous le genou de la jambe gauche. Puis elle poursuivit sa description du jeu :

– Les moyens : six cailloux. Le terrain : le sol, la paume de la main, le dos de la main.

Elle expliqua naïvement les règles en lui demandant chaque fois :

– As-tu compris ?

Il lui répondait chaque fois en lorgnant la partie découverte de son genou.

– Oui, continue, continue.

Le jeu débuta dans le calme et s'acheva par la victoire enivrante de Safia qui le condamna à faire la vaisselle et à arranger les deux lits.

Le jeu commença le deuxième jour dans un grand enthousiasme. El Hadj Boualem proposa que la récompense du vainqueur sera de s'installer dans la baignoire pendant que le vaincu se chargera de le laver et de lui faire un massage.

Elle rougit violemment et refusa. Il lui apprit qu'il y avait là deux habits neufs qui l'attendaient et ajouta :

– C'est une propreté et une distraction en plus des habits.

Elle haussa les épaules avec indifférence et sans tenir compte des conséquences. Après un instant de réflexion elle dit en souriant :

– Mais à condition qu'elle soit tiède.

Il joua de manière à lui offrir l'occasion de le vaincre facilement.

Puis ils pénétrèrent ensemble dans la salle et oublièrent les règles du jeu.

*
* *

Le premier mois de l'été s'acheva avec les derniers épis dans les champs. Les grains étaient amoncelés sur les aires ; le village s'apprêtait ce matin à célébrer leur engrangement en présence d'El Hadj Boualem en personne. Quand le soleil se leva, l'ensemble des paysans prirent place autour de l'aire de la moisson dans l'attente de Boualem. Les paysans tenaient à la main leurs sacs, leurs yeux affamés révélant ce qu'ils cachaient. Belkacem Bouakkaz allait d'un endroit à l'autre avec un grand enthousiasme. Il lisait sur leurs visages un langage qu'il ne comprenait pas. Puis il s'adressa à eux et leur dit :

– Plus vous lui manifesterez de respect, plus il sera généreux avec vous.

Le silence planait sur toute l'assistance ; chacun méditait sur la meilleure manière d'accueillir Boualem El Hadj.

– La chaleur a brûlé notre peau et El Hadj n'est pas encore arrivé !

Boualem rétorqua à cheikh Yahia :

– L'absent a ses raisons. Ne peux-tu pas attendre deux heures alors que tu as attendu un an ?

Ils se relevèrent tous subitement dans un mouvement involontaire ; quelques-uns s'exclamèrent :

– Il arrive…… El Hadj.

Les yeux commencèrent à scruter la voiture qui traversait la grande rue du village en direction du champ.

Tout le monde regarda Slimane qui dit avec admiration :

– Regardez… La voiture d'El Hadj est plus large que ma maison. Que Dieu la bénisse ! Quand Dieu m'accordera-t-il une voiture comme celle-là ?

Personne ne l'écoutait. Les oreilles étaient tendues vers le moteur du véhicule qui vrombissait fortement à mesure qu'il s'approchait d'eux.

Les cœurs palpitaient avec violence et les cous se tendirent vers la personne respectable qui descendait en se pavanant dans une gandoura blanche. Bouakkaz et le groupe le saluèrent :

– Bonjour monsieur El Hadj.

Il secoua la tête en guise de réponse tout en prononçant des paroles inintelligibles.

Cheikh Yahia dit en lui-même :

– Son avarice englobe même le salut, comme si les paroles lui coûtaient de l'argent.

Ils se mirent tous à le saluer. Il éloigna ses joues de ceux qui voulaient l'embrasser mais laissa ses

épaules recevoir les baisers des paysans qui ne percevaient pas qu'il avait de l'aversion contre eux quand l'atteignait l'odeur de la fumée du bois brûlé. Ils étaient en majorité de son âge. Ils s'enquirent innocemment de sa santé. Il se détourna d'eux pour s'adresser à Bouakkaz pendant qu'il se frottait avec les mains ses yeux afin de chasser les effets de l'insomnie.

– Fais-leur comprendre le sens de : la poignée de main vaut mieux que l'étreinte.

Bouakkaz acheva :

– Dieu le Grand ne dit que la vérité.

Othmane intervint :

– Ce qu'a dit El Hadj, n'est pas du Coran.

Bouakkaz se planta devant lui en disant avec rage :

– Espèce de khammasse ! Connaîtrais-tu le Coran mieux que ton maître ?

– C'est Dieu qui est notre maître, nous sommes ses esclaves.

En disant cela, Cheikh Yahia regardait avec stupidité El Hadj qui se dirigeait vers l'aire où s'entassaient les grains et dans laquelle il pénétra sans ôter ses souliers. Quelques-uns ouvrirent leurs bouches en se demandant comment Boualem El Hadj osait marcher sur les grains avec ses souliers.

Othmane souffla à l'oreille de Slimane avec dégoût :

– C'est dans les profondeurs de l'orgueilleux que réside l'échec.

Boualem El Hadj s'adressa à Bouakkaz en remarquant les regards méprisants des paysans :

– Où se trouve le reste de la récolte.

Bouakkaz se plaça à côté de lui pour intercéder en leur faveur.

– Il ne faut pas leur en vouloir, monsieur El Hadj. Ce ne sont que des paysans. Un épi les réunit, une parole les sépare.

El Hadj rétorqua avec mépris :

– Dis plutôt : un tambour les réunit et un bâton les sépare. Est-ce que la récolte a été bonne ?

– Dieu merci, meilleure que les années passées. Nous avons entassé les grains dans trois aires : ici comme vous voyez (il lui montra les sacs empilés). Le reste se trouve dans l'aire là-bas. Dans la troisième aire nous avons mis les déchets.

A ce moment, Bouzid arriva dans son camion pour emporter les grains. El Hadj dit :

– Bouzid se chargera de transporter les grains qui sont ici à la maison. Quant aux grains de la seconde aire (les sens des paysans furent suspendus à ses lèvres et les battements de leurs cœurs faillirent s'arrêter en attendant ses derniers ordres), ils seront partagés en deux lots : un lot pour vous et l'autre lot pour le maire et le garde forestier.

Puis il ajouta :

– Ajoute les déchets au premier lot.

Il remonta dans la voiture qui prit le chemin du retour.

Elle n'avait pas encore disparu quand Slimane et Cheikh Yahia se dirigèrent vers l'aire voisine où ils furent rejoints par les autres paysans qui transportaient leurs sacs. Bouzid et Bouakkaz les fixèrent du regard de peur qu'ils ne prennent tous les grains de la seconde aire.

*

*   *

Le village passa les jours de l'été loin du brouhaha de la ville. Les paysans prirent du repos après avoir peiné. Salem reprit le chemin de l'école pour sa dernière année au lycée.

Bouakkaz Belkacem sortit de sa maison pour rejoindre la ville afin d'y préparer le retour de son épouse ou d'en faire venir Safia pour qu'elle passe la fête prochaine en famille à la campagne.

Il se joignit, à la « Place de la science », aux gens qui attendaient le camion qui devait les transporter en ville. Leur nombre de ces gens pouvait se compter sur les doigts d'une main. Le temps passait et Bouzid n'était pas encore sorti du lit. Alors ils meublèrent leur attente par toutes sortes de conversations. L'un d'eux dit :

– Oncle Belkacem, pourquoi n'irais-tu pas le réveiller ?

Bouakkaz lui répondit vertement :

– Nous ne trouverons pas quelqu'un plus

audacieux que toi pour accomplir cette mission, cher Omrane. Tu oublies que tu as affaire à monsieur Bouzid, le grand Si Bouzid.

Slimane dirigea vers Bouakkaz un regard dédaigneux et, ne pouvant réprimer son dégoût, il lui dit :

– Est-ce toi qui l'as instruit, celui que tu appelles monsieur, monsieur Bouzid ?

– Non, Non. Il a fréquenté pendant longtemps la mosquée de………… (Bouakkaz avait oublié le nom de la mosquée).

Omrane vola à son recours en ajoutant :

– Oui, oui Slimane, il a fréquenté le parc zoologique.

Tous les assistants éclatèrent de rire à l'exception de Bouakkaz dont les traits du visage se crispèrent de colère. Sa main pressa avec force sa canne comme s'il voulait accomplir un acte qu'il nourrissait au fond de lui-même. Omrane intervint pour ramener le calme :

– Il est vrai que Bouzid a fait des études. Mais son instruction n'a été utile, ni à lui-même, ni aux autres. L'as-tu vu, oncle Belkacem, lire le Coran pendant l'enterrement ? Réveilles-toi, oncle Belkacem ! Bouzid n'est pas de notre trempe et il ne mérite pas que tu prennes son parti.

Bouakkaz l'interrompit :

– Je défends le droit… le droit.

Le moteur du camion ronfla et dissipa le calme du village. Tout le monde se tut. Quand le camion se

rapprocha d'eux, chacun prit ses bagages et se prépara à monter. Bouakkaz les apostropha :

– Le voilà. Il est arrivé. Si vous êtes vraiment des hommes ne montez pas dans son véhicule, sinon…… sinon……

Ses mots se perdirent dans le ronflement du moteur et dans la poussière de la route soulevée par le camion qui poursuivit sa route sans s'arrêter, n'emportant que le chauffeur et Kouider. Apres avoir manifesté sa mauvaise humeur par des râles, le groupe se mit en marche sans dire un mot à l'exception de Omrane qui ne cessait de répéter :

– Le train 11…… Le train 11.

*

* *

Bouakkaz Belkacem frappa à la porte. Le silence régnait dans la maison et dans le jardin. Bouakkaz redoubla les coups. Une réponse lui vint de l'intérieur. Il se dit : « El Hadj est un homme de bon conseil. Je ne consentirai au mariage de Safia avec Salem que si El Hadj est d'accord ».

Il se retira du corps qu'il étreignait en maugréant et en disant :

– Quel est cet animal ? Pourquoi n'utilise-t-il pas la sonnette ?

Il endossa sa gandoura blanche, coiffa sa tête d'une calotte rouge puis dit à Safia avant de sortir de la chambre :

– Attends-moi, je reviens dans un moment.

Elle était presque nue ; seule une voilette transparente dansait sur la moitié supérieure de son corps délicat.

Elle passa sa main sur son ventre douillet et sur sa fine taille. Sa féminité était éclatante avec ses séductions despotiques. La sonnerie se fit entendre dans la chambre à plusieurs reprises. Safia se douta de quelque chose et prit peur. Elle quitta le lit en hâte et revêtit ses habits puis se dirigea vers le balcon qui surplombait la porte. Le sang se glaça dans ses veines ; elle éprouva un désarroi pareil au désarroi éprouvé par El Hadj devant Bouakkaz qui était en train de s'enquérir d'elle.

– Ça va, ça va. Comment va le village, monsieur Belkacem ?

– Ça va très bien, Dieu merci, malgré la colère qui me tenaille.

El Hadj retomba dans son désarroi une nouvelle fois. Il avait craint que Bouakkaz n'ait appris quelque chose sur ce qui se passait.

Il semblait ne pas avoir compris :

– …………………

– Ton fils Bouzid ne nous a pas pris dans son camion comme d'habitude.

El Hadj retrouva son calme et sa paix intérieure.

Bouakkaz lui demanda une seconde fois :

– Comment vas-tu ? Est-ce que madame est revenue du pays des mécréants ?

Tout son être fut secoué de nouveau et le sang envahit tous ses membres. Après un instant de réflexion il dit :

– Oui, oui. Elle est revenue depuis deux semaines. Elle est actuellement au souk El fellah pour faire le marché.

Bouakkaz et El Hadj étaient déjà arrivés au centre de la pièce quand Safia sortit d'une chambre intérieure.

– Safia… Safia… ma fille.

Elle imprima un baiser sur son front et sentit la fumée de bois brûlé mêlée à l'odeur de la crotte d'animaux se dégager de tout son corps. Elle se rappela la campagne, sa mère, sa voisine ainsi que la vie innocente et candide que mènent les habitants du village. Ses yeux se fixèrent sur le sol de la chambre.

– Qu'as-tu, ma fille ? Es-tu malade ?

Elle baissa la tête en pleurant. Il la serra contre sa poitrine tendrement :

– Qu'as-tu ma fille ?

El Hadj Boualem intervint aussitôt devant la gravité de la situation :

– Dis-lui, Safia, dis-lui : j'ai tellement envie de vous voir, vous m'avez manqué, pourquoi avez-vous tardé à venir. Ou bien dis : je suis une fillette qui aime dormir dans le ventre de ma mère…

Safia s'en alla sans dire un mot et s'assit dans la chambre voisine pour écouter leur conversation. El Hadj s'approcha de Bouakkaz et tous les deux prirent place sur un fauteuil. El Hadj dit alors à Bouakkaz :

– J'ai décidé de faire quelque chose. Est-ce que tu voudrais la connaître ?

– …………………

– De demander la main de Safia pour le jeune orphelin Mouhouche, qu'en penses-tu ?

Ces mots tombèrent dans les oreilles de Safia comme la foudre, elle se précipita dans la salle en s'écriant :

– Papa ! Papa !

Bouakkaz se leva et la fit asseoir sur le fauteuil en disant avec étonnement : « Qu'est-il arrivé ? ».

Elle répéta son appel en jetant un regard de mépris à Boualem.

– Donnes-lui des nouvelles de sa mère, elle a peur qu'il lui arrive un malheur.

– Elle se porte bien, ma fille, tu la verras dans quelques heures, si Dieu le veut.

– Tout cela vient d'un rêve troublant qu'elle fit la nuit dernière. Ce n'est qu'un rêve, Safia. Voici ton père, il se porte bien, ainsi que ta mère.

– C'est pour cela que tu pleures ; comme tu es naïve. Allez, va nous préparer deux tasses de café.

Elle jeta vers eux un regard lourd de sens et plein d'amertume. Elle eut conscience de la faute grave commise à l'égard de son père qu'elle avait tué deux fois au cours de sa vie. Elle se dit : « Pauvre père ! Comme tu es bête ! tu m'accuses d'être naïve et idiote alors que c'est toi qui m'as fait ainsi : quel drôle de berger tu fais, tu conduis le troupeau vers le chacal qui

a dévoré ton agneau ».

Puis elle fixa son regard sur Boualem El Hadj qui dissimulait derrière ses lèvres un sourire sournois. Les yeux se rencontrèrent et engagèrent une conversation malgré tout. Les yeux de Boualem avouaient sa lâcheté.

Elle pressa le sol avec ses orteils pour immobiliser sa langue qui voulait traduire ses pensées secrètes.

– Misérable lâche ! Tu veux me marier à ton domestique après m'avoir privée de ce que possède de plus cher toute jeune fille. Ne m'avais-tu pas promis le mariage ? Pourquoi veux-tu détruire mes espérances ? Pourquoi m'as-tu trahie ?

Ses paupières se refermèrent sur deux larmes qu'elle ne put retenir.

Elle cacha ses larmes à la vue de Boualem El Hadj et quitta la pièce avec précipitation.

Boualem El Hadj et Bouakkaz reprirent leur place côte à côte.

Bouakkaz semblait penser à quelque chose, mais Boualem voulut l'empêcher de se soucier de l'état de Safia :

– Belkacem, as-tu oublié la vie que nous menions pendant notre enfance, un rien nous fait pleurer, un autre nous fait rire. C'est cela la jeunesse.

Bouakkaz se tourna vers lui en souriant dans le désir de converser sans aucune gêne.

– Seulement, monsieur El Hadj, dans le passé vous n'aimiez pas nous fréquenter ou jouer avec nous. Plus les fils des caïds, comme toi, s'éloignaient de

nous, plus ils se rapprochaient des fils des colons.

Boualem El Hadj lui demanda avec ravissement :

– Mais aujourd'hui, comment tu nous considères ?

Belkacem mit la main sur le genou de Boualem en disant :

– Que veux-tu que je te dise ? Dieu vous a ramenés sur le droit chemin.

Il acheva ses paroles par un gros rire suivi d'un rire semblable d'El Hadj Boualem. Puis il allongea ses pieds, appuya la tête contre le fauteuil et dit en observant le lustre suspendu au plafond :

– Que penses-tu de Mouhouche ?

– Mais je n'ai aucune relation avec lui. Qui est ce Mouhouche ?

– As-tu oublié ou bien fais-tu semblant de l'oublier ? C'est ce jeune homme qui t'a aidé, en automne, à tailler les arbres.

Bouakkaz dit après s'être rappelé de lui :

– Oui, oui, je me rappelle de Mouhouche. N'est-il pas le domestique qui s'occupe des vaches ?

– C'est bien cela, en effet. Vois-tu en lui un vice qui t'empêche d'en faire ton gendre ?

Belkacem se rappela le jeune Mouhouche ainsi que la conversation qu'ils eurent ensemble en automne : pendant qu'il était sur l'arbre en train de tailler les branches, il lui avait souri en disant :

– Oncle Belkacem, connais-tu « Le patron » depuis longtemps ?

– Depuis longtemps, mon fils. Et toi, qui es-tu ?

– Je me nomme Mohammed et on m'appelle Mouhouche, je m'occupe des vaches dans l'écurie dans laquelle mon père est mort.

Belkacem se rapprocha de l'arbre qui portait Mouhouche. Les rides de son front se contractèrent, il demanda avec inquiétude :

– A qui appartient cette écurie ?

Mouhouche descendit de l'arbre en disant :

– C'est l'écurie du patron Boualem. Il semble que tu n'as aucune idée de ses propriétés et je crois aussi que tu ne connais pas mon père.

Bouakkaz fit un signe de négation de sa tête. Le jeune Mouhouche fut étonné et il dit sur un ton de désolation :

– Tu ignores beaucoup de choses, oncle. Tu as intérêt à connaître les gens et à choisir le compagnon avant le voyage.

– ………………

– Je veux dire, le patron de l'atelier avant le travail.

Bouakkaz s'appuya sur l'abricotier en disant :

– Vous, les jeunes de cette génération, vous nous déconcertez.

Mouhouche tendit la main vers la tête de Bouakkaz pour chasser un insecte qui s'était incrusté dans ses cheveux.

– C'est possible. Notre génération est vraiment déconcertante parce qu'elle-même est embarrassée

car elle s'est trouvé face à l'indépendance qui l'attendait.

Ravi, Bouakkaz lui dit :

– Accueillez-la avec le travail pour construire la patrie.

– C'est possible. Mais nous sommes confrontés à des problèmes. Le travail ? Nos pères ont chassé les colonialistes, mais les valets du colonialisme font obstacle à notre marche.

Bouakkaz l'interrompit :

– Est-ce que tu poursuis des études ?

– Quelles études ! L'école de la vie m'a appris en peu d'années ce que je n'aurai pas appris à l'école ou au lycée en plusieurs années.

– Tu poursuis encore des études, alors ?

Mouhouche le regarda avec des yeux qui exprimaient la douleur et la déception et il parla d'un ton triste :

– Non. Non. Ma mère est morte quand j'ai obtenu le certificat d'études. Après elle, mon père a épousé ma tante maternelle pour qu'elle prenne soin de moi, pour qu'elle soit la meilleure ascendante pour le meilleur descendant.

Bouakkaz s'empressa de dire :

– As-tu trouvé une différence entre elles ?

– Comme la différence qu'il y a entre le ciel et la terre. Elle a été cruelle avec moi contrairement à ma mère qui a été toujours tendre. La divine providence a été sage quand elle l'a privée de la maternité. Elle était

stérile. Mon pauvre père a souffert de son mauvais comportement ce qu'aucun homme n'a souffert dans sa vie conjugale, même avec une belle femme. Elle le traitait avec mépris devant moi et redoublait son malheur à chaque occasion. Sais-tu qu'elle lui reprochait sa pauvreté chaque soir ?

Bouakkaz fit une mine de dégoût et dit :

– Ce n'est pas une épouse. Ce n'est pas une femme. C'est………

Mouhouche l'arrêta de sa main en disant :

– Ne dis rien, oncle Bouakkaz, tu es sous l'autorité de son époux. Elle pourrait se venger de toi si elle apprenait ce que tu dis d'elle.

Bouakkaz sembla ne pas saisir ces informations, intrigué par les énigmes obscures. Mouhouche le tira de son embarras :

– C'est elle… C'est Djawhara, l'épouse du patron Boualem.

Il ne put le croire et l'affronta avec colère :

– Tes paroles sont étranges, Mouhouche.

– Ne te hâte pas de juger, oncle Bouakkaz. C'est ma tante, elle était l'épouse de mon père, elle est actuellement l'épouse de Boualem.

– …………………

– Nous avons trouvé, un jour, son cadavre gisant entre les pattes des vaches. Djawhara avait averti mon père qui a fait venir la police ; celle-ci a annoncé après que mon père a été tué.

Bouakkaze resta bouchée bée en répétant :

– Tué ! Tué ! qui était l'auteur de ce crime ?

– Ce n'est pas une personne qui l'a tué, c'est un animal.

– Oui, un animal et bien plus ; l'assassin ne mérite pas un autre nom que celui d'animal sauvage.

Mouhouche reprit avec tristesse :

– C'était vraiment un animal et non un être humain. C'est ce qu'a déclaré le rapport du médecin légal de la police judiciaire. Un taureau s'est détaché de l'enclos et l'a éventré avec sa corne. Du sang a été découvert sur la corne d'un taureau.

Tout étonné, Bouakkaz s'exclama :

– Gloire à Dieu !

Mouhouche poursuivit :

– Il se peut qu'un taureau excité par son instinct bestial, par le rut, se soit dirigé vers sa femelle pour l'accouplement au moment où mon père lui donnait de la paille. Quand il tenta de le ramener à son enclos, le taureau l'attaqua avec ses cornes. Il n'est pas responsable de cette mort car ce n'est qu'un animal. Il est pareil à un aliéné mental ou à un gosse qui ne peuvent, les deux, être sanctionnés. C'est ce que m'a dit Boualem El Hadj.

– Et ta tante, Est-ce qu'elle est vraiment l'épouse d'El Hadj ?

– Bien sûr, quelque mois après la mort de mon père, elle devint la femme de ménage de Boualem. Puis elle devint son épouse après qu'il eut répudié sa femme un mois après la mort de mon père. Elle a bâti

son bonheur sur les ruines de mon père.

Belkacem Bouakkaz secoua la tête, plein de compassion :

– Et toi, mon fils ? Quel a été ton sort après la mort de ton père et le mariage de ta tante avec El Hadj ?

– Comme tu vois. Je travaille dans son champ et je m'occupe de ses vaches. J'ai interrompu mes études alors que je m'apprêtais à préparer le baccalauréat, quand celui qui m'entretenait est parti. Après les bancs du lycée je me retrouve en compagnie des murs et après le lit douillet je dors sur la paille comme gardien de vaches.

Bouakkaz lui prit la main en disant :

– El Hadj ! N'a-t-il rien fait pour te venir en aide, pour te faire entrer dans sa famille ?

Mouhouche répondit tout étonné :

– Je ne sais pas pour quelle raison vous persistez à l'appeler El Hadj alors que……… Cet homme n'a même pas épargné mon nom. Après qu'il fut Mohammed, il devint chez lui Mouhouche.

Bouakkaz voulut mettre à l'épreuve sa capacité à faire une enquête. Il lui demanda :

– Je constate que tu ne le désignes pas par ce titre.

– Ceci est une autre histoire que je ne peux te raconter maintenant, vu que l'heure de donner la paille aux vaches est arrivée.

Mouhouche quitta le jardin laissant Belkacem abasourdi, ne pouvant ni croire ni démentir ce qu'il venait d'entendre.

Il plongea dans une profonde méditation, les traits de son visage subirent plusieurs transformations pendant toute la durée de sa réflexion dont l'étendue ne peut être connue que par Dieu. Soudain, la voix de Boualem mit fin à sa torpeur :

– Belkacem, tu es un sage. Tu réfléchis toujours avant de décider. Seulement tu réfléchis longtemps. Quelle est ton opinion sur Mouhouche ?

Il rassembla toutes ses forces pour empêcher sa bouche de prononcer les paroles qui le harcelaient. Il dit tout simplement :

– Excellente.

– Très bien, Belkacem. Ainsi tu viens de t'affilier aux citadins. Pour te mettre à l'aise je te fais savoir que ta fille et son époux habiteront cette villa où tu pourras les voir à n'importe quel moment. Allons à la mosquée consacrer cet événement par la lecture de la Fatiha.

Bouakkaz lui dit alors :

– D'autres lui ont déjà demandé sa main.

– Quel est celui qui pourra offrir à Safia une vie plus opulente que celle que lui offrira Mouhouche en ce lieu ?

– Salem, le fils de la vieille. Que penses-tu de lui ?

El Hadj Boualem se leva avec rage :

– Que dis-tu ? Salem, le fils de la muette, ce pauvre qui ignore son présent, son avenir et même son passé ; ce singe méprisable uni à une gazelle ! non, non, impossible. Es-tu devenu fou par hasard ? Tu délaisses la villa et l'argent et … Sais-tu que j'ai

déjà préparé le trousseau garni de robes, de tissu, de bijoux… es-tu devenu fou ?

– C'est ce qui a été convenu entre sa mère et moi.

– Comme c'est étrange ! Safia mariée à un vagabond qui habite une chaumière, qui ne gagne même pas son pain quotidien. Sans sa mère qui balaye l'école, ils seraient, tous les deux, morts de faim depuis longtemps.

Dans un déchaînement d'orgueil El Hadj se mit à la recherche d'un moyen efficace et il se dit : « Il faut que je tienne le lion par la queue ».

Il déclara solennellement :

– Mais le plus important dans cette affaire est l'opinion de Safia qui ne voudra pas certainement de ce mariage. Elle s'est habituée à la vie prospère en plus des valises de vêtements précieux que je les lui ai offerts. Seront-ils jetés aux souris dans la chaumière de Salem ? (Il souffla dans l'oreille de Bouakkaz).

– As-tu perdu la tête ? Est-ce que tu ignores que Salem est un bâtard, c'est-à-dire qu'il n'a pas de père légitime (puis il appela à haute voix).

– Safia…… Safia…… le café !

Il s'assit de nouveau en disant calmement :

– C'est certain, elle ne sera pas d'accord.

Bouakkaz l'interrompit :

– Tu t'y connais mieux que moi dans ce domaine, mais…

Bouakkaz s'arrêta net, la salive s'assécha dans sa gorge et il suffoqua. Les deux se mirent debout. Safia

entra dans la pièce marchant lentement, portant d'autres vêtements que les premiers.

– Pourquoi portes-tu ces habits ?

Ses larmes répondirent. Elles coulaient sur ses vieux habits qu'elle portait, les habits de la campagne qu'elle portait le jour où elle était arrivée en ville pour la première fois : la robe lui arrivait jusqu'à la poignée, le voile marron lui couvrait la tête et une partie des épaules. Elle ne portait rien à la main et elle s'était dépouillée de ce que Boualem lui avait offert. Elle dit d'une voix hésitante, étouffée par les sanglots :

– Partons, papa.

El Hadj s'approcha et dit en manifestant une surprise affectée :

– Pourquoi, pourquoi ? Safia. Il tendit la main pour lui tapoter sur l'épaule. Elle lui lança au visage en écartant sa main avec dégoût.

– Va-t-en, espèce de lâche criminel.

Son père s'avança vers elle, fou de colère :

– Que dis-tu ?

– C'est un vaurien, un chien méprisable.

Bouakkaz ne sentit pas sa main s'abattre pour la gifler, pendant que Boualem se demandait s'il devait parler ou se taire. Elle sortit en pleurant, le cœur meurtri. Son père la suivit. C'est à la fin de la journée, au moment où le village accueillait le crépuscule rouge que Bouakkaz et sa fille arrivèrent chez eux. Safia le suivait en hâtant le pas, le cœur brisé et profondément triste.

*

* *

– Si la jeunesse revenait un jour, tu verrais de quoi serait capable ton oncle Slimane.

Après avoir allumé une cigarette, Othmane s'arrêta pour se plonger dans une profonde méditation. Une bouffée de fumée sortit de son ventre emportant avec elle les tourments qui le tenaillaient. L'adulte Slimane poursuivit :

– Donne-moi une cigarette pour que je te raconte l'histoire de ma jeunesse. Ah, si elle pouvait revenir !

Othmane sortit une cigarette et la lui tendit en disant :

– Si, si. On dit que c'est la clef du diable.

Slimane commença par répéter l'histoire de sa vie pour la énième fois. Il trouvait un énorme plaisir à la raconter à toute personne qui lui tenait compagnie. Il revit le passé de sa jeunesse. Il s'arrêtait parfois pour retrouver ses souvenirs de berger quand il gardait les vaches du caïd père d'El Hadj Boualem pour que son père soit dispensé de payer l'impôt annuel, puis il éclata de rire subitement en disant :

– Quel spectacle admirable ! El Hadj Boualem qui tombe un jour du dos du cheval pendant son enfance ! Son père l'a châtié en l'enfermant dans la cabane pendant trois jours sans manger, ni boire.

Othmane lui fit signe de se taire. Il avait à peine fini de rire que Bouzid se planta devant eux :

– Des contes, des histoires alors que le travail s'arrête.

Slimane lui dit :

– N'avons-nous pas le droit de fumer une cigarette ? Est-ce que le travail ne peut pas nous autoriser à nous reposer une minute ?

Bouzid lui répondit :

– Une minute plus une autre et cela fera des heures voire des jours qui correspondent à des sommes d'argent que vous empochez de la caisse d'El Hadj Boualem.

Slimane se contenta de hocher la tête pendant qu'Othmane ajoutait :

– Est-ce qu'une gorgée d'eau influe sur la mer ? Il n'y a rien de plus stupide que l'homme ! Malgré ses grands yeux, il ne voit pas ses nombreuses fautes.

Un vacarme remplit l'air, provoqué par le va-et-vient d'une scie qui achoppait au cœur d'un peuplier qui, ne pouvant plus tenir sur son tronc après que les dents de la scie lui portèrent un coup fatal, s'affala sur le sol avec ses longues années. La scie s'attaqua après aux branches qui tremblaient comme des membres éparpillés que les obus ont coupés. Ces branches silencieuses qu'aucune brise ne secouait ressemblaient à une femme dont les enfants ont été surpris par la mort pendant la ménopause. Les gouttes coulaient de chaque branche coupée, comme des larmes et sortaient des bourgeons comme le sang des blessures des enfants.

*
* *

La scie exécuta la sentence de mort à laquelle étaient condamnés les arbres du village. La preuve de l'accusation était la peinture blanche sur les troncs des arbres qui se soumettaient à la décision qu'avait prise El Hadj et qui fut acclamée par le garde forestier.

Il dit un jour à El Hadj Boualem :

– Les pierres, les roches, si je pouvais les transformer en marbre, je me ferais construire un palais à la place des martyrs dans la capitale.

Il tapa la main avec ravissement et ils éclatèrent d'un rire très fort ; le garde forestier ôta le képi qui lui couvrait la tête, navigua avec ses doigts dans sa chevelure en disant :

– Je t'autorise à couper les arbres du village à l'exception des arbustes.

– Doucement ! doucement ! En quoi cela te dérange que tous les arbres soient coupés, notamment les peupliers et les pins ? L'état est capable de les remplacer par des figuiers et des oliviers ; allons, donne-moi ta musette.

Le garde forestier lui tendit son képi dans lequel El Hadj Boualem déposa de nombreux billets de banque. Le garde descendit de sa voiture en disant avec insistance :

– Fais ce que tu veux, tu es le maître.

*

*   *

Elle fixa de ses yeux hagards sa mère qui était plantée devant elle et dit :

– Maman je n'ai pas encore réfléchi.

– Est-ce que cela mérite réflexion ? Ton père a décidé de répondre à Cheikh Yahia en consentant à ton mariage avec Salem.

Ses lèvres prononçaient le nom de Salem en se répétant « L'ancien Salem ou l'actuel Salem. Où le trouverai-je, ou plutôt, où Salem trouvera-t-il la première Safia dans le cortège de la vie ? Est-ce qu'il sait que la vraie Safia s'est suicidée, s'est suicidée un seul instant de la vie ? Comme l'être humain est faible ! Son désir l'asservit. Il ne fait rien pour l'éviter, on le voit aspirer à dominer le monde avec ses habitants, ses esclaves, ses îles et ses empires. Comme l'être humain est lâche devant son despotisme insolent !

Aziza ne put évaluer l'étendue de la méditation de sa fille Safia. Elle y mit fin en lui disant :

– As-tu oublié que la demande en mariage a eu lieu depuis des mois et que ton père hésite à y consentir dans l'espoir que tu le fasses toi d'abord ? Pour quelle raison ne consentirais-tu pas à épouser le plus instruit et le plus éduqué de nos jeunes ? Oh ! Salem ! si tu étais de ma génération, nous aurions fait l'impossible. Safia se serra contre la poitrine de sa

mère en pleurant à chaudes larmes :

– Maman ! Maman ! assez, cesse de me torturer. Il est vrai que je suis stupide. Je suis indigne de Salem. Je t'en prie maman, je sens un mal de tête me déchirer les nerfs et remuer mes entrailles. Ayez pitié de moi, ô êtres humains ?

Elle sentit une crispation dans son monde affectif envahi par les doutes et les tracas. Elle tenta à plusieurs reprises de convaincre sa conscience de reconnaître la réalité. Mais elle persista dans le refus de cette réalité. Sa vie fut partagée entre les soucis et les tortures pendant qu'elle se noyait, jour après jour, dans une mer de fantasmes et de visions qui avaient transformé les apparences en cauchemars empoisonnants.

Elle se réfugia dans la solitude, à l'écart de ses parents, pour se plaindre à son créateur des tourments qui la harcelaient dans des tempêtes violentes d'un moment à un autre. La vie lui apparaissait comme un enfer insupportable ; elle était assaillie d'un moment à l'autre par le vertige, par des crises de vomissement et par des mouvements involontaires qui venaient de ses entrailles où résidait une plante illégitime dont les bourgeons étaient des épines qui se plantaient dans le cœur d'où le sang coulait jour et nuit.

La mère sentit que sa fille avait un comportement étrange. Elle remarquait les transformations subies par Safia depuis son retour de la ville. Toutefois elle

combattait ses pensées par le silence jusqu'au jour où son mari Belkacem lui demanda.

– Pour quelle raison Safia est devenue moins bavarde que par le passé ? Est-elle malade ou bien s'est-elle habituée à la vie citadine ?

Aziza lui fit plusieurs réponses successives :

– Toute fille est surprise par une demande en mariage. Elle ne sait pas distinguer ce qui est faux de ce qui est juste au commencement. La réflexion s'empare de son esprit et elle parle moins qu'avant. Quand la raison mûrit, la parole diminue. Elle se prépare à une nouvelle vie. Safia, qui a grandi choyée et chérie en notre sein trouve de la peine à nous quitter. N'es-tu pas de mon avis ?

– C'est vrai, tu as raison. Que Dieu lui vienne en aide.

Safia continua à se cloîtrer dans sa petite chambre et à s'allonger sur son modeste lit. Ses membres devinrent moins actifs et sa vivacité s'éloigna de son corps car ses jambes étaient devenues incapables de supporter deux personnes réunies malgré elles.

Elle profitait de l'occasion que lui offrait le lit pour contempler son corps ferme et séduisant qui venait d'être envahi par l'engourdissement. Elle se demanda :

– A qui appartient ce beau corps ? M'appartient-il ? Est-il vraiment à moi ? S'il m'appartient, pourquoi les autres disposeraient-ils de ma personne ? Ils nous vendent et nous achètent dans le marché du destin ; ils nous dissèquent sur chaque table et sur chaque lit.

Non, non je ne suis pas Safia que les gens connaissent et que connait Salem que je chéris le plus au monde.

Elle évoqua leur conversation sous le peuplier. Les souvenirs se sont présentés avec une tournure affligeante : « Le nid qui nous réunira prochainement sera le plus heureux que le soleil verra. »

Elle remarqua que son ventre émergeait d'un jour à l'autre et se demanda en versant des larmes de regret : « Comment me suis-je transformée, du jour au lendemain, en une esclave, en un instrument abject asservi à la fougue de l'homme ? Non, non, l'instrument se soumet à la science, non à l'homme, alors que je me suis soumise à l'homme directement, je suis tombée dans l'abîme par la faute de mon aveuglement, l'aveuglement est le plus bas degré du savoir.

Que portes-tu, ô corps malade ? que caches-tu, ô ventre gonflé ?

Dans quel registre le destin a écrit le nom de ce produit étranger ?

Est-il un mâle qui deviendra un sanguinaire et tuera des gens dans la fleur de l'âge comme le fait son père ? Ou bien c'est une femelle négligeable que les courants et les vagues rejetteront sur les rivages de la perdition comme sa misérable mère qui couche sur des braises ardentes.

Ô, toi qui dors dans mes entrailles, quel est le coupable parmi nous deux ?

Ô, fragment rejeté à l'avance, t'ai-je fait du mal en te mettant dans un monde où la vie est un enfer ?

Ou bien, c'est toi qui m'as fait du mal en entrant dans ma vie sans autorisation, pour la transformer en un enfer insupportable ? »

*
*   *

Les vents de l'automne annonçaient une saison pluvieuse et prévenaient les habitants de la nécessité de prendre des précautions. Bekkoucha, la mère de Salem pensait à cela en s'adossant à son fagot de bois sur le chemin du retour.

Elle paraissait dans la cinquantaine dans son corps frêle et ridé. Elle trébuchait dans sa marche comme une boiteuse. Ses traits dénotaient la somme de tourments et de misères qu'elle avait affrontée et qui avait ajouté une dizaine d'années à son âge véritable. Elle se dit :

– L'automne est une pause pour préparer le bois qui chassera le froid de l'hiver. Ah ! l'automne qui m'a fait pleurer ! J'interroge le sang de mon cœur avec tristesse après que l'automne l'a fait pleurer de joie.

Le film des souvenirs défilait, les instants distribuaient sur les traits du visage tantôt des sourires tantôt des crispations. Les larmes descendaient souvent sur une bouche souriante et se mêlaient aux sourires.

Ses regards s'étendirent à travers les horizons, transperçant les pans du brouillard qui dominait les pieds des montagnes. Les cimes apparaissaient semblables à des têtes de géants qui s'étaient élancés de

la terre vers le ciel. Elles dansaient devant elle dans un mouvement vertical chaque fois que frémissaient ses cils chargés des larmes que le cœur faisait couler de ses yeux. Les larmes s'insinuaient à travers ses mèches de cheveu portant le message du cœur meurtri qui palpitait comme un oiseau blessé à l'aile. Soudain, elle leva la main pour essuyer son visage afin de s'assurer de la réalité des fantômes qu'elle venait de percevoir. Elle fixa son regard en défiant les restes du brouillard qui commençait à disparaître après la première apparition du soleil sur la région. Elle dégagea son cou des cordes qui la liaient au fagot de bois et se libéra tout à fait en se mettant debout. Elle tendit le cou pour rapprocher les distances de son regard qui lui avait transmis l'information. Ses cordes vocales se tendirent pour lui permettre de jeter un cri, mais elle ne put le faire.

Elle courut à toute vitesse, portant à la main des cailloux. Elle tissa avec le flot de ses expressions et avec sa colère des fils pour un tissu de révolte contre ces fantômes annonçant la naissance d'une révolution embusquée sous le poids du sort et du destin. Ses pas s'allongèrent pour parcourir la terre dans la direction des trois personnes qui s'étaient aperçues de son arrivée (des grains de semence s'éparpillaient partout sur le sol). L'une d'elles dit :

– Bekkoucha court vers nous.

Son camarade lui rétorqua ironiquement.

– Elle aime le sport.

Pendant que Bouzid montait sur le tracteur pour poursuivre le labour en disant, moqueur.

– Elle veut, sans doute, succéder à « Renaud » dans le championnat du monde de la course à pied. Puis il ordonna :

– Slimane, enlève ces pierres entassées et prends le reste des bougies qui se trouvent dessus pour éclairer la boutique ce soir.

Il venait de terminer son ordre quand Bekkoucha se planta devant lui avec défi et audace, les mains pleines de cailloux. Elle indiquait du doigt les pierres entassées devant les roues du tracteur. Elle dit ce qu'on ne pouvait comprendre en faisant signe de s'éloigner des pierres. Bouzid mit le moteur du tracteur en marche sans tenir compte de sa demande. Il tenta de la défier en fonçant sur les pierres avec la charrue et en disant :

– Pour les vieilles ignorantes, il y a dans chaque arbre un saint, et dans chaque pierre une idole auxquels elles rendent visite avec des bougies et de l'encens.

Djilali l'interrompit :

– Bekkoucha implore, sans doute, ces pierres pour qu'elles lui donnent un époux convenable. (Les trois éclatèrent de rire).

Bekkoucha se jeta sur les pierres qu'elle étreignit comme un enfant que sa mère refuse de livrer à la mort. Des sanglots hystériques étouffaient sa voix enrouée, ses lèvres imprimaient des baisers sur les

pierres dans un spectacle singulier. Le sang teignit de rouge les oreilles de Belkacem, la colère l'aveugla, il sauta du tracteur qui semblait se plaindre de douleur à la vue du drame qui se déroulait devant lui ; il la prit par le corps comme un panier de légumes et la jeta plus loin, puis il remonta sur le tracteur en invectivant Slimane et Djilali :

– Une femme muette vous a battus ! Il est certain que vous êtes à la maison avec vos épouses dans la même situation que le bat sur l'âne. (Puis il ajouta en colère) : Il n'y a rien de plus vil qu'un homme sur lequel les renards pissent.

Les roues du tracteur passèrent sur le tas de pierres avec difficulté, et avant que la charrue ne les atteignît, Bouzid s'affala sur le volant pendant que le sang se répandait sur son visage et sa poitrine : les cailloux avaient atteint leur cible, Bekkoucha avait bien visé la tête.

Elle se retrouva seule après quelques minutes. Elle regarda longtemps autour d'elle et sembla chercher les traces d'un rêve passager. Elle ne remarqua que les traces du tracteur qui avait tenté de disperser les pierres sacrées. Quand elle vit des gouttes de sang sur les pierres, elle les contempla longtemps en interrogeant à travers elles les anciennes blessures que ces pierres lui ont rappelées. Elle pleura en versant des larmes qui s'insinuaient entre les pierres, des larmes chaudes dont la sincérité n'eut point d'exemple dans le monde.

De ses yeux émanait un éclat que reflétaient les

rayons du soleil alors au firmament, dans un jour qui, pour elle, ne devait pas avoir de fin. Elle voulut qu'il se prolongeât à l'infini. Elle mit la main dans son habit et retira de sa ceinture une boîte d'allumettes. Elle alluma le reste des bougies qui étaient sur les pierres et les embrassa du regard. Elle y découvrit les marques de la lutte et du sacrifice.

Elle sourit en remarquant des gouttelettes de cire couler des bougies pareilles à des larmes. Elle eut l'impression que les bougies brûlaient comme elle dans ce monde et s'associa à elles dans le pleur.

Une heure passa pendant laquelle Bekkoucha resta sur place et alluma les bougies dont le reste sera éparpillé par le maire en disant : « Conduisez cette folle en prison ».

*

* *

L'incident provoqué par Bouzid se répondit comme la peste dans le village ; chaque langue répétait : « La muette a tué Bouzid ».

Belkacem dit la même chose avec étonnement :

– Bouzid, un homme aussi fort qu'un lion, est mort de la main d'une muette.

Son épouse Aziza l'interrompit :

– Dans la lutte, le bélier sans cornes peut vaincre. Et puis as-tu oublié que c'est la mère de Salem. C'est lui qui a demandé la main de notre fille.

– Je n'ai pas oublié. Mais, heureusement, il n'y a entre nous aucun accord. D'ailleurs, est-ce qu'il leur reste encore une place dans ce village après que le garde forestier eut brûlé la chaumière dans laquelle ils dormaient ? Aziza se leva bouche bée pour dire :

– J'ai oublié de te dire………

Il rassembla sa réaction et son besoin d'information en une seule expression :

– Qu'est-il arrivé de plus affreux que l'accident de Bouzid ?

Aziza répondit toute prise de frayeur :

– J'ai entendu le bruit du tracteur qui passait devant notre porte. Comme je sortais pour voir ce qui se passait, j'ai vu Djilali arrêter le tracteur derrière notre maison en disant affolé : « Mon Dieu, protège-nous » puis il l'a couvert avec des plantes de maïs. N'as-tu pas remarqué cela ?

Bouakkaz ne répondit pas à sa question. Il se leva comme quelqu'un qui a été mordu par une vipère et sortit en courant vers l'arrière de la maison, puis il revint aussitôt, ahuri, le visage pâle. Aziza demanda :

– L'as-tu vu ?

Il dit en tremblant :

– C'est un malheur ! C'est le tracteur que conduisait Bouzid pendant l'incident. Son épouse fut prise d'inquiétude et demanda :

– Mais pourquoi l'ont-ils conduit chez nous aujourd'hui comme un invité qui s'est échappé de la prison ?

Il se frappa les mains en disant :

– Non, non. Ce n'est pas la peine.

Aziza insista.

– Dis ! A qui appartient ce tracteur ?

– Rien. Rien. Cela ne te concerne pas.

Il ajouta pour lui-même :

– On dit que les femmes sont les vaches de Satan.

– …………………

Une semaine passa sur l'incident. Bouzid fut transporté à l'hôpital dans un état grave. Les nouvelles se succédaient dans le village. Des idées et des opinions se formèrent chez les gens jusqu'alors habitués à l'inertie ; Cheikh Dahmane s'arrêta devant la boutique fermée en donnant son avis :

– Cette femme est hors la loi. Elle doit subir le châtiment le plus lourd, en plus de l'exil.

M'ammar dit calmement :

– J'ignorais que tu excellais en matière de justice, monsieur l'imam.

L'imam du village répondit en souriant :

– Omar Ibn El-khattab était un juge et un imam.

M'ammar fit face à Cheikh Dahmane :

– Est-ce que tout juge est Omar, et tout imam est Ali ?

Othmane intervint pour dire :

– Si Omar avait été enterré debout, la justice serait restée debout. En tout cas, l'innocence du délinquant chéri a tôt fait d'être démontrée.

La discussion suivit son cours en élargissant les

sujets qui enthousiasmèrent les assistants tout contents d'avoir « tué » une demi-journée. Avant de se séparer, leurs oreilles entendirent le son d'une voiture qui arrivait. Leurs regards se portèrent vers la route qui faisait face à l'entrée du village ; un taxi apparut peu après et se dirigea vers la boutique. Quand la voiture s'arrêta, les gens qui étaient assis se levèrent, ébahis.

Bouzid, le fils d'El Hadj descendit, la tête recouverte d'un pansement, le visage pâle. Les gens n'en crurent pas leurs yeux, mais ils crurent au miracle après avoir été persuadés que Bouzid était un corps sans vie lorsqu'il fut transporté à l'hôpital. Cheikh Dahmane dit :

– Je demande pardon à Dieu. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu. Le fils d'El Hadj revient en marchant et les pieds nus.

– Mais on avait dit qu'il était mort. Est-il sorti du tombeau ?

Bouzid leur adressa un regard méchant et leur dit d'un ton hostile :

– Oui, je suis Bouzid.

Il se dirigea aussitôt vers la maison comme si la mort le pourchassait. Les gens apprirent quelques jours après la vérité sur la cause de la fuite de Bouzid de l'hôpital et sur son refus d'y recevoir des soins.

*

*   *

La salle était bondée de groupes humains de toutes catégories ; les chuchotements circulaient entre les gens ; la lumière entourait le drapeau national étendu sur le mur ; trois sièges en cuir occupés par les membres de la cour qui écoutaient attentivement la plaidoirie de l'avocat au ventre saillant et dont les grosses lunettes dévoilaient des yeux dirigés vers le juge. Il disait :

– Avant tout, je reconnais devant l'honorable cour que je ne suis rien d'autre que le porte-parole de mon client, celui qui est debout devant vous, pour demander que justice lui soit rendue pour le préjudice qu'il a subi de la part de cette despote qui l'a agressé pendant son travail, cette muette qui… … On a raison de dire : « Tout handicapé est dangereux. »

Il poursuivit sa plaidoirie, alors que l'assistance écoutait en silence charmée par son langage agréable. Bekkoucha, debout et immobile comme une statue parlait à tout le monde sans prononcer de mots en versant des larmes.

L'avocat la regarda d'un air moqueur et dit :

– Les larmes sont l'arme des femmes, les larmes de crocodile, le robinet que les femmes ouvrent pour faire couler l'eau chaque fois qu'elles le veulent :

L'avocat se demanda en faisant semblant d'être étonné :

– Une femme, une femme qui lève la main pour frapper un homme ? Quelle malédiction !

Il essuya la sueur qui coulait sur son front, puis il

s’assit en respirant difficilement. Le président du tribunal appela : « Bekkoucha la muette » puis il ajouta après un instant : « Etant donné qu’elle est muette, que son tuteur avance ! » Les assistants observèrent celui qui avançait.

El Hadj Boualem avança en disant devant tout le monde assemblé :

– Il y a une oreille pour chaque mot, monsieur le président. Cette femme muette dont nous ne connaissons pas l’origine a été rejetée par sa famille après qu’elle l’eut déshonorée par son acte abominable. Elle a pris son bâtard et vint s’installer parmi nous. Notre récompense pour l’avoir admise chez nous a été la nuisance.

Sur un signe du président, le policier demanda à El Hadj Boualem de s’arrêter. Tout le monde s’intéressa à Bekkoucha qui bougeait la tête de droite à gauche pour signifier la négation comme si elle comprenait ce que disait El Hadj. L’attention du juge fut attirée par son doigt qui indiquait le dessus de son genou gauche. L’avocat se leva, précédé par un regard d’étonnement.

– Quelle bassesse ! Que veut cette femme ? Est-ce qu’elle nous prend pour des adolescents ? Décidément, leur perfidie est terrible !

Le juge appela les deux témoins de l’incident et il dit à Slimane :

– Le pied gauche de Bekkoucha porte les cicatrices d’une blessure qui nous oblige à

l'hospitaliser, est-ce que Bouzid l'a frappée ce jour-là ?

Djilali se dit en lui-même : « Je sais maintenant pour quelle raison, Bouzid s'est échappé de l'hôpital. »

Slimane répondit :

– Non, monsieur le juge, je n'ai pas été témoin de cela.

Puis le juge interrogea Djilali qui fit la même réponse que celle du premier témoin. L'avocat de Bouzid intervint :

– Ce ne sont que de petites cicatrices que l'accusée utilise pour impressionner la cour en faisant tout un drame d'un rien. Comme on dit : « De la fièvre mais pas de grossesse »

Le juge interrogea Bekkoucha en faisant des signes expressifs avec les mains : (Est-ce que c'est Bouzid qui t'a frappée au pied ?) Elle observa Bouzid longuement, puis fit de la tête un signe de négation à plusieurs reprises. Il l'interrogea avec un signe de la main (Qui t'a frappée ?)

Elle fondit en sanglots en dirigeant sa main vers le procureur général et en murmurant des mots inaudibles.

Le juge ne put se retenir d'émettre un sourire d'étonnement, puis il tapa le bureau avec la main ordonnant à l'assistance de se taire ou de quitter la salle qui était plongée dans un brouhaha bruyant, pendant que le procureur général mettait la main sur ses joues en observant Bekkoucha avec embarras. Elle s'avança vers lui à pas lents ; l'agent de police tenta de

l'arrêter, mais le procureur général lui fit signe de la laisser.

Tous les assistants s'attendaient à voir ses doigts arracher la peau de son visage et attendaient la gifle cinglante qu'elle allait recevoir. Bekkoucha s'arrêta devant son bureau et tendit la main vers le drapeau national fixé dans un coin du bureau, qui observait le spectacle en silence. Elle embrassa son étoile puis le serra contre sa poitrine et prononça des paroles incompréhensibles. Avant que le juge ne se lève pour annoncer la fin de l'audience, elle s'affala sur une chaise, elle venait de s'évanouir.

*

*   *

La nuit étendait ses voiles sur le village, et les ténèbres s'installaient dans ses recoins. Bientôt les créatures se réfugièrent dans leurs cachettes et le village plongea dans un sommeil profond. Bouakkaz et son épouse dormaient dans la chambre voisine de celle de Safia alors déjà assaillie par les tourments. Safia fut prise d'un étouffement en sentant son ventre sur le point d'éclater à cause de lancinantes douleurs. Elle le serra fortement avec un morceau de tissu. Les douleurs redoublèrent de plus belle ; la sueur coulait abondamment de tout son corps ; elle se retournait sans cesse dans son lit, elle fit des efforts pour lutter contre les souffrances et pour réprimer des cris qui

auraient pu inquiéter ses parents : « Maman ! Maman ! Que dois-je faire ? »

Voyant que la souffrance augmentait d'intensité et que ses mouvements répétés ne lui étaient d'aucun secours, elle déchira ses habits et jeta son oreiller. La chambre était noire et désolée. Safia eut l'idée d'avertir sa mère, mais elle se ravisa :

– Que vais-je lui dire ? Que dirais-je à mon père s'il apprenait que je suis enceinte et que je vais mettre au monde un enfant illégitime ?

Comment pourrais-je supporter son regard ? Que Dieu te pardonne père. Pourquoi m'as-tu abandonnée dans une maison étrangère, entre les crocs d'un animal sauvage que tout le monde craint ? Oh ! Dieu ! Vengez-moi de Boualem le sauvage.

Elle ne put combattre le cyclone, elle mit la main entre ses dents et pressa si fortement sur les doigts que le sang gicla. Elle sentit que son ventre éclater en morceaux ; elle éparpilla le dessus du lit avec un coup de pied et coupa le collier de talismans que son père lui avait apporté de chez l'imam. Elle n'avait pas oublié ce qu'il avait décidé avant de dormir :

– Demain, j'irai chez le médecin et je la laisserai dans la maison d'El Hadj jusqu'à ce qu'elle se rétablisse. En ville, il y a des médecins qu'El Hadj connaît.

Ses plaintes augmentèrent accompagnées de délire :

– Oh ! Non ! Je ne le verrai pas ! Non ! Vous

tous ! Maman ! Oh, mon Dieu !

La chaleur de ses entrailles baissa, et une sorte de fraîcheur atteignit ses membres ; elle tenta de se lever mais en vain ; elle eut le vertige ; en prenant appui contre le mur elle réussit à atteindre la porte qu'elle ouvrit avec difficulté avant de s'affaler sur le sol. Elle sortit de sa chambre en rompant, la brise lui cingla le visage, les maisons du village étaient sans lumière, le son des insectes échappait des crevasses des murs.

Les chiens du voisin l'entourèrent sans aboyer. Elle reprit un peu de forces et fit quelques pas sans savoir où aller. Elle ne sentait pas le sang couler de ses doigts et de sa moitié inférieure ; ses habits se collèrent à ses jambes ; l'obscurité était profonde, et le silence total n'était altéré que par l'aboiement des chiens, le braiment des ânes dans leurs enclos et les cris intérieurs de Safia. Ses entrailles tressaillirent violemment et ses membres furent secoués brutalement avant de la lâcher. Elle tomba tremblotante. Incapable de ramper ou de se relever, elle s'affala à plusieurs reprises ; une odeur fétide traversa ses narines.

– Non ! Non ! Je ne veux pas me noyer dans un marécage dans lequel se déverse l'urine des êtres humains, Non ! Non !

Elle atteignit le haut d'une pente puis roula de tout son corps jusqu'au bas sans sentir les épines qui s'incrustaient sur toutes les parties de sa chair. Seuls quelques mètres la séparaient de la source qui coulait.

Mais à ce moment les douleurs redoublèrent d'intensité à tel point qu'elle s'évanouit……

Ce n'est qu'au lever du jour qu'elle se réveilla ; elle sentit le feu de la fièvre lui brûler les intestins et la soif l'étouffer. Elle se traîna sur le dos en criant d'une voix enrouée.

– Maman ! De l'eau, une goutte d'eau !

Elle n'avait plus la force de crier ; elle haletait tant elle avait soif. Puis elle s'étendit sur le côté gauche et roula sur elle-même deux fois. C'est alors que ses orteils touchèrent l'eau. Elle se rapprocha de la source et aspira l'eau à grandes gorgées. Le courant de l'eau entraîna ses cheveux éparpillés et libéra ceux qui étaient collés par le sang. La respiration lui revint ; elle contempla les environs. Elle perçut la silhouette d'une créature qui l'observait avec des yeux hagards dans un silence affligé. Son chien grognait devant elle, ne sachant pas ce qui était arrivé à sa maîtresse qui essayait de se rapprocher de lui. Elle ressentit la lourdeur de son corps qui brûlait de fièvre. Ses dents se mirent à claquer, elle ouvrit la bouche pour émettre des appels intermittents ; ses membres s'agitèrent de nouveau ; elle mordit sa lèvre inférieure avec violence, Elle tenta de prendre avec la main un quelconque objet pour frapper le sol ; elle toucha le tronc d'un peuplier qui lui fit rappeler le passé. Ses doigts effleurèrent les traces de la scie. Elle rassembla tout ce qui lui restait de force et se colla à la souche de l'arbre coupé en lui disant d'un ton triste :

– Où es-tu, ô peuplier ? Où est ton printemps ? Qu'a fait le sauvage de tes branches ?

Puis elle s'éloigna de la souche et se mit à pleurer chaudement pendant que sa langue disait tout bas : « Salem ! Où es-tu ? Pardonne-moi… »

Prise d'une forte fièvre, son corps était noyé dans la sueur et le sang ; elle tournait de l'œil et son visage était pâle. Elle essaya de demander du secours mais les mots fondirent dans sa bouche, c'est alors que ses membres se détendirent et qu'elle fut prise de secousses violentes pour s'immobiliser d'un seul coup et rendre l'âme.

*

*   *

Salem et Mahmoud revinrent au village après une longue absence qui avait duré un trimestre. Salem tressaillit dès le premier regard avec lequel il avait l'habitude de saluer le village. Il écarquilla les yeux, incrédule, et dit à Mahmoud :

– Regarde, as-tu remarqué ?

– C'est étrange. Qu'est-il arrivé ?

Ils ne découvrirent pas de prime abord le secret du changement subi par le village qui paraissait nu, triste, dépouillé de son charme et de sa beauté.

Ils s'arrêtèrent, perplexes :

– Où est le peuplier ? Il n'est plus à sa place.

– Notre village est nu, on lui a ôté son voile.

– Ils l'ont déshonoré……

Ils poursuivirent leur chemin en accélérant la marche à la recherche de la vérité sur ce qui avait transformé l'aspect du village en remplaçant la verdure permanente par un été jaune, un désert dénudé après que des centaines d'arbres qui couvraient les maisons et les rues de leurs ombres larges furent coupés.

– C'est un crime qui vient d'être commis contre notre village. Où sont ses hommes ?

Il ne recevait aucune réponse des jeunes qui lui tournaient le dos avant de s'en aller.

Il les appela par leurs noms :

– Rachid. Abdelkader. Miloud. Aziz. Où allez-vous ? Qu'avez-vous ?

Puis il s'adressa à son ami Mahmoud :

– Qu'est-il arrivé à ces gens ? Pourquoi nous tournent-ils le dos ?

– Il n'y a pas que l'aspect du village qui a changé. Ses habitants aussi ont changé, viens, allons chez moi afin de connaître la vérité.

– Je suis impatient de voir ma mère après trois mois de séparation. Je vais prendre de ses nouvelles, puis je te rejoindrai chez toi.

– Je vais, moi aussi, avec toi pour saluer ma tante Bek…… (Mahmoud se tut un moment puis changea le cours de ses propos). Je voudrais connaître par ses gestes posés la réponse des parents de Safia à ta demande en mariage.

– Ah Mahmoud ! Si tu savais ce que la passion a

fait de moi ! L'envie de voir Safia me tourmente. Allons, presses-toi !

Les rues du village étaient recouvertes des feuilles tombées des arbres secs amoncelés devant les maisons en prévision des jours de froid rude. Ils prirent le chemin qui menait à la chaumière de la vieille mère de Salem. Ils rencontrèrent par hasard Cheikh Yahia, le père de Mahmoud.

– Où allez-vous, mes enfants ?

Il les interrogea avec une voix tremblante et un ton triste. Ils s'empressèrent de le saluer avec chaleur et de lui demander de ses nouvelles.

– Je rends grâce à Dieu. Viens avec nous Salem.

– Où, mon oncle ?

– Chez moi. Ta mère n'est plus dans ce village.

– Qu'est-il arrivé ? Lui est-il arrivé quelque chose d'affreux ?

– Elle se porte bien. Ne t'inquiète pas. Je te raconterai tout à la maison.

Salem s'arrêta en disant :

– Attendez-moi cinq minutes. Je vais poser mes affaires à la maison et je reviendrai sur le champ.

Cheikh Yahia secoua la tête en disant :

– Il ne reste de votre maison que les cendres. Ne te fatigue pas ? Les despotes l'ont incendiée.

– Quoi ? Quoi ?

Il lut dans les yeux de Cheikh Yahia les signes de la catastrophe et s'attendit au pire. Il posa ses affaires sur le sol et courut en direction de la chaumière, suivi

par Mahmoud et son père. Salem s'arrêta devant les tas de cendre et les poutres calcinées en contemplant les restes des murs.

– Que cherches-tu mon ami ?

– …………………

– Salem ?

– Je cherche l'odeur de ma mère, mon enfance, mon jouet, le mûrier que j'ai planté, le peuplier sous lequel je me suis rassasié de nobles sentiments.

– Qui a fait cela à notre village, mon père ?

– Qui d'autre que lui ? C'est lui !

Les yeux se rencontrèrent exprimant de nombreux sens auxquels la langue n'a pas trouvé de mots : les yeux de Salem qui fixaient le cheikh dans l'attente d'une réponse sur l'étendue de la catastrophe, les yeux de Mahmoud qui regardaient au loin, les yeux de Cheikh Yahia qui craignait le naufrage de Salem dans les ténèbres du malheur s'il lui apprenait ce qu'il avait emmagasiné dans sa poitrine comme nouvelles.

Les yeux baignés de larmes, Salem demanda :

– Et ma mère, est-ce que le feu l'a dévorée ? Dis-moi la vérité oncle, je t'en supplie.

– A l'hôpital, mon petit. Elle subit un traitement.

Il s'approcha de lui et lui prit le bras :

– Est-ce que son état est grave ? Où se trouvent les brûlures ?

Cheikh Yahia mit la main sur l'épaule de Salem :

– Ne crains rien mon petit, elle n'était pas dans la

chaumière pendant l'incendie, elle n'était même pas dans ce village. Allons à la maison prendre un café et discuter de tout ce qui s'était passé.

Les trois prirent le chemin de la maison. Quand ils s'en approchèrent le jeune frère de Mahmoud les accueillit. Il les embrassa tous les deux et semblait vouloir leur apprendre les nouvelles. En effet, son frère Mahmoud avait pris l'habitude de lui demander :

– Bachir, annonce-nous les bonnes choses arrivées pendant notre absence.

Il les dévisagea avant de dire à Mahmoud à haute voix :

– Mahmoud, est-ce que tu sais ?

– Quoi, Bachir, dis !

– Safia…… est morte.

Ils arrêtèrent leur marche et dévisagèrent Cheikh Yahia pour s'assurer de la nouvelle. Celui-ci répondit par l'affirmative de la tête, en disant :

– Tout ce qui existe sur la terre périt.

Le sang se glaça dans les veines de Salem. La nouvelle tomba sur lui comme la foudre. Il répéta : « Safia en personne, c'est impossible, c'est un mensonge. » Il perdit son équilibre et faillit s'affaler sur le sol sans l'intervention de Mahmoud qui l'empêcha de tomber. Après un moment, il reprit son équilibre et sursauta comme s'il avait été piqué par un scorpion. Il courut dans les rues du village et demanda à des enfants :

– Est-ce vrai que Safia est morte ?

Ils répondirent :

– Oui, Oui.

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

Les enfants se turent, surpris. Leur silence a tôt fait de se transformer en rires innocents. Salem poursuivit sa marche en interrogeant tous les gens qu'il rencontrait.

– Bouzid, est-il vrai que Safia… …

Bouzid ne lui accorda aucune importance. Salem le prit par le bras :

– Réponds-moi, Bouzid, qu'est-il arrivé à Safia ?

– Eloigne-toi de moi, bâtard. Informe-toi sur ton père avant de t'informer sur Safia.

Il n'écouta pas le reste de ses paroles et s'éloigna de lui en répétant :

– C'est un mensonge. C'est un mensonge.

Il se hâta en direction du peuplier. Son cœur était pressé par la douleur, sa langue incapable de l'exprimer, les larmes l'étouffaient :

« Et toi, où es-tu ? » Les traces de la scie formaient des cercles sur la surface de la souche. Les branches jaunes gisaient çà et là, près de la source.

– Ô arbre des bien-aimés, où es-tu ? Où est notre bien-aimée ?

Qu'ont fait les jours de vous deux ?

Il se transporta en courant vers la mosquée où le Cheikh Dahmane s'apprêtait à faire l'appel de la prière.

– Dis-moi la vérité, imam.

– Calme-toi, mon petit. « Ne désespérez point de la clémence divine. »

– Où est ma mère ?

– A l'hôpital. Que Dieu la guérisse.

– Où est Safia ?

– La fille de Belkacem est entre les mains de Dieu. Son jour était arrivé.

– Où est le peuplier ?

– Cela, je ne le sais pas.

– Où est mon père ? qui est-il ?

L'imam baissa la tête en disant :

– Je demande pardon à Dieu. Je n'ai pas de réponse à cette question, aussi.

– Il faut que tu saches. Tu es un imam. Ou est-ce que ça veut dire que je suis…… le fils………

– C'est ce qu'on dit.

Il se planta en face de lui :

– Mensonge, calomnie, calomnie, il en est des soupçons qui sont un péché, un péché, un péché ô imam Dahmane.

Mahmoud le rejoignit alors qu'il hâtait le pas en sortant du village. Il fonça sur la clôture du cimetière et chercha du regard entre les tombes, le cœur battant. La terre était fraîche sur une nouvelle tombe. Il se dirigea vers elle en disant :

– Mon père, ma mère, la chaumière, le peuplier, tous sont partis, ils sont maintenant absents, même toi mon grand amour, mon compagnon.

Ô, toi qui fais souffrir mon cœur, tu pars pour un

long voyage sans adieux ! Où te rejoindrai-je ? Je te rejoindrai, je t'accompagnerai jusqu'à l'au-delà.

Salem étreignit la tombe et se mit à embrasser la pierre tombale fixée au centre, en arrosant avec ses larmes les mottes de terre et en délirant : « Mon Dieu, Safia, réponds-moi, je suis Salem. »

Mahmoud échoua dans sa tentative de l'éloigner de la tombe.

Son visage se couvrit de la terre mouillée par les larmes, sa crise d'hystérie s'intensifia, ses membres se crispèrent : « Pourquoi ne m'ont-ils pas averti afin que je puisse assister à ton départ, pourquoi ne m'ont-ils pas averti afin que je puisse envoyer avec toi une lettre à Dieu ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

Mahmoud courut vers la maison et avertit son père :

– Mon père, Salem s'est évanoui, il est en train de mourir.

Son père se leva précipitamment en ordonnant :

– Apporte la clef avec toi et un peu d'eau. Toi, Bachir, va chez Cheikh Dahmane et mets-le au courant de ce qui arrive.

Othmane vint pour demander des nouvelles et les trois se dirigèrent aussitôt vers le cimetière. Ils furent rejoints un moment après par M'ammar.

Le soleil déclinait vers le coucher, Salem était étendu à côté de la tombe de Safia. Tous les moyens utilisés pour alléger son mal furent inutiles.

Le jeune Bachir arriva avec le talisman que

Cheikh Dahmane venait d'écrire. Ils le suspendirent au cou de Salem qu'ils transportèrent tous ensemble à la maison de Cheikh Yahia : Il soupirait de temps à autre en délirant : « Maman, Papa, Safia, Oh, Oh……… »

– Je demande pardon à Dieu. Il faut qu'on fasse quelque chose. Voyez comment son aspect change, sa respiration semble prête à s'arrêter.

M'ammar dit :

– Que devons-nous faire, oncle Yahia ?

Cheikh Yahia ordonna à son fils Mahmoud :

– Va chez Bouzid et demande-lui de venir avec le camion pour emmener ton ami Salem à l'hôpital. (Puis il ajouta), pour le tarif de la course, il aura ce qu'il demandera, ne marchande pas.

Mahmoud sortit et se dirigea en hâte vers la boutique. Un moment de silence passa. Cheikh Yahia se leva et retira d'un grand sac à linge une doublure grise avec laquelle il couvrit Salem en attendant de le porter sur le camion. Ses yeux étaient fixés sur le plafond et ses dents claquaient pareil à un oiseau égorgé qui se débat.

Mahmoud revint annonçant avec ses yeux l'échec de sa mission.

Othmane lui demanda avec anxiété :

– Où sont Bouzid et le camion ?

– Il a refusé en disant : « Même si vous me donnez la moitié du globe terrestre, Salem ne mettra pas les pieds dans le camion, car c'est le fils de…… »

(Mahmoud baissa la tête, confus).

M'ammar acheva :

– Parce que c'est le fils de Bekkoucha qui l'a fait entrer à l'hôpital.

Mahmoud secoua la tête dans un signe de négation en ajoutant :

– Ah, s'il avait dit cela !…… Les blessures de la parole sont plus profondes que les blessures du poignard.

M'ammar dit :

– J'ai compris ce que ce vaurien méprisable voulait dire, mais les aboiements des chiens ne font pas de mal au nuage.

Othmane se leva en disant.

– Dans quelques minutes, le problème sera réglé, avec l'aide de Dieu.

Attendez-moi.

Après un moment, Othmane revint accompagné d'un âne sur lequel il y avait un brancard. Cheikh Yahia lui demanda :

– Que veux-tu faire ?

– Allons, oncle Yahia. J'ai appris cette méthode pendant mon service national. En l'absence d'ambulance, on utilise les animaux.

Ils soulevèrent Salem et le placèrent sur la doublure au-dessus de l'âne, puis Othmane attacha les deux barres du brancard au bât. L'âne se mit en marche entre Mahmoud et Othmane en direction de l'hôpital de la ville où Bekkoucha était soignée.

*

*   *

Pendant trois semaines, Bouakkaz et son épouse Aziza souffrirent le martyre. La lumière du soleil voyait Bouakkaz allongé sur le lit ne prenant comme nourriture que le minimum vital. Les deux époux fermaient leur porte au nez de tout visiteur. A la fin de la quatrième semaine après l'enterrement de Safia, Bouakkaz sortit dès les premiers chants du coq sans que son épouse sache où il allait. Il hâtait le pas ; quand il arriva aux portes de la ville, il se reposa quelque peu, puis reprit sa marche et pénétra à l'intérieur par une porte ouverte. Il trouva le gardien en train de s'essuyer le visage. Il secoua la tête en guise de salut et lui dit :

– Que veux-tu de bon matin ?

Bouakkaz respira longtemps puis s'affala de tout son corps sur une chaise :

– Ils m'ont tué, ils m'ont égorgé, monsieur l'agent de police.

– ……………………

– Ma fille Safia…… (Il pleurait à chaudes larmes), je l'ai enterrée alors qu'elle était enceinte. Je suis déshonoré, les eaux de la mer ne pourront pas laver cette infamie. Oh ! Oh !……… Je suis resté longtemps loin de la maison. Elle était chez El Hadj Boualem pendant plusieurs mois. Quand il la ramena à la maison dans la campagne, son état avait changé, sa

beauté s'était mise à flétrir. Je croyais qu'elle répugnait à vivre dans la campagne après s'être habituée à la vie confortable de la ville. En la voyant garder le lit, je croyais qu'elle était malade, jusqu'au matin du jour maudit……

Belkacem… ma fille Safia… mon unique fille……

L'agent de police lui dit :

– Calme-toi. Que lui est-il arrivé ce matin-là ?

– Les femmes l'ont trouvée morte près de la source. Les douleurs de l'accouchement l'ont emportée ; elle était sortie de la maison pour mourir loin, après avoir subi la mort une première fois loin aussi.

Je veux connaître l'auteur du crime. Qui est celui qui a détruit la jeunesse de ma fille ?

L'agent consigna par écrit la déposition de Bouakkaz puis lui dit :

– As-tu terminé de parler ? Bon. Signe.

– Je viens de me rappeler quelque chose que je dois vous indiquer. Tu te rappelles sans doute l'incident de Bouzid avec Bekkoucha ?

– Oui. Quoique l'enquête a été menée par la gendarmerie.

– Ce jour-là, les ouvriers d'El Hadj sont venus avec le tracteur vert (puis il corrigea) ; le tracteur que conduisait Bouzid pendant l'incident, et l'ont caché derrière ma maison. Il est là-bas depuis deux mois, caché sous des feuillages. J'ignore pour quelle raison.

– …………………

– Vous êtes les califes de Dieu sur la terre. Rendez-nous justice contre les malfaiteurs.

Bouakkaz se leva et s'apprêta à sortir quand l'agent l'arrêta pour lui dire :

– Transmets cette information aux gendarmes, sur la grande rue.

Le gendarme ajouta cette nouvelle information au dossier de l'affaire de Bouzid et Bekkoucha, puis demanda à Bouakkaz :

– Tu retournes sans doute au village ?

– Oui monsieur.

– Peux-tu remettre cette convocation à Salem le fils de Bekkoucha ?

Est-ce que tu le connais ?

– Oui, Oui, c'est le fiancé de ma défunte fille. Il voulut un instant lui rendre la convocation et lui dire : « Je n'ai pas le courage de le voir, je ne veux voir aucun des habitants du village. » Mais la pudeur de l'âge adulte l'empêcha de le faire. Il répondit alors par un geste affirmatif de la tête et reprit le chemin du village.

*

* *

Salem avait consenti à se soumettre à un traitement. Il prit l'habitude de rendre visite à sa mère dans le pavillon des femmes, où elle faisait l'objet de soins intensifs. Salem s'asseyait devant elle pendant de longues heures et lui parlait de tout cœur ; elle lui

répondait avec des sourires qui débordaient de tendresse :

– De quoi souffres-tu, maman ? Est-ce vrai, ce qu'on raconte ? Pourquoi ce silence ? Le silence est un signe de consentement. Ils sont en train de salir ton honneur. Leurs paroles m'ont précédé partout. Dis-moi tout, maman.

Ses yeux transperçaient les frontières, atteignaient les horizons. M'ammar lui avait raconté un jour l'histoire de sa mère avec Bouzid, celle de Safia et de l'exécution des arbres du village.

Les vacances de printemps prirent fin et Salem retrouvait petit à petit sa vitalité. En parlant à lui-même, il prit une décision :

– Il faut que je découvre le secret dans ce qui se passe en ce monde. Je ne retournerai aux études que lorsque j'aurai retrouvé mon honneur. Je chercherai la vérité sur mon père.

La douleur longtemps enfouie en lui, débordait sur son visage chaque fois qu'il se souvenait que sa mère savait tout sur le passé et qu'elle ne pouvait pas lui apprendre ce qu'il voulait savoir par elle.

Il demanda à M'ammar :

– Que sais-tu de mon père ?

– Tout ce que je sais sur ta mère c'est qu'elle est venue un jour dans notre village alors que tu étais un bébé. Cela se passait pendant l'indépendance, les jours de la solidarité. On lui a construit une chaumière après lui avoir donné des vêtements pour remplacer

l'habit bleu qui la couvrait.

– Il faut que je sache. Il faut que je commence de zéro.

Mahmoud lui rendit visite à l'hôpital :

– Comment vas-tu Salem ?

– Bien. On dit que le mal de ma mère commence à disparaître.

Mahmoud lui dit avec une voix hésitante :

– Il y a un problème, Salem…… mais je crains…

– Que se passe-t-il, Aissam ? Y a t il quelque chose qui te tracasse ? Ne crains rien, mon cœur est plein de blessures. Quand un homme perd tout, il devient courageux parce qu'il ne craint plus de perdre quelque chose.

Il lui remit la convocation.

– Lis.

Salem la lit avec attention.

– Le service national, le service national.

Ses yeux se remplirent de larmes, il étreignit Omar, son ami en lui disant avec fierté :

– J'existe, j'occupe une partie de l'espace.

Mahmoud sourit ;

– Je ne m'attendais pas à ce que tu manifestes autant de joie en apprenant cette nouvelle alors que tu prépares ton examen et que ta mère a besoin que tu sois près d'elle ; as-tu oublié que son affaire va être jugée au tribunal ?

Les traits de Salem se crispèrent ; il dit avec persistance :

– J'ai décidé de tout abandonner pour me consacrer à la recherche de mon père. Je chercherai la vérité quel qu'en soit le prix.

– Et tes études, Salem, et ta mère. ?

Il fronça les sourcils de nouveau en disant :

– Rien ne m'intéresse en dehors de la vérité.

Mahmoud réfléchit longuement puis il dit :

– Mais la vérité, la réalité consiste à t'occuper de ton avenir.

– J'ai décidé une fois pour toutes.

Un moment de silence lourd passa. Puis Mahmoud qui s'apprêtait à s'en aller lui dit :

– Il y a une idée qui me trotte dans la tête depuis mon arrivée ici. Il se peut qu'elle allège le poids de tes tourments.

– Quelle que soit cette idée, Mahmoud, elle ne fera pas parler ma mère, et ne me rendra pas Safia qui gît dans sa tombe.

– Ainsi, tu méprises mes idées et par conséquent, tu ne fais pas cas de mon amitié.

– Je n'ai pas dit cela, Mahmoud, pourquoi compliques-tu les choses ?

Mahmoud se demanda :

– Est-ce moi qui complique les choses ou bien toi ? Tu es à la croisée des chemins ; les examens, la maladie, la mère, le service national, la vérité perdue. Viens avec moi, ensemble nous nous frayerons un nouveau et rapide chemin afin que tes pieds reposent sur une base ferme.

Salem le regarda avec admiration :

– Je ne savais pas que tu étais un philosophe, Mahmoud. De toutes les manières, je t'écoute, mon plus cher ami.

*

* *

Mouhouche monta au premier étage du tribunal avec un petit sachet sous le bras. Il transpirait en montant l'escalier et évitait de heurter les plaignants qui ne cessaient de monter et de descendre. Il se dit :

– Il n'est que huit heures et demie et malgré cela le tribunal grouille de monde.

L'appariteur l'arrêta :

– Où vas-tu, Mohammed ?

– Me connaissez-vous ?

– Je ne crois pas qu'on a passé la nuit ensemble.

Mouhouche ne lui accorda aucune importance. Il pénétra dans le couloir du troisième étage. Il sentit une grosse masse le retenir :

– Où vas-tu ? Ignores-tu que c'est le bureau du procureur général qui est capable de te donner l'envie de voir le soleil pendant des semaines ?

Ou bien crois-tu que tu es dans une écurie ?

– Je suis sûr que tu me connais ; c'est pour cela que je te prie de me laisser voir le procureur.

– Retourne là d'où tu viens. Les réceptions ont lieu le dimanche seulement.

– Dimanche ! quand arrivera-t-il alors, le dimanche, et nous sommes le lundi ? Vous êtes toujours ainsi ; les plus violentes tempêtes ne provoquent pas de vagues dans votre mer.

L'appariteur l'interrompit :

– Tu ne comprends rien du tout.

Mouhouche descendit l'escalier en répétant :

– Tu ne comprends rien, tu ne comprends rien. Tout le monde me dit que je ne comprends rien. Qu'est-ce que comprendre ? Oh ! Ni l'homme ivre ne connaît l'infamie de l'alcool, ni l'homme sain d'esprit ne connaît son pouvoir.

Il se dirigea à pas pressés vers le commissariat de police et s'adressa au premier agent :

– Je suis Mouhouche, le domestique d'El Hadj Boualem. Je n'avais pas envie de retourner chez vous, seulement je n'ai pas la patience d'attendre jusqu'à dimanche…

Ses joues devinrent rouges, la sueur commença à couler de son front au moment où ses mains retiraient du sachet un couteau.

– Tiens, voici l'objet que vous avez tant cherché et que vous n'avez pas trouvé.

L'agent de police prit le couteau rongé par la rouille et qui avait commencé à s'effriter. Il lui demanda après l'avoir contemplé.

– Quelle est l'histoire de ce couteau et où l'as-tu trouvé ?

Mouhouche regarda derrière lui ; il cherchait la

réponse qui disait que ce couteau est le héros d'une pièce de théâtre sur laquelle le rideau est tombé depuis longtemps. Ses héros sont réels ; ils ont reçu le salaire de leur représentation depuis une longue période à l'exception d'un seul acteur qui n'a pas été payé pour son rôle et qui vient aujourd'hui réclamer son dû. Est-ce que ce qui est dû est perdu quand l'ayant droit le réclame ?

Mouhouche trouva une chaise et s'assit :

– Je l'ai trouvé dans l'écurie des vaches, caché sous un bassin. Si je savais qu'il était dans cet endroit, je l'aurais nettoyé depuis longtemps.

Mouhouche se dressa en disant dans une réaction singulière :

– Ce couteau qui a ouvert les entrailles de mon père, puis s'est volatilisé après s'être trimballé… (les larmes l'interrompirent, puis il reprit).

Le dossier de l'affaire a été fermé et mis aux archives faute de preuves qui auraient pu susciter des soupçons dans l'assassinat de mon père. Dix ans pendant lesquels l'œil de la justice est resté fermé. Mais la justice du ciel ne dort pas.

Mouhouche voulut sortir mais l'agent l'arrêta.

– Le nom et l'adresse complète.

– Mohammed Said dit Mouhouche. J'habite dans l'écurie des vaches d'El Hadj Boualem, le fils du caïd. J'ai succédé à mon père dans son emploi. Oui monsieur, j'ai succédé à mon père ; et il se peut que mon fils me succédera, c'est ainsi : l'un après l'autre, qui sait ?

*

* *

Le taxi s'arrêta devant la grande porte verte de la caserne. Les trois descendirent ; Mahmoud s'avança vers la sentinelle. Bekkoucha ne savait pas où elle était ; son regard s'attarda sur le soldat de garde qui portait un fusil. Elle examina sa tenue et son arme avec l'air de chercher quelque chose.

Salem remplit le formulaire de réception et le tendit au deuxième soldat qui le prit et pénétra dans le grand bâtiment. Mahmoud revint au taxi, Salem et sa mère attendirent le retour du soldat.

Quelques minutes passèrent. Bekkoucha qui ne se rendait pas compte de ce qui l'entourait était plongée dans une profonde léthargie. Le soldat revint et leur demanda de le suivre.

Salem et sa mère pénétrèrent dans une grande salle ornée d'images militaires et de drapeaux nationaux. Le soldat marcha dans un couloir et frappa à l'une des portes, puis se dirigea vers eux en disant :

– Viens avec moi. Ta mère doit attendre ici.

Salem fit signe à sa mère de rester assise.

Il fut fasciné par la salle avec ses meubles, ses murs recouverts de cuir, ses moquettes en laine. Il fut pris de gêne devant l'officier assis derrière un large bureau. Il avait la cinquantaine, sa poitrine était large et ses épaules robustes sur lesquelles scintillaient des galons. Il leva la tête en ordonnant :

– Assieds-toi jeune homme. Quel est ton problème ?

Il leva la tête avec pudeur puis sortit de sa poche une convocation qu'il tendit à l'officier. Celui-ci la contempla avec étonnement puis dit calmement avec une affection affirmée comme s'il le connaissait depuis belle lurette :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne veux pas devenir un homme, Salem ?

– Ma mère est muette, invalide, incapable de vivre loin de moi. Elle est seule et la vérité ne se soumet pas au temps et au lieu.

L'officier l'interrompit :

– Ça suffit ! Ceci est une manière d'échapper à une grande responsabilité.

– Mais, monsieur.

L'officier donna un coup sur le bureau en disant :

– Les jeunes de novembre ne se sont pas occupés des sentiments, ils ne se sont pas souciés des problèmes de leurs familles, ils ont dompté leurs émotions et ont affronté la guerre sans hésitation.

L'officier se leva en tournant la tête vers le mur sur lequel était suspendu un tableau représentant l'image de deux hommes armés et portant des tenues militaires.

– Regarde ce martyr, debout sur mon côté, avant sa mort ; il fut mon meilleur compagnon de combat ; il a rejoint les maquisards avant d'avoir achevé la lune de miel en abandonnant la mariée et la famille.

Le signe de l'échec apparut sur le visage de Salem. Se rappelant ce que lui avait dit son ami Mahmoud, il se murmura :

– Ton idée n'a eu aucun effet, monsieur le philosophe moderne.

– Toute chose grandit et disparaît à l'exception de la patrie qui reste toujours jeune et a toujours besoin de protection. Vous, les jeunes, il est de votre devoir de l'aider avec vos bras et votre sueur.

Salem lui dit en demandant avec déférence :

– Ma mère sera perdue, sans aucun doute. Je vous prie de la faire venir dans votre bureau afin de vous assurer de ce que je dis.

L'officier appuya sur le bouton de la cloche ; le soldat entra :

– Fais venir la vieille.

*

*   *

Bekkoucha ôta ses souliers au seuil de la porte et pénétra les pieds nus. Elle s'arrêta dès le premier pas. L'officier était en train d'écrire sur une feuille de papier. Quand il perçut son entrée, il leva la tête pour lui ordonner de s'asseoir. Il la fixa du regard longuement puis se leva brusquement, incrédule. Il pressa son front avec ses doigts inconsciemment.

– Fa…… Fa…… Fatima…… Oh mon Dieu !

Salem promena son regard dans les recoins de la

salle à la recherche de celle qui portait ce nom. Il ne trouva d'autre femme que sa mère qui était debout les larmes aux yeux. L'officier fit quelques pas dans sa direction puis la prit par le bras :

– Fatima, ici ? Est-ce que je rêve ?

Salem se leva à son tour, n'en croyant pas ses yeux, le sang bouillait dans ses veines. Il se dit en lui-même : « Comment se fait-il qu'ils se connaissent ? El Hadj Boualem a donc dit la vérité ».

Il essaya d'intervenir mais il hésita en voyant l'officier montrer le cadre avec la main en disant :

– Regarde, Fatima, voici la photo d'Amer.

Salem répéta : Fatima… Fatima……

L'officier décrocha le cadre suspendu au mur et présenta la photo à Bekkoucha qui y appliqua de chauds baisers avant de la serrer contre sa poitrine en répétant : a…… a…… a……

Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux et inondèrent ses joues en présentant la photo à Salem et en indiquant du doigt l'homme appuyé sur le fusil :

– a…… s-a………am……

L'officier dit :

– C'est Amer. Ton père… un glorieux martyr.

Salem prit la photo qu'il examina et eut l'impression qu'elle lui parlait :

– (Je suis la vérité endormie… … mon fils)

Salem étreignit sa mère, les larmes aux yeux :

– Maman Fatima !… Comme ce nom est doux ! Fatima !… Amer !

Papa ! Mon père est connu ! C'est un martyr ! Son âme et vivante !

Salem et l'officier s'étreignirent, puis les trois s'assirent :

– Ignorais-tu que c'était un martyr. Tu ne le lui as pas dit ?

Salem intervint :

– Vous aussi, monsieur, vous ignorez que Fatima est muette et sourde.

Ne vous l'avais-je pas dit ?

L'officier ouvrit la bouche, stupéfait. Il exprima son ignorance de cette réalité en disant :

– Comment cela est-il arrivé ! Depuis quand ? Je la connaissais éloquente, à la voix haute et résonnante.

Salem demanda avec une voix hésitante :

– Est-il vrai que ma mère parlait ? Ô voix de ma mère, si mes oreilles ne t'ont pas entendue, mon cœur t'entend depuis toujours.

L'officier dit alors :

– C'est sans aucun doute la blessure, cette affreuse calamité, qui a entravé ses cordes vocales, quand elle a vu le sang de ton père gicler. Tu ne peux pas croire ce qu'est une séparation avec des gens chéris, leur séparation est un genre d'exil éternel.

Le cœur de Salem saigna, les blessures provoquées par la séparation de Safia, et qui ne s'étaient pas encore cicatrisées, se réveillèrent. Il ne voulut rien dire et préféra garder le silence, afin d'écouter l'ami de son père qui reprit en regardant Fatima avec tendresse :

– C'était une situation pénible que l'être humain ne peut supporter : des pleurs en pleine lune de miel, puis une séparation sous le grondement des avions et des canons, l'explosion des bombes. C'est la vie, malgré tout.

Mahmoud attendait devant la porte de la caserne quand il vit l'officier sortir du bâtiment avec Salem et sa mère, puis les inviter dans sa voiture. Salem s'avança vers Mahmoud, ses yeux inondés de joie :

– Je l'ai trouvé. Oui je l'ai trouvé, mon ami.

– Qu'as-tu trouvé Salem ? Dis-le-moi.

– Tu sauras tout. Tu le sauras.

Puis il retourna à la voiture qui prit la direction de la maison de l'officier.

*

*   *

La période du pèlerinage aux lieux sacrés arriva. El Hadj Boualem organisa à cette occasion une fête au village avant son départ à la Mecque pour la deuxième fois. La place du village était bondée de paysans venus de partout. Les enfants endossèrent des habits propres, les bergers arrêtèrent leurs troupeaux au bas du plateau afin de rester proches du village qui allait assister à une fête grandiose.

Les gens abordaient toutes sortes de sujets, en essayant de plaisanter et de rire de leurs soucis et oublier leur misère. Ils cessaient souvent de parler

pour entendre le domestique d'El Hadj, Kouider, répéter en dansant au milieu de l'assistance : « C'est la fête du départ. Il y a du couscous avec pastèque. Jeunesse et allaitement. Dites : à bas la misère ! »

Son enthousiasme était souvent exacerbé par les applaudissements et les voix qui s'élevaient pour dire : « Vive Kouider ».

Les enfants firent un cercle autour de lui et répétaient en chœur : « Kouider quand prendras-tu une épouse ? Kouider : pourquoi……… ». Il courait derrière eux en proférant des menaces.

– Je jure par la tête de celui qui a accompli deux pèlerinages que je vous priverai de manger si vous ne dites pas : Vive Kouider !.

Les clAmers s'élèvent pendant que Kouider poursuivait sa mélodie : (sept moutons…… quatre pour nous et trois pour les vauriens).

Quand l'heure du repas arriva, les assistants firent des cercles séparés pour attendre les grands plats de couscous qui avaient rendez-vous avec leurs ventres affamés.

Les grands plats sortirent de la maison de campagne d'El Hadj portés sur les têtes. Les cous se tendirent pour voir ceux où se trouvaient les plus grands morceaux de viande ; chaque cercle se resserra ensuite autour d'un plat comme une ronde de rapaces, et chacun se mit à remplir son « récipient » en silence. Les bergers se jetèrent sur les plats, ingurgitant avec voracité la nourriture tout en surveillant les troupeaux de loin.

Les nerfs sentirent les aliments s'installer dans le ventre ; ils se calmèrent après avoir été tourmentés par la faim ; c'est alors que la réflexion s'ouvrait sur une conversation innocente et candide.

Othmane s'adressa au vieux Hamza qui le dépassait de trois dizaines d'années et dont il était séparé par trois cercles :

– Y-a-t-il une nouvelle prophétie, oncle Hamza ?

Celui-ci répondit :

– On ne parle pas quand on mange, monsieur Othmane.

Il avala une bouchée plus grande que les précédentes, puis il observa Othmane qui attendait toujours la réponse à sa première question. Il lui dit :

– Ecoute cet heureux présage. Cette année sera une bonne année pour ceux qui travaillent chez les autres, comme chez El Hadj Boualem, monsieur Zoubir…

Au nom d'El Hadj, tous les assistants crièrent d'une seule voix : longue vie à El Hadj Boualem !

Slimane lui dit :

– Je te croyais incapable de marcher, oncle Hamza, et je vois que tu as parcouru une longue distance à pied.

Hamza chassa par la bouche un petit os et dit, narquois :

– Monsieur M'hamed, le chacal, marche pendant un mois pour son ventre. Pourquoi refuserais-je de parcourir une courte distance pour assister à une fête

grandiose et pour prendre un repas gratuit chez El Hadj Boualem ?

Quelqu'un se leva et cria en indiquant le plateau :

– Le chacal ! le chacal et les moutons ! Où sont les bergers !

Les bergers cessèrent de manger car leur attention était attirée par le chacal qui avait effarouché les moutons par une attaque subite.

Il enlaçait les moutons un à un avec une liberté incroyable, et avant qu'il ne commençât à les dévorer, les bergers et leurs chiens se rapprochèrent de lui en jetant des cris assourdissants.

Le chacal, qui était en train de dévorer un mouton, leva la tête pour voir ce qui se passait. La confrontation était inévitable ; il préféra s'éloigner à toute vitesse vers le bois. Puis les gens se remirent à manger et le charivari s'éleva.

Quelques-uns dirent :

– Le chacal est perfide.

Un autre dit en parlant des bergers.

– Pour son ventre, il a détruit son clan.

Alors que le vieux Hamza ajouta :

– Le chacal a provoqué un combat dont il est sorti vaincu.

Othmane ricana :

– La confrontation était égale.

Les plats tout à fait vides furent retournés à la maison aux tuiles rouges.

*

* *

L'officier s'installa sur le fauteuil et regarda loin, très loin. Son regard transperça la vitre de la fenêtre et ses yeux se baignèrent de larmes. Il voulut s'empêcher d'évoquer les souvenirs qu'il avait vécus pendant la lutte armée en compagnie du père de Salem ; il craignait de manquer de courage et faire écrouler l'image de grandeur que la vie militaire avait façonnée pour lui. Un moment, que Salem trouva très long, passa. L'épouse de l'officier vint avec des tasses de café qu'elle offrit aux présents. L'officier prit une petite gorgée de café et dit à Salem :

– C'est la guerre de libération qui nous a permis de faire connaissance avec les plus nobles hommes et les plus dévoués pendant les jours difficiles. Ton père Amer était le plus proche de mes amis ; je lui confiais mes secrets et il faisait de même ; c'était un garçon honnête. Il m'a fait connaître sa vie avant de rejoindre les moudjahidines. Il vivait avec sa mère Halima. Le soir d'une journée exécrable, après une attaque lancée par l'ennemi contre les régions montagneuses pendant la deuxième année de la révolution armée, sa mère Halima s'assit pour examiner ce qui l'entourait avec des yeux hagards. Elle cherchait minutieusement et avec perspicacité quelque chose. Il ne restait que la fumée montant de partout et qu'un vent léger faisait tournoyer, ainsi qu'un feu qui dévorait les restes de

quelques poutres calcinées au milieu de morceaux de cendres qu'entourait un mur détruit sur lequel apparaissaient des pierres recouvertes de terre rouge.

Elle avait la cinquantaine, mais elle conservait une empreinte de jeunesse finissante ; sur son front, des rides que le temps avait tracées et qui lui conféraient du respect et de la dignité. Elle n'en crut pas ses yeux ; la catastrophe l'avait abasourdie ; elle se promena entre les débris en se disant : « Est-ce que tout a disparu ? Comment cela est-il arrivé ? En une demi-heure, tout ce qu'on a construit pendant des années s'est transformé en poussière. Non, non. Impossible que la maison où j'ai connu mes plus beaux jours et dans laquelle a grandi mon fils Amer, soit brûlée ! Elle leva le pied involontairement en marchant sur une braise. Elle regarda le ciel, deux chaudes larmes coulèrent de ses yeux sur ses joues enflammées.

Le soleil du milieu de l'après-midi surplombait le plateau qui avait la chance de l'embrasser au lever et au coucher. Halima se retourna derrière pour s'éloigner quelque peu de la maison incendiée ; elle s'assit sur un monticule qui surplombait la pente du côté arrière ; elle dirigea son regard au bas du plateau en appelant son fils avec une voix saccadée :

– Amer… Amer…

Quelques arbustes furent secoués avec douceur pour laisser passer ton père Amer. Il pressa le pas vers sa mère qui s'assit dans un calme parfait ; il n'y avait dans son corps que les cils qui s'agitaient pour

annoncer l'évacuation de quelques larmes et des soupirs, souffle du malheur provoqué par la terreur : elle apprenait un jour par les habitants du hameau voisin qu'ils avaient subi les raides des avions français transformant en un rien de temps leurs demeures en un cimetière jonché de corps déchiquetés.

Le tour des régions voisines arriva ce jour-là afin que le nombre soit complet. Mais ce nombre ne sera jamais complet tant les jours seront suivis par d'autres jours et le colonialisme continuera à bombarder les maisons qui étaient à l'extérieur du village.

Les habitants quittèrent leurs foyers pour sauver leur peau d'un sort inexorable. Amer et sa mère abandonnèrent leur maison et se dispersèrent, chacun fuyant vers une cachette pour s'y abriter pendant que le vrombissement des avions qui volaient dans le ciel assourdissait les oreilles. Les avions envoyaient un feu d'enfer vers chaque maison, vers chaque animal. Ils se vengeaient sur chaque branche que le vent secouait. Amer se dressa de toute sa taille, il fut accueilli par le visage pâle et triste de sa mère. Il fut assailli par le doute ; il ignorait que les poutres de sa maison avaient été réduites en cendre. Il demanda avec anxiété :

– Est-ce que tu vas bien ? Dans quel état est notre maison ?

Elle tenta de lui répondre ? Puis elle se retint pour se dire à elle-même :

– Je ne dirai rien, je ne peux pas détruire ses espérances qui sont prêtes à se réaliser.

Amer passa des jours et des jours à assembler des pierres et des poutres afin de construire une maison pour lui spécialement. Sa mère et lui ne possédaient que deux vaches. Il pensa en vendre une pour subvenir aux frais de son mariage avec sa fiancée Fatima. Il ne restait qu'un mois seulement pour que ceux qui se sont aimés depuis leur tendre enfance soient réunis.

Halima essaya de parler une deuxième fois, mais la suffocation de sa voix mouillée par les larmes, l'empêcha de le faire. Des gouttes de sueur commencèrent à couvrir le front d'Amer ; il perdit patience et se dirigea en hâte pour escalader la colline afin de voir ce qu'il était advenu de la maison. Il ne s'attendait pas à voir le spectacle qui s'offrait à ses yeux : des monceaux de cendres et des braises ardentes qui brûlaient ses entrailles. Une des vaches lançait des plaintes d'agonie, son ventre était déchiqueté, son dos portait des traces de brûlures, ses yeux fixaient sa sœur qui n'était plus qu'un cadavre inerte dont le sang coulait par le nez. Des langues de feu brûlaient le tronc du grand olivier qu'avait planté son grand-père et sous l'ombre duquel il s'abritait.

Amer sentait son cœur palpiter. Les palpitations se suivaient comme les bombes dont on entendait l'explosion faire vibrer l'air et trembler la terre. Ses pieds furent incapables de le porter, il sentit un frémissement envahir son corps ; les images du spectacle s'estompèrent devant ses yeux ; la terre

tournait et les cendres voltigeaient.

Les avions revinrent pour déverser leurs cargaisons de bombes et ne quittèrent la région que lorsque le crépuscule rouge apparut sur le front du couchant.

*

* *

Après la prière du soir, les gens sortirent de la mosquée les uns après les autres en demandant pardon à Dieu et en le glorifiant. La foi éclairait leurs esprits et la lumière de la lune éclairait la route qui conduisait à la maison. L'imam Si Salah s'attarda pour fermer la porte. La mosquée qui était construite avec des pierres n'avait pas de porte ; elle était le refuge pour tout homme de passage, jour et nuit ; les enfants y venaient là aussi pour apprendre le Coran.

Quand les gens s'éloignèrent en groupe ou isolés, Cheikh Tahar, le père de Fatima qui n'avait pas encore dépassé l'âge adulte, mais qui fut incité à s'intéresser aux choses de la religion du fait de son nom, s'arrêta de Cheikh pour attendre Si Salah, l'imam de la mosquée.

L'imam s'adressa à Cheikh Tahar le premier :

– Que Dieu exauce ta prière.

– Et celle de tous, Amen.

Les deux marchèrent en silence. Puis sans préambule Cheikh Tahar dit :

– En vérité, le rôle d'un messager est de transmettre à la lettre le message sans crainte et sans honte.

– Cela n'est pas du Coran, méfie-toi de l'enfer. Dis-moi ce que tu as à me dire. Un grand sourire illumina le visage de Cheikh Tahar qui dit :

– Je demande pardon à Dieu. Tu es invité chez moi à dix heures.

Si Salah, ravi, dit :

– Que tout soit béni. Je pense que c'est pour lire la Fatiha à l'occasion des fiançailles de Amer et Fatima.

– Tu liras la Fatiha pour la patrie avec les compagnons du front.

– …………………

– Ne tarde pas… … à dix heures.

*

*   *

Les aiguilles de l'horloge de la maison de l'officier indiquaient midi. L'officier arrêta son récit et invita Salem et sa mère à prendre le repas. Salem dit : « Je n'ai pas besoin de manger, je voudrais entendre le reste de l'histoire, je voudrais tout connaître sur mon père et sur ma mère ».

L'officier insista et tout le monde prit la direction de la salle à manger, dans laquelle Souad, la fille de l'officier, était en train de dresser la table.

L'officier dit avec fierté :

– Souad ma fille est la reine des prix du lycée et la princesse de cette maison.

Salem sourit en saluant avec une poignée de main hâtive, pendant que Bekkoucha embrassait les joues roses.

Les yeux se croisaient avec timidité. Salem regardait de temps à autre Souad en l'enveloppant de l'ombre de Safia qui le hantait durant tout le repas.

*
* *

Après le repas ils regagnèrent leur place pour écouter la suite du récit. L'officier alluma une cigarette avant de reprendre.

« Il était vingt-deux heures. La chambre était vaste et meublée, avec en son milieu un pilier qui supportait les poutres du toit ; la lampe à la lumière faible était suspendue tout près de lui, les papillons voltigeaient autour, sans savoir le sort qui les attendait.

Deux rangées d'hommes adossés au mur de terre battue se faisaient face.

Les meubles étaient amoncelés au fond de la salle ; la jarre à blé qui ressemblait à un fût et sur laquelle était posées deux marmites de terre, occupait un endroit tout près de la porte. La porte cachait derrière deux cordes qui suspendaient l'outre de lait à un pieu planté au milieu du mur ; des gouttes

blanches tombaient chaque minute dans une écuelle.

L'anxiété apparaissait clairement sur le visage de cheikh Tahar, le maître de la maison. Il quittait souvent la salle pour interroger Fatima (l'officier regarda Fatima la muette qui suivait ses paroles et ses gestes en silence) sur la préparation du repas ou pour surveiller, à l'extérieur de la maison, l'arrivée de Si Salah.

Les quatre moudjahidines qui occupaient le devant de la salle, fusils posés par terre devant eux, étaient l'objet de curiosité de tous les présents. L'un d'eux dit :

– Il est dix heures et demi, es-tu certain qu'il a compris ce que tu lui avais dit ?

– Très certain ; autant que je sache, c'est un homme de parole.

Puis il ajouta après un court silence :

– Préférez-vous que j'aille chez lui pour me renseigner sur son retard ou bien que je vous serve le repas ?

Tous se turent pour réfléchir. Puis, l'un des villageois, de petite taille et aux longues moustaches, se leva et dit au cheikh Tahar après avoir regardé longuement autour de lui :

– C'est moi qui irai à la maison de l'imam Si Salah, pendant que tu sers le repas aux invités.

Cheikh Tahar s'approcha de lui et lui souffla à l'oreille :

– Il y a un gardien devant la porte ; il ne

t'autorisera à sortir que si tu…

– Que si je … quoi ?

– Que tu prononces le mot de passe. Je ne te le dévoilerai que si tu jures que tu ne le confieras à personne d'autre qu'au gardien.

Meziane lui tendit la main en promettant de garder le secret et dit :

– Parle et ton secret sera enfui dans un puits.

– Le mot de passe est : « L'islam est ma religion et ma langue est l'arabe ».

Puis il ajouta à haute voix :

– Fais confiance à Dieu, Meziane. Va-s-y.

Le maître de maison servit un grand plat de couscous garni de morceaux de viande et versa du petit lait dans un pot de terre ; puis ses lèvres s'entrouvrirent sur un large sourire en disant :

– Allez-y au nom de Dieu.

Les notables du village s'étant abstenus au début de manger, un jeune homme brun insista tellement auprès d'eux qu'ils finirent par accepter sans hésitation.

Meziane revint après un moment et dit en entrant :

– La maison est vide. Même son épouse et ses enfants ne s'y trouvent pas.

Les mains s'immobilisèrent, puis Cheikh Tahar sortit en personne et se dirigea vers la maison de Si Salah. Il revint après une demi-heure en compagnie de ce dernier qui haletait de fatigue. Il s'excusa de son

retard en invoquant la cause de son absence par des mots tristes. Cheikh Tahar l'interrompit :

– Des criminels, ils veulent anéantir chaque Algérien.

Meziane intervint à son tour :

– Sois patient, Si Salah. Si Amer et sa mère sont vivants, ils viendront demain.

Cheikh Tahar ajouta :

– J'étais certain que ton absence était forcée.

C'était l'occasion d'entrer dans la discussion pour l'un des quatre moudjahidines. Il dit sur un ton sérieux aux assistants qui observèrent un silence total :

– Voilà leur but : la terre et la vie pour eux, la souffrance, la mort et la perdition pour nous. Ils cueillent chaque jour les fruits de notre bonne terre irriguée avec le sang des martyrs, et les exposent sur leurs tables à manger imbibés de la sueur des affamés dans notre Algérie chérie qui a été souillée par leurs pieds sales, leurs chiens enragés sortant chaque jour des casernes en pointant leurs armes sur les poitrines des fils de notre peuple.

Un deuxième moudjahid prit la parole :

– Ils veulent anéantir la révolution dans son berceau par la propagande tendancieuse et propager les troubles et la discorde au sein de notre peuple fier animé par une foi ardente et un passé glorieux. Nos principes sont inaccessibles aux mains de nos ennemis.

Le jeune homme brun poursuivit le discours de

son camarade de combat :

– La volonté des peuples ne peut être annihilée, la foi de notre peuple en sa cause légitime est plus forte que leurs mitraillettes et leurs canons. Nous donnerons à ce mauvais élève une leçon qui lui rappellera l'Indochine.

Les têtes faisaient des signes d'approbation et réclamaient la poursuite de discours qui débordaient de patriotisme. Lakhdar répondait aux questions qu'on lui posait en agitant les mains à droite et à gauche et en déplaçant les yeux d'une personne à l'autre. Il s'arrêta pour contempler l'impact de ses paroles sur les auditeurs ; puis il fit signe à son troisième compagnon en disant :

– A toi, Si Allal !

Si Allal observa calmement tout le monde et commença ses paroles après une longue inspiration :

– Le mal dévastateur propage ses microbes dans les membres de notre peuple et s'attaque à notre originalité. Le colonialisme reste sourd à notre langue, il n'entend que la langue du feu et du fer. Tout ce qu'il a pris par la force, ne sera repris que par la force.

Si Saleh intervint en disant :

– Si la survie appartient au plus fort, nous sommes les plus forts avec notre foi et nos principes sacrés.

Meziane interrogea les moudjahidines :

– Y-t-il des tâches que nous pouvons accomplir dans ce but ?

– Justement, c'est pour cela que nous sommes

venus ici. Notre agent de liaison sera Cheikh Tahar : il vous transmettra les ordres et collectera l'argent. Quand à toi Meziane, tu te chargeras de réunir les armes et de choisir les jeunes qui peuvent être mobilisés.

Il se tut un instant puis il reprit :

– Choisissez parmi vous un guide qui entrera en contact avec les hameaux du voisinage chaque fois…

Si Salah leva la main et lança :

– Je me porte volontaire pour ce rôle.

Le quatrième moudjahid l'arrêta d'un signe de la main :

– La religion est une croyance, la patrie un héritage : elles constituent toutes les deux un bien sacré. Les armes ne suffisent pas pour le protéger ; le succès de toute révolution dépend de la foi de son peuple et du respect de ses valeurs et de ses principes. Cela est le rôle des gens de science dans les mosquées et les zaouïas.

Le jeune brun ajouta :

– Ta mission, Si Salah, est d'apprendre le Coran aux enfants et de planter dans leurs âmes les principes de « *l'islam est ma religion, l'Algérie est ma patrie, l'arabe est ma langue* ».

Si Salah fit un signe de la tête pour signifier qu'il se contentait de ce rôle. Puis ils se regardèrent les uns les autres ; c'est alors que les moudjahidines se levèrent et crièrent d'une seule voix : « Vive l'Algérie ».

Les moudjahidines prirent, un à un, congé de

Cheikh Tahar et sortirent ; les habitants du village restèrent silencieux, se regardant les uns les autres, comme si des oiseaux s'étaient posés sur leurs têtes. L'un d'eux dit à voix basse :

– La situation est difficile… et je doute (il se tut, Si Salah le pressa).

– Tu doutes de quoi, Aliouate ?

– Je doute de la véracité de ce que prétendent ces hommes sans armes qui tentent de chasser la France qui possède des armes, des soldats, des avions… Ils la combattent avec des fusils de chasse tout juste capable de tuer des lièvres.

Si Salah lui dit :

– Malheur à la poésie mal rapportée.

Cheikh Tahar souffla dans l'oreille d'Aliouate :

– Le fusil qui est tout juste capable de tuer un lièvre peut tuer des chacals plusieurs fois.

Aliouate se tourna vers lui en disant à haute voix :

– Ne me rappelle pas les chacals, je les crains beaucoup. Ce que je gagne en moutons en une année, est anéanti par les chacals en une seule nuit. Bonne nuit.

– Bonne nuit.

Puis Cheikh Tahar prit Aliouate par le bras et lui dit :

– Tout ce qui a été dit au cours de cette soirée doit rester secret.

Si Salah intervint :

– Notre généreux prophète a dit : « Accomplissez

vos tâches avec discrétion. »

Aliouate les dévisagea avec un regard de travers dont ils ne comprirent pas le sens, puis il sortit de la maison. Cheikh Tahar accompagna ses invités parmi les habitants du village et retourna chez lui.

*

* *

En regagnant leur poste, vers minuit, au moment où la lune allait se coucher, les quatre moudjahidines réveillèrent la vallée qui était plongée dans un grand silence. Le chemin, avec ses herbes asséchées et ses cailloux, se raccourcissait sous leurs pas qui provoquaient des bruits intermittents en un seul rythme auquel les pieds finirent par s'habituer.

Soudain, ils s'arrêtèrent tous ensemble et se regardèrent. Le jeune homme brun dit :

– Il y a de la lumière dans la forêt.

Puis il ajouta :

– Comment se peut-il que ce flambeau de lumière émane de la forêt à ce moment de la nuit ?

Allal dit :

– Ce sont peut-être les bergers qui ont allumé un feu dans un arbre mort, ou bien ce sont les débris d'un incendie provoqué par les obus de l'ennemi.

Zoubir ajouta :

– Est-ce que cela est si important ?

Plusieurs secondes passèrent dans le silence qui

fut coupé par l'un d'eux :

– Il est de notre devoir de connaître la vérité. Qu'en pensez-vous ?

Ils approuvèrent tous sa proposition et se dirigèrent en hâte vers le lieu d'où émanait la faible lumière, ce lieu sauvage et désert où la nuit devenait un théâtre pour les fauves qui y représentaient les pièces sur la loi de la jungle.

Le jeune homme brun et ses compagnons encerclèrent l'endroit en pointant les canons de leurs fusils. Ils furent surpris par la présence, entre les arbres, de vielles tombes recouvertes par des pierres. Ils se rendirent compte que la lumière venait d'une vieille chaumière qui se trouvait au milieu du cimetière.

Chacun se demanda :

– Qui est-ce qui a éclairé cet endroit étrange ? Y a-t-il quelqu'un debout ?

Le jeune homme brun s'approcha de la chaumière avec prudence, il s'accroupit à quelques mètres de la porte. Il vit à la lumière d'une bougie fixée au mur la silhouette d'une personne ; il avança d'un pas et faillit jeter un cri à réveiller les morts de ce cimetière ; mais il le retint par une nécessité qu'il ignorait et le cri se transforma en lui en un monologue silencieux :

« Un homme étendu par terre comme plongé dans un profond sommeil… sa tête reposant sur le genou d'une femme qui a la tête nue, les boucles de ses cheveux retombant sur son visage penché sur

l'homme étendu à côté d'elle, elle le pleure à chaudes larmes et semble brûler comme brûle la bougie qui assiste à ce spectacle effroyable. »

Le jeune homme brun retourna vers ses compagnons et ils se réunirent loin de la chaumière. Il leur conta ce qu'il avait vu à l'intérieur de la chaumière et chargea deux d'entre eux de retourner au village.

*
* *

Il attendit avec Zoubir leur retour du village où ils avaient pour mission d'avertir Cheikh Tahar de la présence de la vieille et de son fils.

Salem demanda à l'officier :

– Est-ce que vous connaissez le nom du jeune homme brun ?

L'officier sourit :

– Est-ce qu'il y a quelqu'un qui ne connaît pas son nom ?

– Ainsi, c'est vous le jeune homme brun ?

L'officier répondit avec fierté :

– Oui. Je suis le jeune homme brun dit Bachir.

Sa fille l'interrompit :

– Mais je te vois brun et non jeune.

Ils rirent tous calmement, puis l'officier poursuivit son récit :

Cheikh Tahar s'arrêta et dit :

– C’est Amer et sa mère, … c’est le fiancé de ma fille, comment vont-ils ?

– Dans le monde des âmes.

– Ils ont donc été touchés par les raids.

– C’est plutôt le destin qui les a frappés.

Cheikh Tahar se dirigea avec un groupe de voisins vers le cimetière Sidi El Makhfi et passèrent la nuit avec Amer et sa mère afin d’alléger le poids de leur malheur. Au matin, Amer sortit de son évanouissement ; ils l’aidèrent à marcher en direction du village. Amer et sa mère s’installèrent dans une maison proche de celle de Si Salah. Il reprit des forces après quelques jours et retrouva sa vivacité ; l’idée du mariage lui vint à l’esprit, et il l’avoua à Si Salah qui alla voir Cheikh Tahar pour convenir avec lui du jour et des conditions de la noce.

Tout se passa comme il l’avait voulu. Ton père Amer épousa ta mère Fatima en présence des habitants du village sans grande pompe ; leurs cœurs débordaient de joie et les signes du bonheur apparaissaient sur les visages.

Amer interrogeait Cheikh Tahar de temps à autre sur les anges, et son beau-père, Cheikh Tahar, lui répondait : « Ils viendront, ils viendront ».

L’œil du destin n’était pas distrait ; la mort emporta Halima, la mère d’Amer, alors que ses mains étaient colorées du henné du mariage.

La mort de sa mère l’attrista énormément. Il venait de perdre la personne qui lui était la plus

chère, dans les meilleurs jours de sa jeunesse. La perte cruelle de sa mère n'avait pas eu moins d'effet sur son épouse Fatima. Malgré cela, celle-ci se dépensa pour faire dissiper le voile noir qui couvrait le visage et les traits de son mari.

– C'est une année noire, Fatima.

Fatima le regardait avec des yeux tristes :

– N'est-ce pas toi qui avais dit qu'elle était l'une des blanches parmi les années ?

– Le blanc et le noir se sont mélangés et c'est le noir qui l'a emporté ; elle était destinée au corbeau … elle était pour la nuit contre le jour.

– …………………

– J'ai perdu ma tendre mère. Quand ? Pendant la lune de miel.

– Et tu veux te perdre avec cette manière de penser.

– …………………

– C'est la sagesse divine, Amer. Elle a pris la défunte et t'a donné ce que tu voulais. Le passé est proche, mais l'avenir est plus proche. Il ne faut pas t'attacher au passé alors que tu sais bien que la mort est juste et qu'elle est le sort qui lie les deux vies.

Cheikh Tahar arriva ; il les salua en disant :

Les anges te demandent de les rejoindre, Amer.

Amer se leva perplexe :

– Les anges ? Que veulent-ils ?

– Ne m'as-tu pas interrogé sur eux ? Sur les quatre qui t'ont trouvé avec ta mère au cimetière Sidi

El Makhfi ?

– Oh… oui, oui.

– Les anges de la terre viennent demander de tes nouvelles. Veux-tu m'accompagner chez moi ? Ils sont mes invités.

Amer connut le secret des anges, cette nuit-là. Il se rappela son ancienne maison détruite par les flammes, les râles de sa vache sous l'olivier brûlé. L'appel du devoir résonna au fond de lui. Il connaissait la vie des anges et décida de les rejoindre.

Il avoua à Fatima et à son père ce qu'il cachait. Cheikh Tahar bénit son attitude ; Fatima ne s'y opposa pas malgré ses larmes qui brillaient de désolation.

Ton père Amer rejoignit les maquisards et la mariée Fatima resta chez son père Cheikh Tahar dans l'espoir de le revoir un jour. Il revint après un mois et trouva son épouse Fatima qui l'attendait avec impatience et brûlait du désir de le voir. Il l'entretint de sa mission dans la lutte et de la vie qu'il menait dans la montagne. Elle trouva de la peine à se séparer de lui une nouvelle fois et lui demanda de l'accompagner au maquis.

*

*   *

Il lui dit quand ils furent au pied de la montagne :

– Là-haut, au sommet de la montagne se

rencontrent les anges, les anges du ciel et ceux de la terre, pour converser ensemble sur les problèmes de la vie.

Fatima demanda :

– Est-ce que les anges acceptent de se mêler à nous les êtres humains ?

– Les anges ne s'intéressent pas aux origines… leurs critères sont les actes.

Son épouse l'interrogea avec naïveté :

– Que font les anges ?

– Les anges de la terre combattent les diables, les anges du ciel répandent sur eux les insignes du martyre.

– Quelle est ma propre mission ?

– Elle consiste pour toi à être un message entre la terre et le ciel, en distribuant la clémence aux cœurs des blessés pour que leurs blessures se cicatrisent, en donnant à boire aux assoiffés pour qu'ils se désaltèrent de la foi.

– Ainsi, les anges de la terre sont les moudjahidines.

Son époux Amer lui répondait :

– Oui (il ajouta avec orgueil) quelle intelligence extraordinaire !

*

*   *

L'officier Lakhdar s'arrêta pour allumer une autre

cigarette ; ses yeux vagabondèrent entre les colonnes de la fumée pour explorer les événements. Il revint avec sa mémoire au passé et poursuivit son récit avec tristesse :

« Puis vint la dernière nuit dont le matin ne fut pas habituel ; nous étions dans une cache en train d'établir un plan pour attaquer un poste ennemi afin de libérer trois détenus ; il ne nous restait plus qu'à fixer le moment. C'est à ce moment que commença la mélodie macabre des mitraillettes et des coups de canon ; les obus explosaient, les feux s'allumaient ici et là au bas de la montagne qui ressemblait au corps d'un martyr dont le sang coulait de tous les membres. Nous étions peu nombreux et l'ennemi avançait vers nous ; nous sommes restés dans notre cache attendant qu'il se retire ; mais nous eûmes la certitude peu après qu'il se dirigeait vers nous et que la cache ne pouvait plus nous garantir le salut ; le temps passait et le semblant d'encerclement se rétrécissait ; la cache donnait sur la plaine par deux sorties, la première au milieu de la forêt en face de l'ennemi, la deuxième se trouvait au milieu de rochers abrupts qui dominaient la vallée de l'autre monde. L'affrontement de l'ennemi à partir de la première sortie était une dangereuse aventure…

Salem l'interrompit :

– Pardon… combien étiez-vous ?

– Dix, en plus de ta mère et de ton père.

Les traits de son visage se crispèrent, puis il

demanda :

– Qu'avez-vous fait après cela, oncle Lakhdar ?

L'officier Lakhdar contempla longuement Salem qui dit : « Mon oncle Lakhdar ! quel appel formidable ».

Il poursuivit son récit en disant :

– « L'homme compte sur son esprit, le lion compte sur ses muscles. Nous avons préféré nous retirer par la deuxième sortie qui donnait sur la vallée, nous nous sommes jetés d'un endroit élevé (en ajoutant avec consternation) à l'exception d'Amer et de Fatima.

Des larmes brillèrent dans les yeux de Salem qui demanda avec une perplexité mêlée de colère :

– Sont-ils restés seuls ?

– On s'attendait à ce qu'ils se lancent ensemble, mais ils hésitèrent, ta mère ayant refusé à cause de toi.

– A cause de moi ?

– Elle était enceinte. C'est ce que nous a dit ton père de là-haut alors que nous étions dans la vallée.

L'officier Lakhdar tapota sur l'épaule de Salem en disant :

– Ce que j'avais remarqué, c'est que ta mère n'avait pas pleuré à l'époque comme tu le fais maintenant. Ils nous faisaient des signes d'adieu avec les mains (le dernier mot sortit de sa bouche en débordant de tristesse comme débordaient les larmes de ses yeux ; il sortit un mouchoir pour essuyer les larmes de la séparation, les larmes des retrouvailles à la fin de l'âge adulte).Les dernières paroles que ton père a

prononcées : « J'affronterai l'ennemi pour réduire ses munitions dans l'intérêt de notre révolution ».

Salem leva la tête après l'avoir baissée :

– Aucun de vous n'a dit : « La bravoure exige que l'on fasse de son corps un pont et de dire à ses compagnons de traverser ».

L'officier lakhdar rétorqua :

– A l'époque, la poésie n'était pas notre préoccupation. Un avion est apparu dans notre ciel ; ton père et ta mère se cachèrent derrière un rocher ; mais « si tu as échappé au lion, n'espère pas le tuer » : l'ennemi atteignit la cache et les soldats pénétrèrent comme des chiens enragés pour la fouiller ; puis ils la détruisirent avec des explosifs.

Salem demanda avec impatience :

– Et après ?

– Puis ce fut la longue séparation. Les nouvelles se succédaient annonçant la mort de ton père au pied de la montagne et l'arrestation de ta mère qui fut enfermée dans une prison militaire où on lui fit prendre une tenue bleue.

Salem l'interrompit en répétant :

– L'habit bleu ! L'habit bleu est porté par les prisonniers ?

– Oui.

– C'est ce que m'a dit M'ammar : « Ta mère est venue au lendemain de l'indépendance dans notre village portant un habit bleu, avec toi dans ses bras ».

L'officier observa Fatima qui souriait alors que

l'éclair des larmes rayonnait de ses yeux, puis il dit à Salem :

– Tu es donc né derrière les barreaux de la prison.

Salem se leva et avança vers sa mère :

– Maman ! Maman !

Elle n'entendit pas son appel ; elle regardait au loin, très loin dans les profondeurs de la photo dans laquelle apparaissait Amer en tenue militaire et qui souriait en s'appuyant sur son arme.

Souad ne put s'empêcher de pleurer en écoutant le récit ; elle sortit précipitamment et entra dans la pièce voisine en prenant la tête dans ses mains.

Salem dit alors :

– Ma mère a certainement perdu l'ouïe et la parole dans la prison militaire sous la torture. Encore, oncle Lakhdar. Est-ce qu'il y a d'autres nouvelles ?

– J'ai dit ce que je savais.

Les deux se turent et contemplèrent Fatima dans sa manière de s'asseoir à côté de l'épouse de l'officier ; et quelques instants passèrent pendant lesquels les yeux conversèrent par de nombreux regards.

L'officier dissipa le silence en disant :

– J'ai oublié de te faire savoir que nous avons, après quelques mois, appris ce qui était arrivé aux habitants du village.

– …………………

– Les maisons avaient été brûlées par les bombes et les habitants chassés ; parmi eux se trouvait ton grand-père Cheikh Tahar.

L'officier se tut un moment, puis il reprit en disant :

– La première bombe a foudroyé la mosquée ; Si Salah et la plupart des enfants furent tués. De toutes les manières, la guerre est une calamité qui peut se terminer parfois par la victoire.

Salem soupira :

– Merci à Dieu qui a révélé la vérité qui fera taire les ergoteurs.

– Je suis vraiment étonné de constater que tu as atteint cet âge sans savoir que tu étais le fils d'un chahid et d'un moudjahid.

– Le destin, monsieur. Je ne connaissais que le nom de Bekkoucha.

L'officier dit avec fermeté :

– Ce ne sont pas les titres qui donnent la gloire aux gens ; c'est plutôt les gens qui donnent la gloire aux titres. Et maintenant, après que tu sais tout, que vas-tu faire ?

Salem dit, perplexe :

– Quel intérêt ? Quand je ne peux pas, je ne sais pas, quand je sais je ne peux pas.

L'officier se leva en disant :

– Viens Salem ! Allons là-bas voir les lieux, la cache et la vallée pour évoquer les souvenirs, puis nous serons capables de tout faire.

Salem lui demanda :

– Allons-nous au village ?

– Le village dans lequel ton père a grandi est loin

d'ici ; il se trouve plutôt dans une autre wilaya. Nous irons au village contigu à la vallée de l'autre monde et à la cache sans aucun doute. C'est le village qui a accueilli ta mère après sa sortie de prison, et dans lequel tu as grandi. Là-bas je demanderai aux habitants d'accomplir une tâche qui concrétisera la plus éminente fidélité.

Voilà tout ce qu'a appris Salem de son père et de sa mère Fatima El-moudjahida.

*

*   *

La fête battait son plein au cours de l'après-midi ; tout le monde la sortie d'El Hadj Boualem et ses invités sortir pour participer à la course des chevaux. Soudain, le silence s'installa ; certains voulurent fuir en répétant : « La cache ! » comme ils le faisaient pendant l'occupation française.

Les habitants avaient pris l'habitude de se réfugier dans n'importe quelle cache qui les abriterait chaque fois qu'ils voyaient la voiture de la gendarmerie arriver dans leur village pour une visite. Les gendarmes n'avaient pas mis les pieds dans le village depuis cinq mois, depuis que Fatima a été enfermée en prison. Ils furent affolés par l'arrivée soudaine des gendarmes, et la terreur pénétra dans leurs entrailles aussi vite que les aliments dans leurs ventres.

Chacun s'apaisa en s'interrogeant : « Ai-je

commis une faute ? Non je n'ai rien fait de mal ». Cheikh Hamza se leva en faisant un signe de la main pour les calmer :

– Que vous prend-il ? Pourquoi êtes-vous inquiets ? Ne craignez rien, vous êtes sous la protection d'El Hadj. Ignorez-vous que lui-même est un gouvernement, les gendarmes sont pareils à la bague de Slimane dans son doigt ?

Le sol frémit de douleur sous la pression des roues de la voiture qui freina brusquement. Un gendarme descendit en observant tous les gens présents qui baissèrent la tête, intimidés, comme s'ils avaient commis un grand crime. Kouider jeta ses souliers et courut vers l'intérieur de la maison qui avait conservé ses arbres. Il leur apprit la nouvelle. El Hadj Boualem sortit en se pavanant dans une gandoura à la couleur éclatante. Tout le monde le salua avec ferveur, il n'accorda aucune attention aux sourires naïfs ; il s'approcha des gendarmes en ouvrant les bras pour les accueillir :

– Soyez les bienvenus ! J'attendais votre arrivée en ce jour faste.

Je vous prie d'entrer dans ma maison qui est la vôtre, Si Zoubir et Toufik vous attendent. Les regards des habitants reprirent leur éclat ; ils se levèrent pleins d'admiration pour l'audace d'El Hadj Boualem et pour la place qu'il occupait auprès des autorités.

Le gendarme fit signe à son collègue d'entrer en compagnie d'El Hadj Boualem. Les yeux d'El Hadj

débordaient d'orgueil. Cheikh Hamza frappa le sol avec sa canne en disant :

– Est-ce que vous avez vu ? Ils sont pareils à la bague dans son doigt.

L'un d'eux dit :

– Achève l'histoire, oncle Hamza.

Cheikh Hamza garda le silence pendant un moment pour réfléchir, puis il sourit : « Où étions-nous ? ». Il continua son histoire :

– Quand le manger fut servi, les gens demandèrent à cet ermite pratiquant d'être le premier à prendre un morceau de viande pour qu'ils soient bénis.

L'ermite prit un morceau de viande de la main et le mit entre ses dents, puis le jeta loin comme si son goût lui déplaisait. Oui, ne soyez pas étonnés, il jeta le morceau de viande au loin, et quand les convives insistèrent pour qu'il leur révélât la cause de son geste, il leur répondit en disant :

– J'ai pris l'habitude de contrarier mon désir parce qu'il incite à mal agir, à faire ce qui est interdit, et à délaisser ce qui est bon. Et comme ce morceau de viande lui a plu et qu'il en demandait encore comme s'il n'avait jamais goûté d'aussi délicieux, je fus convaincu que c'était une mauvaise chose et qu'il était probable qu'il soit illicite ; c'est ce qui m'a poussé à le rejeter très loin.

Cet entretien eut lieu en présence du maître de la maison. Ce dernier partit aussitôt chez le boucher du

quartier pour demander des explications concernant les prétentions de l'ermite au sujet de la viande. Le boucher lui dit, honteux : « L'ermite avait raison, en effet j'ai trouvé le mouton mort asphyxié par la corde qui l'attachait au tronc de l'arbre, je l'ai égorgé alors qu'il était mort et je l'ai vendu pour récupérer mon argent ».

Slimane demanda à Cheikh Hamza :

– Qu'a fait le maître de maison quand il a appris l'histoire du mouton ?

– Il n'a rien fait…

Cheikh Hamza cessa de parler et jeta avec les autres un regard vers la belle voiture qui se dirigeait vers eux. Elle s'arrêta devant la voiture des gendarmes. L'officier Lakhdar descendit de la voiture et salua tout le monde d'un geste de la main. Avant même d'entendre toute la réponse de Cheikh Hamza, des lamentations effrayantes atteignirent leurs oreilles. Tous les gens se tournèrent vers l'endroit d'où elles provenaient ; ils virent El Hadj Boualem sortir entre les deux gendarmes, la tête baissée, les mains liées aux mains de son fils Bouzid avec des menottes ; ils étaient suivis par le maire Zoubir et le garde forestier Toufik ; ils se dirigèrent à pas lents vers la voiture des gendarmes où ils s'engouffrèrent. Les gens eurent de la peine à croire le spectacle qui s'offrit à leurs yeux ; chacun resta à sa place pendant que l'officier Lakhdar s'approchait des deux gendarmes qui le saluèrent militairement.

Cheikh Hamza dit à voix basse :

– Comme Dieu est grand, Lui qui change les situations ; El Hadj qui était un héros en entrant, est sorti prisonnier.

L'officier eut un air interrogateur, l'un des deux gendarmes s'avança vers lui et :

– Est-ce que monsieur le commandant veut connaître les causes ?

– Oui, si cela ne dérange pas votre mission.

– Un ancien meurtre, viol d'une jeune fille, abattage d'arbre sans autorisation, utilisation d'engins de l'état pour des travaux privés. L'officier Lakhdar jeta un regard méditatif sur les accusés, puis il salua les gendarmes qui lui rendirent le salut et s'en allèrent dans leur voiture. Kouider courut pour la rattraper, mais ses pieds furent incapables d'aller plus loin, il se contenta de l'accompagner avec des regards de désespoir.

Les habitants du village, ébahis, et les yeux fixant l'horizon, se plongèrent dans une profonde méditation, pendant qu'Othmane se dirigeait vers la belle voiture pour saluer Salem qui se trouvait à l'intérieur.

L'officier Lakhdar s'adressa aux habitants du village qui étaient réunis dans la place en leur parlant d'une voix audible :

– Habitants du village, vous êtes invités à vous présenter vendredi prochain à ce même endroit. Vous recevrez dans deux jours une invitation officielle de la wilaya.

L'officier monta dans sa voiture et quitta le

village. Les assistants se groupèrent autour d'Othmane pour lui demander :

– Que t'a dit Salem ? Pourquoi viendrons-nous vendredi ?

Othmane leur répondit en s'en allant pour rentrer chez lui :

– Notre village apprendra beaucoup de choses cette semaine.

Kouider s'étendit par terre en pleurant ; les assistants se groupèrent autour de lui ; Slimane lui demanda :

– Que t'arrive-t-il toi aussi ? Lève-toi, Kouider.

Cheikh Hamza dit :

– C'est une journée noire, tout a été bouleversé, les hommes libres ont été arrêtés en plein jour.

Djilali l'interrompit :

– C'est un mauvais augure, annoncé par le chacal qu'on a vu ce matin.

Ils entendirent la voix de Belkacem Bouakkaz qui marchait en direction de sa maison :

– Si le petit chacal s'est échappé des mains des bergers, le grand chacal a été pris aujourd'hui, aujourd'hui seulement :

Son compagnon M'ammar ajouta :

– La justice est un rempart que l'eau ne peut noyer et que le feu ne peut consumer.

Cheikh Hamza intervint pour dire en toussotant :

– « Dieu honore qui il veut et avilit qui il veut ».

Bouakkaz ajouta :

– Dieu temporise mais ne délaisse pas. (Bouakkaz leva la main vers le ciel)…

Cheikh Yahia intervint pour rétablir le calme :

– Ô gens de la campagne, craignez Dieu, ces gens-là sont entre les mains des autorités qui sont mieux informées que nous ; les habitants de la terre connaissent ses secrets.

La plupart des assistants se dispersa, seuls quelques individus restèrent autour de Kouider qui commençait à sortir de son évanouissement.

Le deuxième jour passa, jour pendant lequel le village connut une ambiance inhabituelle. Les habitants se réunissaient partout demandant des explications ou donnant des explications sur les événements.

Le troisième jour arriva, et le village assista à l'arrivée de plusieurs voitures, au milieu de l'après-midi. L'une d'elles s'arrêta devant la boutique ; une dame d'âge moyen, portant un habit d'une blancheur éclatante et rayé de dessins noirs, en descendit ; elle observa l'endroit et les curieux avec des yeux perspicaces qui attirèrent son attention. Elle s'avança vers les gens qui étaient assis sur des pierres tout près de la boutique et leur demanda :

– Qui est-ce qui peut m'indiquer la maison de Bouzid ? Est-ce que son père Boualem est là ?

Les hommes se turent, hésitants ; comme des enfants commençaient à s'approcher d'eux, elle leur demanda en ouvrant son sac :

– Est-ce qu'il est là, mes enfants ?

Les enfants dirent tous ensemble en observant avec avidité le sac :

– El Hadj est en prison, El Hadj est en prison.

Elle n'ouvrit pas entièrement son sac et dit d'un ton incrédule et narquois :

– Que dites-vous ?

L'un des enfants jura en disant :

– Je jure par le Coran que nous disons la vérité ; les gendarmes lui ont mis les menottes et l'ont pris avec son fils…

– Pourquoi… est-ce que la vérité a éclaté ?

Elle s'adressa aux hommes sur un ton triste et calme :

– J'ai oublié de vous faire savoir que je suis Djawhara, l'épouse d'El Hadj. Je jure par ma vie qu'il n'a pas mis les pieds à la Mecque ; pendant les périodes de pèlerinage, nous allions ensemble en France.

Elle émit un grand ricanement qu'elle étouffa aussitôt pour transformer son discours en fragments qui débordaient de tristesse et de regrets devant des auditeurs stupéfaits :

– Votre El Hadj a tué mon pauvre mari pour m'épouser quand mes charmes le séduisaient, puis voilà qu'il me quitte pour une autre ; le tribunal m'a envoyé sa demande de divorce alors que j'étais à l'étranger.

Puis elle sortit une feuille bleue en disant :

– La convocation ; il veut me répudier en oubliant qui je suis. Vous êtes certainement à son service comme bergers comme vos ancêtres ; c'est ce qu'il me disait.

M'ammar tenta de parler :

– Vous n'êtes rien, rien du tout, comme il disait : « Un tambour les réunit, un bâton les disperse ». Une galette vous réunit à ses pieds, qui foulent votre dignité sans que vous fassiez un mouvement.

M'ammar l'interrompit une deuxième fois :

– Sauf ton respect ! La prairie ne contient pas que de l'herbe.

– Pauvres types ! c'est ainsi que pensait mon mari, le père de Mouhouche. Pardonne-moi, pardonne-moi mon Dieu !

Djawhara éclata en sanglots ; elle remonta dans sa voiture qui quitta le village.

Les gens n'arrivaient pas à croire ce qu'ils venaient d'entendre ; ils étaient ébahis par la décision annoncée par la personne la plus proche d'El Hadj Boualem.

Djilali dit avec amertume :

– C'est ça la vie engraisse ton chien, il te mord.

Oumrane l'interrompit :

– Le masque est tombé et les dessous de leurs cartes sont découverts, (puis il ajouta très vite) savez-vous que le tracteur avec lequel Bouzid labourait pendant l'incident appartient à l'état et qu'en principe il était destiné au travail de la ferme du village ?

Slimane se demanda :

– C'est donc pour cette raison que que le maire, El Hadj et Bouzid ont été arrêtés. Mais quelle est la faute commise par Toufik ?

Cheikh Yahia répondit :

– En châtiment pour ce qu'il a fait à l'âne qui a été dévoré par les fauves avec les produits alimentaires qu'il portait sur le dos.

M'ammar ajouta :

– Je remercie Dieu. Le matin s'est révélé à celui qui a des yeux. Avez-vous oublié les jeunes arbres qu'a anéantis El Hadj avec l'aide de Toufik ?

Cheikh Dahmane se leva lourdement en indiquant la boutique et en disant à voix basse :

– Voilà Bouakkaz qui s'amène ; il vaut mieux changer de sujet. Puis il ajouta :

Le silence procure de l'affection à ceux qui l'adoptent. Quand commencerons-nous l'opération ?

*
* *

« Il est revenu, et le retour est bénéfique. Le vendredi est revenu une nouvelle fois en portant avec lui mon avenir sur le palanquin du passé qui a pesé sur mon dos et dérangé ma quiétude, le vendredi qui m'a rendu les habits que j'avais perdus avant ma naissance. Il rendra à ma mère sa couronne dorée et son beau nom qu'elle avait perdus pendant vingt ans.

Aujourd'hui le martyr inconnu retrouvera son honneur offensé, … »

C'est ce que se disait Salem avec joie dans la voiture *Honda* qui roulait sur la route escarpée de la montagne menant au village. L'officier sortit son bras de la fenêtre en disant :

– Regarde, Salem.

Salem sortit de sa méditation et s'excusa :

– Pardon ! qu'avez-vous dit, oncle ?

– Là-bas, au fond de la vallée de l'autre monde.

Salem porta son regard vers la vallée au fond de laquelle serpentait une rivière, puis il scruta sa mère assise sur le siège arrière, en secouant la tête.

– Les noms de ces abîmes et de ces cimes élevées sont gravés dans ma mémoire avec des lettres de feu.

– Comment les voyez-vous maintenant, oncle Lakhdar ?

– Sans la séparation, il n'y aurait pas eu de rencontre. Regarde, regarde ce rocher gris sur cette colline, c'est là-bas que ton père et moi nous prenions nos repas parfois. Je me rappelle encore la nuit où fut célébré le souvenir de la naissance du prophète quand nos provisions furent épuisées ; nous sommes partis de là vers le bord de la rivière à la recherche de palmiers nains dont on a mangé les racines. Cette montagne qui s'élève avec orgueil s'est prosternée devant ton père quand on a célébré son arrivée ; on l'a appelé « Flotte, drapeau ».

Salem intervint en l'interrompant :

– Nous, nous l'appelons « Beni-miscera », pour quelle raison l'avez-vous appelé « Flotte, drapeau » ?

– C'était le mot de passe de cette montagne pendant la lutte armée quand ton père distribuait les munitions aux sections chaque jeudi soir.

– J'ai compris. Ce nom révolutionnaire me rappelle un autre nom révolutionnaire.

– Quel nom ?

– « Sésame », le nom d'une rive que les fidayyine palestiniens avaient choisi pour le lieu où les munitions étaient réunies chez Abou Hatem le menuisier. Le mot de passe était « Ouvres-toi sésame ». Salem cessa de parler pour s'écrier :

– Le voilà, notre village, nous y sommes.

Les deux se turent pendant que Fatima, la mère de Salem, pointait son regard avec étonnement en ne voyant à la place de sa chaumière que des ruines calcinées.

L'officier brisa le silence :

– Je me rappelle…, je me rappelle…

Sa fille Souad qui était assise à côté de Fatima lui demanda :

– De quoi te rappelles-tu, papa ?

– Depuis que je suis venu au village la semaine dernière, j'essaie de me rappeler ce qui lui donnait un autre aspect ; il me semble qu'il lui manque quelque chose auquel je m'étais habitué pendant la guerre de libération.

Salem le pressa.

– Qu'est-ce que c'est ?

– L'arbre, le peuplier qui ombrageait la source, où est-il ?

Salem soupira à plusieurs reprises, puis dit :

– Vous réanimez une blessure que j'ai oubliée.

Souad lui demanda :

– Qu'as-tu, Salem ? tu sembles triste, pourquoi hésites-tu ?

– Dis, Salem ! Qu'est-ce qui t'arrive ? N'as-tu pas vu sur son tronc le grand cœur au centre duquel était gravée l'expression « Vive l'Algérie », c'est Amer qui l'a gravé.

Salem répondit :

– C'est El Hadj Boualem qui l'a coupé. Avez-vous oublié ce qui est arrivé ?

– Ah, oui. Je me rappelle, je me rappelle. Le tyran finit toujours par se noyer.

Ce jour-là, avant midi, les habitants du village avaient presque fini de rassembler les ossements des martyrs sur la place du village. Ils se déplaçaient avec un grand enthousiasme, accompagnés du son des paroles de l'imam qui résonnaient dans leurs oreilles :

– C'est le droit des morts sur les vivants ! Les restes sacrés ! Les défenseurs de la foi ! Le décret officiel autorise cela ! Dieu est grand !

*

*   *

L'officier Lakhdar arrêta sa voiture au bout de la place ; l'activité battait son plein pour aligner les cercueils et les couvrir du drapeau national. Slimane souffla à l'oreille du Cheikh avec étonnement :

– Regarde ! Regarde ce spectacle admirable ! Bekkoucha et son fils qui descendent de la voiture de l'officier, accompagnés d'une jeune fille aussi belle qu'un astre.

Cheikh Yahia dit avec un profond respect :

– Implore la clémence divine pour les martyrs, Slimane, et ne t'occupe pas des gens.

Salem s'approcha en s'écriant :

– Oncle Yahia !

L'oncle Yahia l'étreignit avec tendresse puis lui demanda :

– Comment allez-vous, ta mère et toi ?

– Bien, comment va Mahmoud ?

– Ça va, il est là-bas.

Salem chercha du regard Mahmoud qui était au milieu de la foule. Il courut vers lui ; celui-ci était en train d'embellir un panneau. Il fut très heureux de rencontrer Salem et il l'étreignit avec fougue et une joie intense. Salem lit les mots que portait le panneau avec ivresse : « Gloire aux valeureux martyrs ».

L'officier salua la foule et s'approcha de l'imam, pendant que Souad, près de la voiture, contemplait les tombes creusées et alignées au fond de la place.

Fatima, la mère de Salem, s'approcha des cercueils et contempla les vieux os couverts de terre et

disposés sur une nappe de palmier nain. Elle regarda autour d'elle, puis se dirigea vers son fils qui était avec Mahmoud et l'officier en train d'écouter Cheikh Dahmane qui disait avec admiration :

– Je n'ai jamais vu, dans toute ma vie, les gens s'acharner au travail comme aujourd'hui. (Kouider s'approcha d'eux en fixant avec admiration les galons qui scintillaient sur l'épaule de l'officier semblables aux étoiles de la nuit). L'imam poursuivit :

– Nous avons cherché partout et nous avons creusé chaque cache pour rassembler les ossements de trente-trois martyrs qui constituent la première tranche ; les frères ont reconnu la plupart d'entre eux.

Salem l'interrompit :

– Avez-vous trouvé mon père ?

L'imam se tut et baissa la tête.

Salem insista en reposant sa question :

– Mon père, l'avez-vous trouvé ?

L'imam préféra garder le silence et se contenta de la réponse de Kouider qui dit prestement :

– Est-ce que ta mère avait un époux pour que tu aies un père aujourd'hui ?

Salem n'avait pas avec lui son matériel pour affronter ce coup tardif dont il sentit la fraîcheur devant l'officier et qui transforma sa colère en un sourire. Il dit en abattant sa main sur la joue de Kouider :

– L'insolent attribue aux autres ce qu'il a en lui-même, vaurien…

Avant qu'il n'achève ses paroles, sa mère le retint par le bras avec force en essayant de prononcer les sons de son nom : s… s…

– …………………

Sa mère partit, se dirigeant vers le pied de la montagne ; Salem tenta de l'empêcher d'aller plus loin en lui disant avec des gestes :

– Maman, maman, où vas-tu ? Reste pour qu'on reconnaisse mon père avant qu'il ne soit enterré.

Puis Salem se dit en lui-même : « Ce jour sera le dernier jour de ma vie si la vérité ne se manifeste pas pour mettre fin aux prétentions des villageois ».

Salem revint seul aux cercueils : il ouvrit le premier avec nervosité, puis s'avança vers le deuxième avec des mains qui tremblaient pour chercher une chose qui n'existait pas. L'officier l'arrêta en demandant :

– Que fais-tu Salem ?

– Laissez-moi, je vous prie.

– Que cherches-tu ? Assez.

– Je cherche mon honneur, les ossements de mon père.

L'officier l'interrompit pendant que la foule se groupait autour de lui :

– Ton honneur est en train de partir vers le pied de la montagne, vers la forêt. Regarde ta mère qui porte ton honneur ; ne crains-tu pas qu'elle soit dévorée par les fauves ?

Salem leva la tête vers l'officier comme s'il le

voyait pour la première fois ; il sentit qu'il y avait derrière ses paroles des secrets que la mer ne pouvait cacher. Il se leva et suivit en hâte sa mère dans sa marche. L'officier Lakhdar, en homme sagace, demanda à quelques personnes de le suivre vers le plateau avec leurs pioches. L'imam lui demanda de s'arrêter :

– Nous avons cherché partout, monsieur.

– Je vous crois, mais il faut partir même si ce n'est que pour me rappeler des souvenirs, allons partons !

Le Lakhdar partit à la tête de dix hommes à la suite de Fatima et de son fils Salem. Dans l'intention de dissiper la gêne entre ses compagnons et lui, il leur demanda :

– Le figuier qui se trouve dans la vallée … ses fruits sont-ils amers ?

Ses compagnons furent étonnés d'apprendre qu'il connaissait ce secret dont seuls les habitants étaient au courant. L'un d'eux lui demanda :

– Le connais-tu ?

Un deuxième ajouta :

– Où habites-tu ? D'où es-tu ?

L'officier répondit en souriant :

– L'important n'est pas de savoir qui je suis, ni d'où je viens. Ce qui importe le plus, c'est de savoir qui vous êtes, ce qu'est la vie. La vie est un périple pénible, dont le point de départ est une petite prison et qui aboutit à la fin de l'existence à une petite prison aussi, ce qu'il y a entre les deux c'est la grande prison

qui est le monde ici-bas.

Un troisième dit alors :

– Est-ce que Salem t'a parlé de ce figuier ? Comment le connais-tu ?

*

* *

Fatima et Salem arrivèrent au tas de pierres, là où elle avait défié Bouzid et ses deux compagnons. Elle retroussa ses manches et commença à jeter les pierres au loin, pendant que Salem observait ce que faisait sa mère, perplexe. Elle rassemblait le reste des bougies qui se trouvaient entre les pierres et les mettait dans son foulard. En s'acharnant dans son travail elle semblait se dire : « Que tu vois la lumière ou que la lumière te voit, cela n'a aucune importance. Les déserts et les montagnes sauront que ton sang n'a pas coulé en vain, ô bien-aimé silencieux, ô étranger entre les siens, ne désespère pas de rejoindre tes compagnons sur un seul front. Ils t'attendent, ils t'attendent. Le rêve s'est réalisé, ta patrie s'est libérée ; ton fils t'a succédé, il te verra et tu le verras. Nous allons nous rencontrer, ô mon époux chéri en présence de notre fils, en présence de tout le monde, c'est alors que les anges de la terre et les anges du ciel se rencontreront. »

Salem comprit ce que sa mère avait en tête en écartant les pierres du tas de terre ; il mit les genoux

au sol pour contempler la terre qui avait enfoui son passé et qui avait enterré son honneur. Il prit une poignée de terre qu'il contempla avec des yeux pleins de larmes, il embrassa le sol avec des lèvres tremblantes, puis il essuya ses larmes avec la terre qui s'y mélangeait.

Il observait sa mère avec tendresse et réprobation ; il lui dit alors qu'elle avait presque fini de retirer les cailloux qui couvraient la tombe de son père :

– Pourquoi, maman ? Pourquoi me caches-tu la vérité ? Tu me caches les armes avec lesquelles j'aurais pu affronter mes ennemis ?

Il entendit des pas qui se rapprochaient de lui, il se retourna et vit l'officier qui arrivait avec les hommes. Djilali demanda tout étonné :

– Que font Salem et sa mère ici ?

L'officier qui avait tout compris lui répondit :

– Ils sont en train de chercher ce que toi et les fils de ton village ignoraient, ce que la fortune d'El Hadj et celle de Chosroês ne peuvent égaler.

Salem dit :

– C'est la vérité qu'El Hadj vous a cachée pendant longtemps. Djilali ajouta :

– C'est dans ce lieu que Bekkoucha a frappé Bouz……

…

Le Lakhdar l'interrompit :

– Elle s'appelle Fatima, fille de Tahar, elle est sortie pour défendre sa patrie avec son époux Amer

qui repose dans ce lieu sacré en tant que martyr.

Cette nouvelle abasourdit tout le monde, chacun répétait à voix basse :

– Martyr !, le père de Salem est un martyr !.

Slimane n'arrivait pas à croire ce qu'il venait d'entendre ; il lui semblait qu'il assistait à un jeu mal ajusté destiné à sortir Salem et sa mère du cercle des doutes. Il dit avec un ton embarrassé :

– Est-il vrai qu'il est ici ? Comment pourrons-nous le reconnaître ?

Mahmoud lui répondit, incrédule :

– Lui nous connaît, les martyrs ne sont-ils pas vivants chez leur Dieu qui en prend soin ?

Le Lakhdar éloigna Salem et sa mère de l'endroit et ordonna aux hommes présents de creuser. Fatima voulut refuser de s'éloigner, mais l'insistance de l'officier l'obligea à reculer avec son fils de quelques mètres.

L'officier dit aux hommes pour plus de précision :

– N'approchez pas les pioches du centre.

Quelques instants passèrent quand tout à coup des cris s'élevèrent :

– Dieu est grand ! Dieu est grand ! Martyr ! Martyr !

– Dieu est grand ! Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! attendez…

Quelques lambeaux de tissu apparurent, Slimane jeta la pioche et se mit à gratter la terre avec ses doigts ; les autres l'imitèrent jusqu'à ce que les traits

de l'enseveli se révèlent.

Le groupe sortit le squelette brisé avec des membres tremblants et des cœurs palpitants ; le Lakhdar s'éloigna quelque peu, ne pouvant supporter le spectacle, en lisant la Fatiha pendant que Fatima s'avançait pour contempler le squelette. Ses lèvres s'entrouvrirent sur un sourire puis elle s'écroula et s'évanouit.

Salem s'écria :

– Maman ! Maman ! Regarde, voici mon père, Papa ! Papa ! voici Maman ! Je suis ton fils ! Papa ! Maman ! P……

Les larmes l'étouffèrent, il fut pris par le vertige et perdit l'équilibre ; il s'écroula en se tordant entre son père et sa mère. Des cris fusèrent : « De l'eau ! De l'eau ! Le cercueil ! Pressez-vous !

Deux hommes se hâtèrent vers le village pour chercher le cercueil et de l'eau.

L'officier Lakhdar dont le front était couvert de sueur, les larmes aux yeux, se disait :

– Ô compagnon, que Dieu t'accorde sa miséricorde, tu as été le plus noble de mes amis, tu as gagné la béatitude de l'immortalité.

Puis il s'adressa aux hommes en ces mots :

– Nous nous sommes séparés un matin éclairé par le feu de la poudre, pour nous rencontrer sous le soleil de la liberté puis pour nous séparer de nouveau.

Il tourna son regard vers le martyr en disant avec une voix tremblante :

– On se reverra, mon frère, notre rencontre sera merveilleuse et permanente.

Les larmes de la grandeur brillaient par dédain de la vie ; lakhdar leur laissa libre cours sans se soucier de ceux qui l'entouraient ; ces larmes avaient vaincu la retenue et l'abnégation militaire, et avaient installé dans les profondeurs des gens qui étaient là l'humilité et la tristesse ou plutôt le regret amer pour ce qu'ils avaient dit et ce qu'ils avaient fait.

Un silence épouvantable pesa sur tout le monde ; des gouttes d'eau ruisselèrent sur Fatima et son fils qui réagirent favorablement ; ils ouvrirent les yeux pour un nouveau réveil qui ressemblait à l'heure de la naissance.

Les villageois qui étaient là suivaient le moindre signe sur leurs traits, demandaient pardon à la Fatima d'aujourd'hui pour la Bekkoucha d'hier et à Dieu pour leurs accusations calomnieuses contre les femmes vertueuses, puis ils se plongèrent dans de longues réflexions qui s'étendirent très loin en emportant avec elles Bekkoucha, l'habit bleu, le gosse, la chaumière, la marche trébuchante, Bouzid,…………

Le fil de leur méditation fut coupé par Djilali qui retira du sol une montre de poche couverte de boue et quelques cartouches rouillées ainsi que des pièces de monnaie qui s'effritaient (entre ses doigts).

*

*   *

Avant la tombée de la nuit, tous les habitants du village, sans exception, se rassemblèrent, émerveillés mais désolés, et ensevelirent une deuxième fois les ossements des martyrs dans la place du village en présence de Salem, sa mère, l'officier Lakhdar, sa fille Souad et un certain nombre d'habitants de la ville.

Ils se dirigèrent tous au pied de la montagne, là où Amer était tombé ; ils édifièrent avec les pierres un monument sur lequel ils fixèrent le drapeau national qui se mit à flotter vers les hauteurs.

Les habitants se congratulèrent, les uns les autres, en demandant pardon à Dieu, au grand martyr, à Fatima, symbole de la vertu, à Salem.

Ils comprirent pourquoi Fatima avait tant tenu à rester dans le village et dans leur voisinage malgré le mal qu'elle subissait de leur part.

Salem fut touché par la sympathie que les villageois lui manifestèrent ; il faillit perdre haleine en les voyant l'étreindre et lui parler avec humilité.

Après avoir serré la main de Salem, Belkacem Bouakkaz baissa la tête, blêmit puis s'éloigna. Le représentant de la mairie s'avança et dit à haute voix.

– Paysans, habitants du village des martyrs, le gouvernement a décidé de vous octroyer la terre et les moyens. Ceux qui veulent en bénéficier doivent s'inscrire à la mairie en toute liberté et en toute démocratie.

Othmane l'interrompit brusquement :

– De quelle démocratie tu parles alors que nous assistons à l'installation de la fraude et du favoritisme dans la mairie ?

Le représentant du Parti lui répondit :

– La démocratie est une concertation sur laquelle veille la conscience de la patrie.

Celui qui parmi vous remarque une injustice, doit intervenir pour la modifier.

Cheikh Yahia s'avança pour demander :

– Que veut dire : « Vous accorder la terre, la liberté et la démocratie ? » Voulez-vous nous ramener à l'époque de la réforme agraire ?

L'officier Lakhdar rétorqua :

– La terre vous reviendra et vous en disposerez en toute liberté. Tout ce que vous sèmerez vous le moissonnerez et il sera à vous collectivement ou individuellement, comme vous voudrez.

Ils se regardèrent, les uns les autres, chacun lisait dans les yeux de l'autre les signes de la sincérité et de la quiétude, puis ils se dirigèrent vers le village en scandant :

– Nous avons des armes ! Nous avons des armes !

– Comme il est sublime, l'honneur ! Pour la première fois, j'entre dans mon village en famille. Je peux fixer chaque visage et étudier chaque œil ; je défie les regards de travers la tête haute. Je défie l'absence qui a consumé mon existence. Tout le monde saura que mon père existe, que je ne suis pas

un bâtard. Comme l'honneur est exquis ! Comme l'humiliation est amère ! La dignité était enterrée au pied de la montagne, chacun voulait lui faire porter l'habit de l'ignominie embourbée. Ah ! Comme elle est douce, la rencontre avec les amis !

Salem soupira avec une profonde désolation, deux larmes coulèrent qui firent palpiter le cœur de son ami Mahmoud.

– Pour qui sont ces larmes, Salem ?

– Pour le destin, Mahmoud.

– Les jours nous ont appris que les joies ont aussi leurs larmes. Ai-je raison ?

– Ah ! Si Safia était là ! J'aurais été la créature la plus heureuse de l'univers (Il hocha la tête dans un signe affirmatif en se rappelant sa confidence lors de leur dernière rencontre sous le peuplier : « J'ai peur. J'ai peur. Il l'interrogeait avec étonnement. Tu as peur de quoi ? Elle lui répondait, j'ai peur des souvenirs, j'ai peur que les souvenirs ne soient atteints par la fièvre de la séparation, j'ai peur que les souvenirs se consument).

– C'est la sagesse divine, Salem. Il est préférable que tu tournes la page du passé ; nous sommes le vingt août ; la nouvelle rentrée des classes aura lieu dans peu de jours. Regardons la vie autrement.

Salem observa Mahmoud avec une perplexité silencieuse, Mahmoud dit :

– Tu dois chercher un institut où tu pourras poursuivre tes études même par correspondance s'il le faut.

L'officier Lakhdar les rejoignit, il mit la main sur l'épaule de Salem et demanda en souriant :

– As-tu oublié le service national ?

Salem dit avec fermeté :

– Maintenant que la vérité s'est manifestée, j'accomplirais volontiers mon service national.

Mahmoud ajouta en chantant :

– Les jeunes plantent des arbres et protègent les maisons, les jeunes sont devant la porte de la brune.

*

*   *

– J'accomplirai mon devoir quoiqu'il arrive, je dois suivre la voie qu'a suivie mon père pour le bien de ma patrie.

Mahmoud ajouta :

– Tu peux être exempté car ton père a payé très cher le devoir avant ta naissance. N'est-ce pas monsieur l'officier ?

– Oui mon petit ; il a été décidé de dispenser du service national tout fils de martyr par fidélité pour les âmes des martyrs ; en outre tout fils de chahid est autorisé à poursuivre ses études à l'université.

Salem serra la main de l'officier avec une joie intense, puis il se tourna vers sa mère qui arrivait avec Souad à la queue des marcheurs. En les attendant,

l'officier lui demanda :

– Quelle spécialité comptes-tu choisir à l'université, Salem ?

– Je me spécialiserai dans la chirurgie de la gorge.

Souad, qui les avait rejoints avec Fatima, intervint en souriant :

– Et moi je me spécialiserai dans la chirurgie de l'oreille.

L'officier rit de bon cœur et dit à Mahmoud :

– Et toi à ce qu'il semble, tu seras plus tard un grand historien (Puis il ajouta sur un ton sérieux). L'histoire des nations est l'habit avec lequel elles apparaissent. Ce que je crains le plus, c'est qu'on souille l'habit de ma nation avec de la boue, qu'en penses-tu, M………

Mahmoud l'interrompit avec un sourire volontaire :

– Certainement, mais il est probable que je serai un maître d'école coranique dont la spécialité sera de lire la Fatiha pour les mariés.

Tout le monde sourit avec satisfaction. Souad et Salem baissèrent la tête avec pudeur. Puis, sur un signe de l'officier, ils dirigèrent leurs regards vers le monument qui s'éloignait peu à peu. Il commençait à s'estomper derrière les plateaux ; seul apparaissait le drapeau national qui veillait sur tout le monde avec sincérité et fidélité et qui flottait pour la paix.